This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

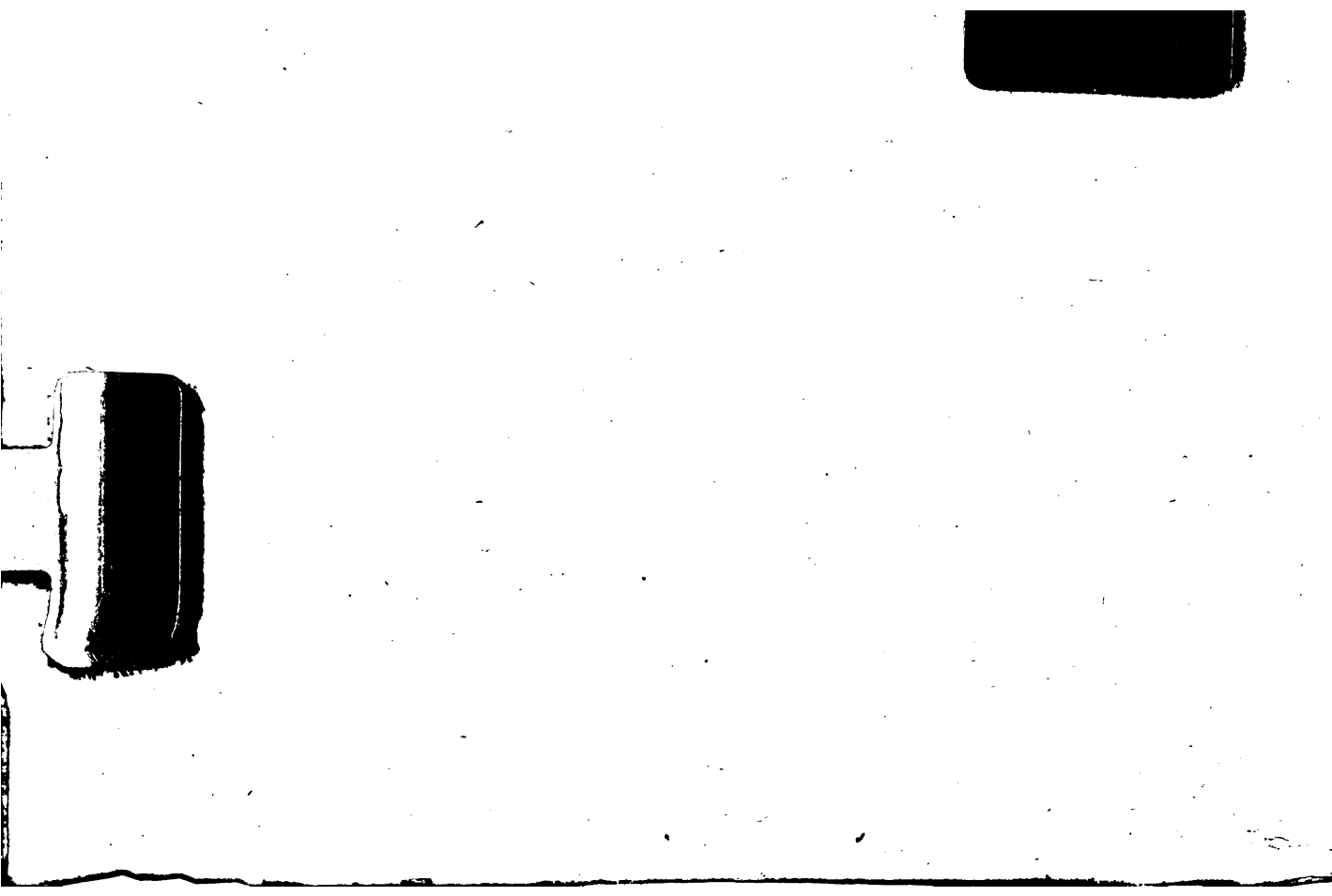
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



VOYAGE

A

L'ISLE DE FRANCE.

TOME SECOND.

A

VOYAGE
A
L'ISLE DE FRANCE,
A L'ISLE DE BOURBON,
AU CAP DE BONNE ESPÉRANCE, &c.

Avec des Observations nouvelles sur la Nature & sur les Hommes,

PAR UN OFFICIER DU ROI.

TOME SECOND.

C 1076 bis

A AMSTERDAM;

Et se trouve à PARIS,

Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe, à Saint Joseph.

M. DCC. LXXIII.

VOYAGE
A
L'ISLE DE FRANCE.

LETTRE XIX.

Départ pour France. Arrivée à Bourbon. Ouragan.

APRÈS avoir obtenu la permiſſion de retourner en France, je me diſpoſai à m'embarquer ſur l'Indien, vaiſſeau de 64 canons.

Je donnai la liberté à *Duval*, cet eſclave qui portoit votre nom; je le confiai à un honnête homme du pays, juſqu'à ce qu'il eût acquitté par ſon travail quelque argent dont il étoit redevable à l'Adminiſtration.

S'il eût parlé François, je l'aurois gardé avec moi. Il me témoigna par ſes larmes le regret qu'il avoit de me quitter. Il m'y paroiſſoit plus ſenſible qu'au plaiſir d'être libre. Je propoſai à *Cote* d'acheter ſa liberté, s'il vouloit s'attacher à ma fortune. Il m'avoua qu'il avoit dans l'iſle une maitreſſe dont il ne pouvoit ſe détacher. Le ſort des eſclaves du Roi eſt ſupportable : il ſe trouvoit heureux, c'étoit plus que je ne pouvois lui promettre. J'aurois été très-aiſe de ramener mon pauvre favori dans ſa Patrie; mais quelques mois avant mon départ on me prit mon chien. Je perdis en lui un ami fidele que j'ai ſouvent regretté.

Inſulaire de Taïti.

Quelques jours avant de partir je revis *Aotourou*, cet inſulaire de Taïti, que l'on ramenoit dans ſon païs, après lui avoir fait connoître les mœurs de l'Europe. Je l'avois trouvé à ſon paſſage, franc, gai, un peu libertin. A ſon retour, je le voyois réſervé, poli & manieré. Il étoit en-

chanté de l'Opéra de Paris, dont il contrefaiſoit les chants & les danſes. Il avoit une montre dont il déſignoit les heures par leur uſage. Il y montroit l'heure de ſe lever, de manger, d'aller à l'Opéra, de ſe promener, &c. Cet homme étoit plein d'intelligence. Il exprimoit par ſes ſignes tout ce qu'il vouloit. Quoique les hommes de Taïti paſſent pour n'avoir eu aucune communication avec les autres Nations avant l'arrivée de M. de Bougainville, j'obſervai, cependant, un mot de leur langue, & un uſage qui leur eſt commun avec différents Peuples. *Matté*, en langue Taïtienne veut dire tuer. Le *matté* des Eſpagnols, le *mat* des Perſans a la même ſignification. Ils ont auſſi coutume de ſe deſſiner la peau, comme beaucoup de Peuples de l'ancien & du nouveau continent. Ils connoiſſoient le fer, qu'ils n'avoient pas; ils l'appelloient *aurou*, & en demandoient avec empreſſement; ils avoient des maladies vénériennes, qui vien-

nent, dit-on, du nouveau monde. Mais toutes ces analogies ne ſuffiſent pas pour remonter à l'origine d'une Nation. Les folies, les beſoins, les maux de l'eſpéce humaine paroiſſent naturaliſés chez tous les Peuples. Un moyen plus sûr de les diſtinguer ſeroit la connoiſſance de leurs langues. Toutes les Nations de l'Europe mangent du pain, mais les Ruſſes l'appellent *gleba*, les Allemands *broth*, les Latins *panis*, les bas-Bretons *bara*. Un Dictionnaire Encyplopédique des Langues ſeroit un ouvrage très-philoſophique.

Autourou paroiſſoit s'ennuyer beaucoup à l'Iſle de France. Il ſe promenoit toujours ſeul. Un jour je l'apperçus dans une méditation profonde. Il regardoit à la porte de la priſon un Noir eſclave, à qui on rivoit une groſſe chaîne autour du cou. C'étoit un étrange ſpectacle pour lui, qu'un homme de ſa couleur, traité ainſi par des blancs, qui l'avoient comblé de bienfaits à Paris; mais il ne ſçavoit pas que ce ſont

les paſſions des hommes qui les portent au-de-là des mers, & que la morale, qui les balance en Europe, reſte en-deçà des tropiques.

Je m'embarquai le 9 Novembre 1770; pluſieurs Malabares vinrent m'accompagner juſqu'au bord de la mer. Ils me ſouhaiterent, en pleurant, un prompt retour. Ces bonnes gens ne perdent jamais l'eſpérance de revoir ceux qui leur ont rendu quelque ſervice. Je reconnus parmi eux un maître Charpentier qui avoit acheté mes livres de géométrie, quoiqu'il ſçût à peine lire. C'étoit le ſeul homme de l'Iſle qui en eût voulu. Départ de l'Iſle de France.

Nous reſtâmes onze jours en rade retenus par le calme. Le 20 au ſoir nous appareillâmes, & le 21 à trois heures après midi nous mouillâmes à Bourbon, dans la rade de Saint-Denis. Arrivée à Bourbon.

Cette Iſle eſt à 40 lieues ſous le vent de l'Iſle de France. Il ne faut qu'un jour pour aller à Bourbon, & ſouvent un mois

pour en revenir. Elle paroît de loin comme une portion de ſphère. Ses montagnes ſont fort élevées. On y cultive, dit-on, la terre à huit-cents toiſes de hauteur. On donne ſeize-cents toiſes d'élevation au ſommet des trois ſalaſſes, qui ſont trois pics inacceſſibles.

Ses rivages ſont très-eſcarpés; la mer y roule ſans ceſſe de gros galets, ce qui ne permet qu'aux pirogues d'aborder ſans ſe briſer. On a conſtruit à Saint-Denis, pour le débarquement des chaloupes, un pont-levis ſoutenu par des chaînes de fer. Il avance ſur la mer de plus de quatre-vingts pieds. A l'extrémité de ce pont eſt une échelle de corde où grimpent ceux qui veulent aller à terre. Dans tout le reſte de l'iſle on ne peut débarquer qu'en ſe jettant à l'eau.

Comme l'Indien devoit reſter trois ſemaines au mouillage pour charger du caffé, pluſieurs paſſagers réſolurent de paſſer quelques jours dans l'iſle, & d'aller même

attendre à Saint-Paul, ſept lieues ſous le vent, que notre vaiſſeau vînt y completer ſa cargaiſon.

Je me décidai comme eux à cette démarche par la diſette de vivres où nous nous trouvions à bord, & par l'exemple du Capitaine & d'un grand nombre d'Officiers de différents vaiſſeaux.

Le 25 après-midi je m'embarquai ſeul dans une petite iole, & malgré la briſe qui étoit très-violente, à force de gouverner à la lame, je débarquai au pont. Nous fûmes une heure & demie à faire ce trajet, qui n'a pas une demi-lieue.

Deſcente à Bourbon

Je fus ſaluer l'Officier-Commandant. Il m'apprit qu'il n'y avoit point d'auberge à Saint-Denis ni dans aucun endroit de l'Iſle, que les étrangers avoient coutume de loger chez ceux des habitans avec leſquels ils faiſoient quelque commerce. La nuit s'approchoit, & n'ayant aucune affaire à traiter, je me préparois à retourner à bord lorſque cet Officier m'offrit un lit.

Je fus enſuite ſaluer M. de Cremon, commiſſaire ordonnateur, qui m'offrit ſa maiſon pour le tems que je voudrois paſſer à terre. Cette offre me fut d'autant plus agréable que j'avois envie de voir le volcan de Bourbon, où je ſçavois que M. de Cremon avoit fait un voyage.

Mais je n'en ai pas trouvé l'occaſion. Le chemin en eſt très-difficile, peu d'habitans le connoiſſoient, & il falloit s'abſenter de Saint-Denis ſix ou ſept jours.

Du 25 juſqu'au 30 la briſe fut ſi forte que peu de chaloupes de la rade vinrent à terre. Notre Capitaine profita d'un moment favorable pour retourner à ſon bord, où ſes affaires l'appelloient, mais le mauvais tems l'empêcha de redeſcendre.

Cette briſe, qui vient toujours du ſud-eſt, ſe leve à ſix heures du matin & finit à dix heures du ſoir. Dans cette ſaiſon elle duroit le jour & la nuit avec une violence égale.

Le premier Décembre le vent s'appaiſa, mais il s'éleva de la pleine mer une lame monſtrueuſe qui briſoit ſur le rivage avec tant de violence que le ſentinelle du pont fut obligé de quitter ſon poſte.

Le haut des montagnes ſe couvroit de nuages épais qui n'avoient point de cours. Le vent ſouffloit encore un peu de la partie du ſud-eſt, mais la mer venoit de l'oueſt. On voyoit trois groſſes lames ſe ſuccéder continuellement, on les diſtinguoit le long de la côte comme trois longues collines. Il ſe détachoit de leur partie ſupérieure des jets d'eau qui formoient une eſpece de criniere. Elles s'élançoient ſur le rivage en formant une voûte, qui ſe roulant ſur elle-même s'élevoit en écume à plus de cinquante pieds d'élévation. Ouragan.

On reſpiroit à peine, l'air étoit lourd, le ciel obſcur, des nuées de corbigeaux & de paillencus venoient du large & ſe refugioient ſur la côte. Les oiſeaux de terre & les animaux paroiſſoient inquiets.

Les hommes mêmes ſentoient une frayeur ſecrette à la vue d'une tempête affreuſe au milieu du calme.

Le 2 au matin le vent tomba tout-à-fait & la mer augmenta ; les lames étoient plus nombreuſes & venoient de plus loin. Le rivage battu des flots, étoit couvert d'une mouſſe blanche comme la neige, qui s'y entaſſoit comme des ballots de coton. Les vaiſſeaux en rade fatiguoient beaucoup ſur leur cable.

On ne douta plus que ce ne fût l'ouragan. On tira bien avant ſur la terre les pirogues qui étoient ſur le galet ; & chacun ſe hâta de ſoutenir ſa maiſon avec des cordes & des ſolives.

Il y avoit au mouillage, l'Indien, le Penthievre, l'Amitié, l'Alliance, le Grand Bourbon, le Gérion, une Gaulette & un petit Batteau. La côte étoit bordée de monde qu'attiroit le ſpectacle de la mer & le danger des vaiſſeaux.

Sur le midi le Ciel ſe chargea prodi-

gieuſement, & le vent commença à fraîchir du ſud-eſt. On craignit alors qu'il ne tournât à l'oueſt, & qu'il ne jettât les vaiſſeaux ſur la côte. On leur donna de la batterie, le ſignal du départ, en hiſſant le pavillon, & tirant deux coups de canon à boulet. Auſſitôt ils couperent leurs cables & appareillerent. Le Penthievre abandonna ſa chaloupe, qu'il ne put rembarquer. L'Indien mouillé plus au large, fit vent arriere ſous ſes quatre voiles majeures. Les autres s'éloignerent ſucceſſivement. Des Noirs qui étoient dans une chaloupe ſe réfugierent à bord de l'Amitié. Le petit Batteau & la Gaulette ſe trouvoient déja dans les lames, où ils diſparoiſſoient de temps-en-temps; ils ſembloient craindre de ſe mettre au large, enfin ils appareillerent les derniers, attirant à eux l'inquiétude & les vœux de tous les ſpectateurs. Au bout de deux heures toute cette flotte diſparut dans le nord-oueſt au milieu d'un horiſon noir.

Départ de l'Indien.

A trois heures après midi, l'ouragan ſe déclara avec un bruit effroyable; tous les vents ſouffierent ſucceſſivement. La mer battue, agitée dans tous les ſens, jettoit ſur la terre des nuages d'écumes, de ſable, de coquillages & de pierres. Des chaloupes qui étoient en radoub à cinquante pas du rivage furent enſevelis ſous le galet; le vent emporta un pan de la couverture de l'égliſe, & la colonnade du gouvernement. L'ouragan dura toute la nuit, & ne ceſſa que le 3 au matin.

Le 6, les deux premiers navires qui revinrent au mouillage furent le petit Bateau & la Gaulette; ils apportoient une lettre du Penthievre qui avoit perdu ſon grand mât de perroquet. Pour eux ils n'avoient éprouvé aucun accident. En tout, les petites deſtinées ſont les plus heureuſes.

Le 8, le Gérion parut. Il avoit relâché à l'Iſle de France; il nous apprit que la tempête y avoit fait périr à l'ancre, la Flutte du Roi, la Garonne.

Enfin, juſqu'au dix-neuf on eut ſucceſſivement nouvelle de tous les vaiſſeaux, à l'exception de l'Amitié & de l'Indien. La force & la grandeur de l'Indien ſembloient le mettre à l'abri de tous les évènemens, & nous ne doutâmes pas qu'il n'eût continué ſa route pour faire ſes vivres au Cap de Bonne-Eſpérance, & de-là aller en France. Je ſçavois d'ailleurs que c'étoit le projet du Capitaine.

Le 19 au matin on ſignala un vaiſſeau; c'étoit la Normande, Flutte du Roi; elle paſſa devant Saint-Denis, & fut mouiller à Saint-Paul. Elle venoit de l'Iſle de France, & alloit chercher des vivres au Cap. Cette occaſion nous parut très-favorable. Il y avoit un autre officier avec moi, nous réſolûmes d'en profiter. Mr. & Mlle. de Cremon nous firent faire des lits & du linge pour le bord, & nous procurerent des chevaux & des guides pour aller à Saint-Paul. Un de ſes parents nous y accompagna.

Embarras de l'Auteur.

Je n'avois deſcendu à terre qu'un peu de linge ; tous mes effets étoient ſur l'Indien.

Nous partîmes le 20 à onze heures du matin. Il y avoit ſept lieues à faire. La Flutte partoit le ſoir ; il n'y avoit pas de tems à perdre. Nous prîmes congé de nos hôtes.

Nos chevaux grimperent d'abord la montagne de Saint-Denis, par des chemins en zig-zag, pavés de pierres pointues. Ils étoient très-vigoureux, & leur pas étoit ſûr, quoi qu'ils ne fuſſent pas ferrés, ſuivant l'uſage du pays.

Il part pour Saint-Paul.

A deux lieues & demie de Saint-Denis nous trouvâmes ſur le bord d'un ruiſſeau, à l'ombre de citronniers, un dîner que Mlle. de Cremon nous avoit fait préparer.

Après diner nous deſcendîmes & montâmes la Grande-Chaloupe. C'eſt un vallon affreux formé par deux montagnes paralelles & très eſcarpées ; nous fîmes à pied une partie de ce chemin que la pluie ren-

doit dangereux. Nous nous trouvâmes au fond entre les deux montagnes, dans une des plus étranges ſolitudes que j'aie jamais vues ; nous étions comme entre deux murailles, le ciel ſur notre tête & la mer ſur notre droite. Nous paſſâmes le ruiſſeau & nous parvînmes enfin ſur le bord oppoſé de la Chaloupe ; il règne au fond de ce gouffre un calme éternel, quoique le vent ſoit très-frais ſur la montagne.

A deux lieues de Saint-Paul nous entrâmes dans une vaſte plaine ſablonneuſe qui s'étend juſqu'à la ville. Elle eſt bâtie comme celle de Saint-Denis. Ce ſont de grands emplacements bien alignés, entourés de haies, au milieu deſquels eſt une caſe où loge une famille. Ces villes ont l'air de grands hameaux. Saint-Paul eſt ſitué ſur le bord d'un étang d'eau douce, dont on pouroit, peut-être, faire un Port. Saint-Paul.

Il étoit nuit quand nous y arrivâmes ; nous étions très-fatigués, & nous ne ſçavions où loger, ni même où trouver du

pain; car il n'y a point de Boulanger à Saint-Paul.

Mon premier ſoin fut de parler au Capitaine de la Normande que je trouvai heureuſement à terre. Il me dit qu'il ne ſe chargeroit point de notre paſſage ſans un ordre du Gouverneur de l'Iſle de France, qui alors étoit à Saint-Denis; qu'au reſte il ne partoit que le lendemain matin.

Snr le champ j'écrivis au Gouverneur & à Mlle. de Cremon. Je donnai mes deux lettres à un Noir, en lui promettant une récompenſe s'il étoit de rétour le lendemain à huit heures du matin. Il en étoit dix du ſoir, & il avoit quatorze lieues à faire. Il partit à pied.

Je fus trouver mes camarades, qui ſoupoient chez le Garde-Magaſin. On nous logea dans une maiſon appartenante au Roi. Il n'y avoit d'autres meubles que des chaiſes, dont nous fimes des lits; de grand matin nous étions debout. A neuf heures nous

nous vîmes arriver avec les réponſes à mes lettres un Noir que mon commiſſionnaire avoit fait partir à ſa place. Je le payai bien, & je fus trouver le Capitaine pour lui remettre la lettre du gouverneur. Quel fut notre étonnement, lorſque nous vîmes qu'il laiſſoit la choſe à ſa diſcrétion!

Enfin après pluſieurs négociations, & après avoir donné des billets pour les frais de notre paſſage, il conſentit à nous embarquer. Le départ du vaiſſeau fut remis au lendemain.

De Bourbon.

Voici ce que j'ai pu recueillir ſur Bourbon. On ſçait que ſes premiers habitans furent des Pirates qui s'allierent avec des Négreſſes de Madagaſcar. Ils vinrent s'y établir vers l'an 1657. La Compagnie des Indes avoit auſſi à Bourbon un Comptoir, & un Gouverneur, qui vivoit avec eux dans une grande circonſpection. Un jour le Viceroi de Goa vint mouiller à la rade de Saint-Denis, & fut dîner au Gouvernement. A peine venoit-il de mettre pied à terre

qu'un vaiſſeau pirate de cinquante pieces de canon vint mouiller auprès du ſien & s'en empara. Le Capitaine deſcendit enſuite, & fut demander à dîner au Gouverneur. Il ſe mit à table entre lui & le Portugais, à qui il déclara qu'il étoit ſon priſonnier. Quand le vin & la bonne chere eurent mis le Marin de bonne humeur, Monſieur Desforges, (c'étoit le Gouverneur) lui demanda à combien il fixoit la rançon du Viceroi. Il me faut, dit le Pirate, mille piaſtres. C'eſt trop peu, répondit M. Desforges, pour un brave homme comme vous, & un grand Seigneur comme lui. Demandez beaucoup, ou rien. Hé bien! qu'il ſoit libre, dit le généreux Corſaire. Le Viceroi ſe rembarqua ſur le champ & appareilla, fort content d'en ſortir à ſi bon marché. Ce ſervice du Gouverneur a été récompenſé depuis peu par la Cour de Portugal, qui a envoyé l'Ordre de Chriſt à ſon fils. Le Pirate s'établit enſuite dans l'iſle, & fut pendu

long-tems après l'amniſtie qu'on avoit publiée en leur faveur, & dans laquelle il avoit oublié de ſe faire comprendre. Cette injuſtice fut commiſe par un Conſeiller qui voulut s'approprier ſa dépouille : mais cet autre fripon, à quelque tems de-là, fit une fin preſque auſſi malheureuſe, quoique la juſtice des hommes ne s'en mêlat pas.

Il n'y a pas long-tems qu'un de ces anciens écumeurs de mer, appellé *Adam*, vivoit encore. Il eſt mort âgé de cent-quatre ans.

Lorſque des occupations plus paiſibles eurent adoucis leurs mœurs, il ne leur reſta plus qu'un certain eſprit d'indépendance & de liberté qui s'adoucit encore par la ſociété de beaucoup d'honnêtes gens qui vinrent s'établir à Bourbon pour s'y livrer à l'agriculture. On compte 60 mille Noirs à Bourbon & cinq mille habitans. Cette iſle eſt trois fois plus peuplée que l'Iſle de France, dont elle

dépend pour le commerce extérieur. Elle eſt auſſi bien mieux cultivée. Elle avoit produit cette année vingt mille quintaux de bled, & autant de caffé, ſans le riz & les autres denrées qu'elle conſume. Les troupeaux de bœufs n'y ſont pas rares. Le Roi paye le cent peſant de bled 15 liv. & les Habitans vendoient le quintal de caffé 45 livres le en piaſtres, ou 70 livres en papiers.

Saint-Denis. Le principal lieu de Bourbon eſt Saint-Denis, où réſide le Gouverneur & le Conſeil. On n'y voit de remarquable qu'une redoute fermée, conſtruite en pierre, mais qui eſt ſituée trop loin de la mer, une batterie devant le Gouvernement, & le pont-levis dont j'ai parlé. Il y a derriere la Ville une grande plaine qu'on appelle *le Champ de Lorraine.*

Le ſol m'a paru plus ſablonneux à Bourbon qu'à l'Iſle de France: il eſt mêlé à quelque diſtance du rivage du même galet roulé dont les bords de la mer ſont cou-

verts; ce qui prouve qu'elle s'en eſt éloignée, ou que l'iſle s'eſt élevée : ce qui me paroît poſſible, ſi l'on en juge par l'inſpection des montagnes léſardées & briſées dans leur intérieur. Dans la ſpéculation ſur la Nature, les opinions oppoſées ſe préſentent toujours avec une vraiſemblance preſque égale. Souvent les mêmes effets réſultent des cauſes contraires. Cette obſervation peut s'étendre fort loin, & doit nous porter à être fort modérés dans nos jugemens.

Un vieillard âgé de plus de 80 ans m'aſſura qu'il avoit été un de ceux qui prirent poſſeſſion de l'Iſle de France, lorſque les Hollandois l'abandonnerent. On y avoit détaché douze François, qui y aborderent le matin, & dans l'après-midi de ce jour même, un vaiſſeau Anglois y mouilla dans la même intention.

Mœurs des Habitants.

Les mœurs des anciens habitans de Bourbon étoient fort ſimples, la plupart des maiſons ne fermoient pas. Une ſerrure même étoit une curioſité. Quelques-uns

mettoient leur argent dans une écaille de tortue au-deſſus de leur porte. Ils alloient nus pieds, s'habilloient de toile bleue, & vivoient de riz & de caffé ; ils ne tiroient preſque rien de l'Europe, contents de vivre ſans luxe pourvu qu'ils vécuſſent ſans beſoins. Ils joignoient à cette modération les vertus qui en ſont la ſuite, de la bonne-foi dans le commetce, & de la nobleſſe dans les procedés. Dès qu'un étranger paroiſſoit, les habitans venoient ſans le connoître lui offrir leur maiſon.

La derniere guerre de l'Inde a altéré un peu ſes mœurs. Les Volontaires de Bourbon s'y ſont diſtingués par leur bravoure ; mais les étoffes de l'Aſie & les diſtinctions militaires de France ſont entrées dans leur iſle. Les enfans plus riches que leur pere veulent être plus conſidérés. Ils n'ont pas cru jouir d'un bonheur ignoré. Ils vont chercher en Europe des plaiſirs & des honneurs en échange de l'union des familles, & du repos de la vie champêtre.

Comme l'attention des peres ſe porte principalement ſur leurs garçons, ils les font paſſer en France, d'où ils reviennent rarement. Il arrive de-là que l'on compte dans l'iſle plus de cinq-cents filles à marier qui vieilliſſent ſans trouver de parti.

Nous nous embarquâmes ſur la Normande le 21 au ſoir. Nous trouvâmes une caiſſe de vin, de liqueurs, de caffé, &c. que Monſieur & Mademoiſelle de Cremon avoient fait mettre à bord pour notre uſage. Nous avions trouvé dans leur maiſon la cordialité des anciens habitans de Bourbon, & la politeſſe de Paris.

Je ſuis, &c.

A Bourbon, ce 21 Décembre 1770.

LETTRE XX.

Départ de Bourbon, arrivée au Cap.

Départ de Bourbon. NOUS ſortîmes à dix heures du ſoir de la baye de Saint-Paul. La mer y eſt plus calme, & le mouillage plus sûr qu'à Saint-Denis, dont la rade eſt gâtée par une quantité prodigieuſe d'ancres abandonnées par les vaiſſeaux. Leurs cables s'y coupent fort promptement; cependant les marins préferent Saint-Denis.

Dans un coup de vent du large on ne peut ſortir de la baye de Saint-Paul; & ſi un vaiſſeau étoit jetté en côte, tout l'équipage périroit, la mer briſant ſur un ſable fort élevé.

Le 23, nous perdîmes Bourbon de vue. Les ſervices que nous avions reçus de Monſieur & de Mlle. de Cremon pendant notre ſéjour, les vents favorables, une bonne table, & la ſociété d'un Capi-

taine très-honnête, M. de Rosbos, nous diſpoſoient au plaiſir de retrouver l'Indien.

Nous plaignions les paſſagers de ce vaiſſeau, qui avoient eu à éprouver le mauvais tems & la diſette de vivres.

On compte neuf-cents lieues de Bourbon au Cap. Le 6 Janvier 1771. nous vîmes le matin la pointe de Natal, à dix lieues devant nous. Nous comptions dans trois jours être à bord de l'Indien. Nous avions eu juſqu'à ce jour vent-arriere. Il fit calme le ſoir, & une chaleur étouffante. A minuit le ciel étoit très-enflammé d'éclairs, & l'horiſon couvert partout de grands nuages redoublés. La mer étinceloit de poiſſons qui s'agitoient autour du vaiſſeau.

A trois heures de nuit le vent contraire s'éleva de l'oueſt avec tant de violence qu'il nous obligea de mettre à la cape ſous la miſaine. La tempête jetta à bord un petit oiſeau ſemblable à une meſange. L'arrivée des oiſeaux de terre ſur les vaiſſeaux eſt toujours ſigne d'un très-mauvais

Coup de vent.

temps, car c'eſt une preuve que le foyer de la tempête eſt fort avant dans les terres.

Mât de Miſaine rompu.

Le troiſième jour du coup de vent, nous nous apperçûmes que notre mât de miſaine avoit fait un effort à quatre pieds au-deſſus du gaillard ; on ſerra la voile, on relia le mât de cordages & de piéces de bois, & nous tînmes la cape ſous la grande voile.

La mer étoit monſtrueuſe & nous cachoit l'horiſon. On fut fort ſurpris de voir à une portée de canon un vaiſſeau Hollandois manœuvrant comme nous. Il fut impoſſible de lui parler. Le cinquième jour le vent s'appaiſa. On examina notre mât de miſaine qui ſe trouva abſolument rompu. Cet accident nous fit redoubler de vœux pour l'arrivée au Cap.

Le gros temps nous avoit fait perdre du chemin ſuivant l'ordinaire, il ſuccéda du calme, qui nous fit perdre du temps.

Le 12, nous retrouvâmes le vaiſſeau Hollandois, & nous lui parlâmes. Il eut la pré-

caution de ne ſe laiſſer approcher que ſes mêches allumées & ſes canons détapis : il venoit de Batavia, il alloit au Cap.

Enfin le 16 Janvier nous eûmes l'après-midi la vue du Cap, à tribord. Nous louvoyâmes toute la nuit. Le 17 au matin il s'éleva une briſe très-violente. Le Ciel étoit couvert d'une brume épaiſſe qui nous cachoit abſolument la terre. Nous allions manquer l'entrée de la Baye, lorſque nous apperçûmes par notre travers, dans un éclairci, un coin de la montagne de la Table. Alors nous ſerrâmes le vent, & vers midi nous nous trouvâmes près de la côte, qui eſt très-élevée. Elle eſt abſolument dépouillée d'arbre; ſa partie ſupérieure eſt à pic, formée de couches de rochers paralelles; le pied eſt arondi en croupe. Elle reſſemble à d'anciennes murailles de fortifications avec leur talud. Terre du Cap.

Nous longeâmes la terre. A midi nous nous trouvâmes derriere la montagne du

Lion, qui de loin reſſemble à un Lion en repos. Sa tête eſt détachée & formée d'un gros rocher, dont les aſſiſes repréſentent la criniere. Le corps eſt compoſé de croupes de différentes collines. De la tête du Lion on ſignale les vaiſſeaux par un pavillon.

En cet endroit le vent nous manqua, parce que le Lion nous mettoit à l'abri; il falloit, pour entrer dans la Baye, paſſer entre l'Iſle Roben, que nous voyions à gauche devant nous, & une langue de terre appellée la pointe aux pendus, qui ſe trouve au pied du Lion. Nous en étions à deux portées de canon, & notre impatience redoubloit. C'eſt de-là que l'on apperçoit le vaiſſeau de la rade, & l'Indien n'en devoit pas être le moins remarquable.

Enfin la marée nous avançant peu-à-peu, nous vîmes, des hunes, ſe développer ſucceſſivement douze vaiſſeaux qui

étoient au mouillage ; mais aucun d'eux ne portoit le pavillon François : c'étoit la Flotte de Batavia. Absence de l'Indien.

Nous jettâmes l'ancre à l'entrée de la Baye. A trois heures après-midi, le Capitaine du Port vint à bord, & nous assura que l'Indien n'avoit point paru.

Nous voyons au fond de la Baye, la montagne de la Table, la terre la plus élevée de toute cette côte. Sa partie supérieure est de niveau, & escarpée de tous côtés, comme un autel ; la ville est au pied, sur le bord de la Baye. Il s'amasse souvent sur la Table, une brume épaisse, entassée & blanche comme la neige. Les Hollandois disent alors que *la nappe est mise*. Le Commandant de la rade hisse son pavillon ; c'est un signal aux vaisseaux de se tenir sur leurs gardes, & une défense aux chaloupes de mettre en mer. Il descend de cette nappe des tourbillons de vent mêlé de brouillard semblable à de Montagne de la Table.

longs flocons de laine. La terre eſt obſcurcie de nuages de ſable, & ſouvent les vaiſſeaux ſont contraints d'appareiller. Dans cette ſaiſon, cette briſe ne s'éleve guère que ſur les dix heures du matin, & dure juſqu'au ſoir. Les marins aiment beaucoup la terre du Cap, mais ils en craignent la rade, qui eſt encore plus dangereuſe depuis le mois d'Avril juſqu'en Septembre.

En 1722, toute la Flotte des Indes y périt à l'ancre, à l'exception de deux vaiſſeaux. Depuis ce tems il n'eſt plus permis à aucun Hollandois d'y mouiller au de-là du 6 Mars. Ils vont à Falſebaye où ils ſont à l'abri.

On avoit eſſayé de joindre la pointe aux pendus à l'Iſle Roben, pour faire de la rade, un Port qui n'eût qu'une ouverture ; mais on a fait des travaux inutiles.

Je comptois deſcendre le ſoir même, mais la briſe m'en empêcha.

De grand matin la Normande fut se mouiller plus près de la ville. Elle est formée de maisons blanches bien alignées, qui ressemblent de loin à de petits châteaux de carte.

Au lever du soleil, trois chaloupes joliment peintes nous abordèrent. Elles étoient envoyées par des bourgeois, qui nous invitoient à descendre chez eux pour y loger. Je descendis dans la chaloupe d'un Allemand, qui m'assura que pour mon argent je serois très-bien chez M. Nedling, Aide-de-Camp de la bourgeoisie.

En traversant la rade, je réfléchissois à l'embarras singulier où j'allois me trouver, sans habits, sans argent, sans connoissance, chez des Hollandois, à l'extrémité de l'Afrique. Mais je fus distrait de mes réflexions par un spectacle nouveau. Nous passions auprès de quantité de veaux marins, couchés sans inquiétude sur

des paquets de goëmon flottant ſemblable à ces longues trompes dont les Bergers rappellent leurs troupeaux : des pinguoins nageoient tranquillement à la portée de nos rames, les oiſeaux marins venoient ſe repoſer ſur les chaloupes, & je vis même, en deſcendant ſur le ſable, deux pélicans qui jouoient avec un gros dogue, & lui prenoient la tête dans leur large bec.

Je concevois une bonne opinion d'une terre dont le rivage étoit hoſpitalier, même aux animaux.

Au Cap, ce 10 Janvier 1771.

LETTRE

LETTRE XXI.

Du Cap. Voyage à Conſtance & à la montagne de la Table.

LEs rues du Cap ſont très-bien alignées. Quelques-unes ſont arroſées de canaux, & la plupart ſont plantées de chênes. Il m'étoit fort agréable de les voir couverts de feuilles au mois de Janvier. La façade des maiſons étoit ombragée de leur feuillage, & les deux côtés de la porte étoient bordés de ſiéges en brique ou en gaſon, où des Dames fraîches & vermeilles étoient aſſiſes. J'étois ravi de voir enfin des phyſionomies & de l'architecture Européenne. Du Cap.

Je traverſai, avec mon guide, une partie de la place, & j'entrai chez Madame Nedling, groſſe Hollandoiſe, fort gaie. Elle prenoit le thé, au milieu de ſept ou huit Officiers de la Flotte, qui fumoient

leur pipe. Elle me fit voir un appartement fort propre, & m'aſſura que tout ce qui étoit dans la maiſon étoit à mon ſervice.

Quand on a vu une ville Hollandoiſe, on les a toutes vues : de même chez eux, l'ordre d'une maiſon eſt celui de toutes les autres. Voici quelle étoit la police de la ſienne. Il y avoit toujours dans la ſalle de compagnie, une table couverte de pêche, de melons, d'abricots, de raiſins, de poires, de fromages, de beurre frais, de vin, de tabac & de pipes. A huit heures on ſervoit le thé & le caffé ; à midi un dîner très-abondant en gibier & en poiſſon ; à quatre heures, le thé & le caffé ; à huit, un ſouper comme le diner. Ces bonnes gens mangeoient toute la journée.

Le prix de ces penſions n'alloit pas autrefois à une demi-piaſtre, ou 50 ſols de France par jour, mais des Marins François, pour ſe diſtinguer des autres nations, le mirent à une piaſtre, & c'eſt aujourd'hui pour eux leur taux ordinaire.

Ce prix eſt exceſſif, vu l'abondance des denrées : il eſt vrai que ces endroits ſont beaucoup plus honnêtes que nos meilleures auberges. Les Domeſtiques de la maiſon ſont à votre diſpoſition ; on invite à diner qui l'on veut, on peut paſſer quelques jours à la campagne de l'Hôte, ſe ſervir de ſa voiture, tout cela ſans payer.

Après dîner, je fus voir le Gouverneur Monſieur de Tolbac, vieillard de quatre-vingts ans, que ſon mérite avoit placé à la tête de cette Colonie depuis cinquante ans. Il m'invita à dîner pour le lendemain. Il avoit appris ma poſition & y parut ſenſible.

Je fus me promener enſuite au jardin de la compagnie ; il eſt diviſé en grands quarrés arroſés par un ruiſſeau. Chaque quarré eſt bordé d'une charmille de chênes de vingt pieds de hauteur. Ces paliſſades mettent les plantes à l'abri du vent qui eſt toujours très-violent ; on a même eu la précaution de défendre les jeunes

arbres des avenues par des éventails de roſeau.

Je vis dans ce jardin des plantes de l'Aſie & de l'Afrique, mais ſur-tout des arbres de l'Europe couverts de fruits dans une ſaiſon où je ne leur avois jamais vu de feuilles.

Je me rappellai qu'un Officier de la marine du Roi, appellé le Vicomte du Chaila m'avoit donné en partant de l'Iſle de France une lettre pour M. Berg, Secrétaire du Conſeil. J'avois cette lettre dans ma poche, n'ayant pas eu le tems de la mettre avec mes autres papiers ſur l'Indien: je fus ſaluer M. Berg, & je lui remis la lettre de mon ami.

Il me reçut parfaitement bien & m'offrit ſa bourſe. Je me ſervis de ſon crédit pour les choſes dont j'avois un beſoin indiſpenſable. Je lui propoſai de me faire paſſer ſur un des vaiſſeaux de l'Inde: ſix partoient inceſſamment pour la Hollande, & les ſix autres au commencement de mars.

Il m'aſſura que la choſe étoit impoſſible, qu'ils avoient là-deſſus des défenſes très-expreſſes de la Compagnie d'Hollande. Le Gouverneur m'en avoit dit autant; il fallut donc ſe réſoudre à reſter au Cap auſſi long-tems qu'il plairoit à ma deſtinée. J'y avois été conduit par un évènement imprévu, j'eſpérois en ſortir par un autre.

C'étoit pour moi une diſtraction bien agréable qu'une ſociété tranquille, un peuple heureux & une terre abondante en toutes ſortes de biens.

Voyage à Conſtance.

Le fils de M. Berg m'invita à venir à Conſtance, vignoble fameux ſitué à quatre lieues de-là. Nous fûmes coucher à ſa campagne, ſituée derriere la montagne de la Table : il y a deux petites lieues de la Ville. Nous y arrivâmes par une très-belle avenue de châtaigniers. Nous y vîmes des vignobles près d'être vendangés, des vergers, des bois de chênes, & une abondance extrême de fruits & de légumes.

Le lendemain nous continuâmes notre route à Conſtance : c'eſt un coteau qui regarde le nord, (qui eſt ici le côté du ſoleil à midi). En approchant nous traversâmes un bois d'arbres d'argent ; il reſſemble à nos pins, & ſa feuille à celle de nos ſaules. Elle eſt revétue d'un duvet blanc très-éclatant.

Arbres d'argent.

Cette forêt paroît argentée. Lorſque les vents l'agitent & que le ſoleil l'éclaire, chaque feuille brille comme une lame de métail. Nous paſſâmes ſous ces rameaux ſi riches & ſi trompeurs, pour voir des vignes moins éclatantes, mais bien plus utiles.

Une grande allée de vieux chênes nous conduiſit au vignoble de Conſtance. On voit ſur le frontiſpice de la maiſon une mauvaiſe peinture de la Conſtance, grande fille aſſez laide qni s'appuie ſur une colomne. Je croyois que c'étoit une figure allégorique de la vertu Hollandoiſe : mais on me dit que c'étoit le portrait d'une

Demoiſelle *Conſtantia*, fille d'un Gouverneur du Cap. Il avoit fait bâtir cette maiſon avec de larges foſſés, comme un château fort. Il ſe propoſoit d'en élever les étages, mais des ordres d'Europe en arrêterent la conſtruction.

Nous trouvâmes le maître de la maiſon, fumant ſa pipe en robe-de-chambre. Il nous mena dans ſa cave & nous fit goûter de ſon vin. Il étoit dans de petits tonneaux, appellés alverames, contenans 90 pintes, rangés dans un ſouterrain fort propre. Il en reſtoit une trentaine. Sa vigne, année commune, en produit deux-cents. Il vend le vin rouge trente-cinq piaſtres l'alverame, & trente le vin blanc. Ce bien lui appartient en propre. Il eſt ſeulement obligé d'en réſerver un peu pour la Compagnie, qui le lui paye. Voilà ce qu'il nous dit.

Fameux vignoble.

Après avoir goûté ſon vin, nous fûmes dans ſon vignoble. Le raiſin muſcat que je goûtai me parut parfaitement ſembla-

ble au vin que je venois de boire. Les vignes n'ont point d'échalas, & les grappes ſont peu élevées ſur le ſol. On les laiſſe mûrir juſqu'à-ce que les grains ſoient à moitié confits par le ſoleil. Nous goûtâmes une autre eſpece de raiſins fort doux qui ne ſont pas muſcats. On en tire un vin auſſi cher, qui eſt un excellent cordial.

Bas-Conſtance. La qualité du vin de Conſtance vient de ſon terroir. On a planté des mêmes ſeps à la même expoſition à un quart de lieue de-là, dans un endroit appellé le Bas-Conſtance: il y a dégénéré. J'en ai goûté. Le prix, ainſi que le goût, en eſt très-inférieur, on ne le vend que douze piaſtres l'alverame; des fripons du Cap en attrapent quelquefois les Étrangers.

Auprès du Vignoble eſt un jardin immenſe, j'y vis la plupart de nos arbres fruitiers en haies & en charmilles, chargés de fruits. Ils ſont un peu inférieurs aux nôtres, excepté le raiſin que je préfererois. Les oliviers ne s'y plaiſent pas.

Nous trouvâmes au retour de la promenade un ample déjeûner, l'Hôteſſe nous combla d'amitié; elle deſcendoit d'un François réfugié; elle paroiſſoit ravie de voir un homme de ſon pays. Le mari & la femme me montrerent devant la maiſon un gros chêne creux, dans lequel ils dînoient quelquefois. Ils étoient unis comme Philémon & Baucis, & ils paroiſſoient auſſi heureux, ſi ce n'eſt que le mari avoit la goutte, & la femme pleuroit quand on parloit de la France.

Depuis Conſtance juſqu'au Cap, on voyage dans une plaine inculte couverte d'arbriſſeaux & de plantes. Nous nous arrêtâmes à Neuhauſen, jardin de la compagnie, diſtribué comme celui de la Ville, mais plus fertile. Toute cette partie n'eſt pas expoſée au vent, comme le territoire du Cap où il élève tant de pouſſiere, que la plupart des maiſons ont de doubles chaſſis aux fenêtres, pour s'en garantir. Le ſoir nous arrivâmes à la Ville.

A quelques jours de-là mon hôte, M. Nedling, m'engagea à venir à ſa campagne, ſituée auprès de celle de M. Berg. Nous partîmes dans ſa voiture, attelée de ſix chevaux. Nous y paſſâmes pluſieurs jours dans un repos délicieux. La terre étoit jonchée de pêches, de poires & d'oranges, que perſonne ne recueilloit; les promenades étoient ombragées des plus beaux arbres. J'y meſurai un chêne de onze pieds de circonférence; on prétend que c'eſt le plus ancien qu'il y ait dans le pays.

Voyage à Tableberg.

Le 3 Février, mon hôte propoſa à quelques Hollandois d'aller ſur Table-berg, montagne eſcarpée au pied de laquelle la Ville paroît ſituée. Je me mis de la partie. Nous partîmes à pied, à deux heures après minuit. Il faiſoit un très-beau clair de lune. Nous laiſſâmes à droite un ruiſſeau qui vient de la montagne, & nous dirigeâmes notre route à une ouverure qui eſt au milieu, & qui ne paroît

de la Ville que comme une léſarde à une grande muraille. Chemin faiſant nous entendîmes hurler des loups, & nous tirâmes quelques coups de fuſil en l'air pour les écarter ; le ſentier eſt rude juſqu'au pied de l'eſcarpement de la montagne, mais il le devient enſuite bien davantage. Cette fente qui paroît dans la table, eſt une ſéparation oblique qui a plus d'une portée de fuſil de largeur à ſon entrée inférieure ; dans le haut, elle n'a pas deux toiſes. Ce ravin eſt une eſpece d'eſcalier très-roide, rempli de ſable & de roches roulées. Nous le grimpâmes, ayant à droite & à gauche des eſcarpement du roc, de plus de deux cents pieds de hauteur. Il en ſort de groſſes maſſes de pierre toute prêtes à s'ébouler : l'eau ſuinte des fentes, & y entretient une multitude de plantes aromatiques. Nous entendîmes dans ce paſſage, les hurlemens des bavians, ſorte de gros ſinge, qui reſſemble à l'ours.

Après trois heures & demie de fatigue, nous parvînmes ſur la table. Le ſoleil ſe levoit de deſſus la mer, & ſes rayons blanchiſſoient, à notre droite, les ſommets eſcarpés du Tigre, & de quatre autres chaînes de montagnes, dont la plus éloignée paroît la plus élevée. A gauche, un peu derriere nous, nous voyions, comme ſur un plan, l'Iſle des Pingouins, enſuite Conſtance, la Baye de Falſe & la montagne du Lion : devant nous l'Iſle Roben. La Ville étoit à nos pieds. Nous en diſtinguions juſques aux plus petites rues. Les vaſtes quarrés du jardin de la Compagnie, avec ſes avenues de chênes & ſes hautes charmilles, ne paroiſſoient que des plates-bandes avec leurs bordures en buis ; la Citadelle un petit pentagone grand comme la main, & les vaiſſeaux des Indes des coques d'amande. Je ſentois déjà quelque orgueil de mon élévation, lorſque je vis des aigles qui planoient à perte de vue au-deſſus de ma tête.

Il auroit été impoſſible après tout, de n'avoir pas quelques mépris pour de ſi petits objets, & ſurtout pour les hommes qui nous paroiſſoient comme des fourmis, ſi nous n'avions pas eu les mêmes beſoin. Mais nous avions froid & nous nous ſentions de l'appétit. On alluma du feu & nous déjeûnâmes. Après déjeûner nos Hollandois mirent la nappe au bout d'un bâton, pour donner un ſignal de notre arrivée; mais ils l'ôterent une demi-heure après parce qu'on la prendroit, diſoient-ils, pour un pavillon François.

Le ſommet de Tableberg eſt un rocher plat, qui me parut avoir une demi-lieue de longueur ſur un quart de largeur. C'eſt une eſpèce de quarts blanc, revétu ſeulement par endroits, d'un pouce ou deux de terre noire végétale, mêlée de ſable & de gravier blanc. Nous trouvâmes quelques petites flaques d'eau, formées par les nuages qui s'y arrêtent ſouvent.

Les couches de cette montagne ſont

paralelles; je n'y ai trouvé aucun foſſile. Le roc inférieur eſt une eſpèce de grais, qui à l'air ſe décompoſe en ſable. Il y en a des morceaux qui reſſemblent à des morceaux de pain avec leur croûte.

Quoique le ſol du ſommet n'ait preſque aucune profondeur, il y avoit une quantité prodigieuſe de plantes.

Plantes ſur la montagne de la Table.

J'y recueillis dix eſpèces d'immortelles, de petits myrthes, une fougere d'une odeur de thé, une fleur ſemblable à l'impériale d'un beau ponceau, & pluſieurs autres dont j'ignore les noms. J'y trouvai une plante dont la fleur eſt rouge & ſans odeur; on la prendroit pour une tubereuſe. Chaque tige a deux ou trois feuilles tournées en cornet & contenant un peu d'eau. La plus ſinguliere de toutes, parce qu'elle ne reſſemble à aucun végétal que j'aie vu, eſt une fleur ronde en roſe, de la grandeur d'un louis, tout-à-fait plate. Cette fleur brille des plus jolies couleurs. Elle n'a ni tige ni feuille. Elle croît en

quantité ſur le gravier, où elle ne tient que par des filets imperceptibles. Quand on la manie on ne trouve qu'une ſubſtance glaireuſe. Voici cinq plantes entieres qui affectent dans leur configuration une reſſemblance avec une ſeule partie de ce qui eſt commun aux autres.

1°. Le noſtoc qui n'eſt qu'une *ſéve*, 2°. un chevelu qui croît ſur les orties, & qui reſſemble aux *filamens* d'une racine, 3°. le litchen ſemblable à une *feuille*, 4°. la *fleur* iſolée de Tableberg, 5°. la truffle d'Europe qui eſt un *fruit*. Je pourrois y joindre la *racine* de la grotte de l'Iſle de France, ſi ce n'étoit pas le ſeul exemple que j'aie à apporter. Obſervations.

Je ſerois très-diſpoſé à croire que la Nature a ſuivi le même plan dans les animaux. J'en connois pluſieurs, ſurtout des marins, qui reſſemblent pour la forme à des membres d'animaux.

J'arrivai, en me promenant, à l'extrémité de la Table: de-là je ſaluai l'océan

atlantique, car on n'eſt plus dans la mer des Indes après avoir doublé le Cap. Je rendis hommage à la mémoire de Vaſco de Gama, qui oſa le premier doubler ce promontoire des tempêtes. Il eût mérité que les marins de toutes les Nations y euſſent placé ſa ſtatue, & j'y eus fait volontiers une libation de vin de Conſtance, pour ſa patience héroïque. Ileſt douteux cependant que Gama ſoit le premier navigateur qui ait ouvert cette route au commerce des Indes. Pline rapporte qu'Hannon fit le tour depuis la mer d'Eſpagne juſqu'en Arabie, comme on peut le voir, dit-il, dans les Mémoires de ce voyage qu'il a laiſſés par écrit. Cornelius Nepos dit avoir vu un Capitaine de Navire, qui, fuyant la colere du Roi Lathyrus, vint de la mer rouge en Eſpagne. Longtems auparavant Cœlius Antipater aſſuroit qu'il avoit connu un Marchand Eſpagnol qui alloit, par mer, trafiquer juſques en Éthiopie.

Quoi

Quoi qu'il en ſoit, le Cap ſi redouté des marins par ſa mer orageuſe, eſt une grande montagne ſituée à ſeize lieues d'ici, & qui a donné ſon nom à cette Ville, malgré ſon éloignement. Elle termine la pointe la plus méridionale de l'Afrique. Elle eſt dans les traités un point de démarcation; au de-là, les priſes navales ſont encore légitimes, pluſieurs mois après que les Princes ſont d'accord en Europe. Elle a vu ſouvent la paix à ſa droite, & la guerre à ſa gauche entre les mêmes pavillons; mais elle les a vu plus ſouvent ſe réunir dans ſes rades & y être en bonne intelligence, lorſque la diſcorde troubloit les deux hémiſphères. J'admirois cet heureux rivage que jamais la guerre n'a déſolé, & qui eſt habité par un peuple utile à tous les autres par les reſſources de ſon œconomie & l'étendue de ſon commerce. Ce n'eſt pas le climat qui fait les hommes. Cette Nation ſage & paiſible ne doit point ſes mœurs à ſon territoire. La piraterie, les

Montagne du Cap.

guerres civiles agitent les Régences d'Alger, de Maroc, de Tripoli, & les Hollandois ont porté l'Agriculture & la concorde à l'autre extrémité de l'Afrique.

J'amusois ma promenade par ces réflexions si douces & si rares à faire dans aucun lieu de la terre : mais la chaleur du soleil m'obligea de chercher un abri. Il n'y en a point d'autre qu'à l'entrée du ravin. J'y trouvai mes camarades auprès d'une petite source où ils se reposoient. Comme ils s'ennuyoient, on décida le retour. Il étoit midi. Nous descendîmes, quelques-uns se laissant glisser assis, d'autres accroupis sur les mains & sur les pieds. Les roches & les sables s'échappoient dessous nos pas. Le soleil étoit presque à pic, & ses rayons réfléchis par les rochers collatéraux, faisoient éprouver une chaleur insupportable. Souvent nous quittions le sentier & courions nous cacher à l'ombre pour respirer sous quelque pointe de roc. Les genoux me manquoient ; j'étois acca-

blé de soif : nous arrivâmes vers le soir à la Ville. Madame Nedling nous attendoit. Les rafraîchissemens étoient prêts. C'étoit de la limonade, où l'on avoit mis de la muscade & du vin. Nous en bûmes sans danger. Je fus me coucher. Jamais voyage ne me fit tant de plaisir, & jamais le repos ne me parut si agréable.

Je suis, &c.

Au Cap, ce 6 Février 1771.

LETTRE XXII.

Qualités de l'air & du sol du Cap de Bonne-Espérance ; plantes, insectes & animaux.

L'Air du Cap de Bonne-Espérance est très-sain. Il est rafraîchi par les vents du sud-est, qui y sont si froids, même au milieu de l'Eté, qu'on y porte en tout tems des Qualité de l'air.

habits de drap. Sa latitude eſt cependant par le trente-trois degré ſud. Mais je ſuis perſuadé que le pole Auſtral eſt plus froid que le Septentrionnal.

Il regne peu de maladies au Cap. Le ſcorbut s'y guérit très-vîte, quoiqu'il n'y ait pas de tortues de mer. En revanche la petite vérole y fait des ravages affreux. Beaucoup d'habitans en ſont profondément marqués. On prétend qu'elle y fut apportée par un vaiſſeau Danois. La plupart des Hottentots qui en furent atteints en moururent. Depuis ce tems ils ſont réduits à un très-petit nombre, & ils viennent rarement à la Ville.

Du ſol. Le ſol du Cap eſt un gravier ſablonneux, mêlé d'une terre blanche. J'ignore s'il renferme des minéraux précieux. Les Hollandois tiroient autrefois de l'or de Lagoa, ſur le canal Moſambique. Ils y avoient même un établiſſement, mais ils l'ont abandonné à cauſe du mauvais air.

J'ai vu chez le Major de la place une

terre ſulfureuſe où ſe trouvent des morceaux de bois réduits en charbon, une véritable pierre à plâtre, des cubes noirs de toutes les grandeurs, amalgamés ſans avoir perdu leur forme; on croit que c'eſt une mine de fer.

Des plantes.

Je n'y ai vu aucun arbre du pays que l'arbre d'or & l'arbre d'argent, dont le bois n'eſt bon qu'à brûler. Le premier ne differe du ſecond que par la couleur de ſa feuille, qui eſt jaune. Il y a, dit-on, des forêts dans l'intérieur, mais ici la terre eſt couverte d'un nombre infini d'arbriſſeaux & de plantes à fleurs. Ceci confirme l'opinion où je ſuis qu'elles ne réuſſiſſent bien que dans les pays tempérés, leur calice étant formé pour raſſembler une chaleur modérée (Voyez les entretiens, ſur la Végétation.) Dans le nombre des plantes qui m'ont paru les plus remarquables, indépendamment de celles que j'ai décrites précédemment, ſont; une fleur rouge, qui reſſemble à un papillon, avec un panache,

des pattes, quatre aîles, & une queue. Une espece d'hiacynthe à longue tige, dont toutes les fleurs sont adossées au sommet comme les fleurons de l'impériale ; une autre fleur bulbeuse, croissant dans les marais : elle est semblable à une grosse tulipe rouge, au centre de laquelle est une multitude de petites fleurs.

Un arbrisseau dont la fleur ressemble à un gros artichaux couleur de chair. Un autre arbrisseau commun, dont on fait de très-belles haies : ses feuilles sont opposées sur une côte, il se charge de grappes de fleurs papillonnacées couleur de rose. Il leur succede des graines légumineuses. J'en ai apporté pour les planter en France. (a)

Insectes. J'ai vu dans les insectes une belle sauterelle rouge, marbrée de noir, des papillons fort beaux, & un insecte fort singu-

(a) A mon arrivée, j'en ai remis des Plantes au Jardin du Roi où elles végétoient très-bien dans l'été de 1772. elles avoient passé dans la serre l'hyver précédent.

lier : c'eſt un petit ſcarabée brun, il court aſſez vîte ; quand on veut le ſaiſir, il lâche avec bruit un vent ſuivi d'une petite fumée : ſi le doigt en eſt atteint, cette vapeur le marque d'une tache brune, qui dura quelques jours. Il répete pluſieurs fois de ſuite ſon artillerie. On l'appelle le *Canonier*.

Les colibris n'y ſont pas rares. J'en ai vu un gros comme une noix, d'un ver changeant ſur le ventre. Il avoit un collier de plumes rouges, brillantes comme des rubis ſur l'eſtomac, & des aîles brunes comme un moineau : c'étoit comme un ſur-tout ſur ſon beau plumage. Son bec étoit noir, aſſez long & propre par ſa courbure à chercher le miel dans le ſein des fleurs ; il en tiroit une langue fort menue & fort longue. Il vécut pluſieurs jours. Je lui vis manger des mouches & boire de l'eau ſucrée. Mais comme il s'aviſa de ſe baigner dans la coupe où on l'avoit miſe, ſes plumes ſe collerent & attirerent les fourmis qui le mangerent pendant la nuit. Oiſeaux.

J'y ai vu des Oiſeaux couleur de feu avec le ventre & la tête comme du velours noir : l'hyver ils deviennent tous bruns. Il y en a qui changent de couleur trois fois l'an. Il y a auſſi un Oiſeau de Paradis, mais je ne l'ai pas trouvé ſi beau que celui d'Aſie. Je n'ai pas vu cette eſpece vivante. *L'ami du Jardinier*, & une eſpece de tarin ſe trouvent fréquemment dans les jardins. L'ami du Jardinier mériteroit bien d'être tranſporté en Europe, où il rendroit de grands ſervices à nos jardins. Je l'ai vu s'occuper conſtamment à prendre des chenilles & à les accrocher aux épines des buiſſons.

Il y a des aigles, & un oiſeau qui lui reſſemble beaucoup. On l'appelle le *ſecrétaire*, parce qu'il a autour du cou une fraiſe de longues plumes propres à écrire. Il a cela de ſingulier, qu'il ne peut ſe tenir debout ſur ſes jambes, qui ſont longues & couvertes d'écailles. Il ne vit que de ſerpens. La longueur de ſes pattes

cuiraſſées le rend très-propre à les ſaiſir, & cette fraiſe de plumes lui met le cou & la tête à l'abri de leurs morſures. Cet oiſeau mériteroit bien auſſi d'être naturaliſé chez nous. L'autruche y eſt très-commune : on m'en a offert de jeunes pour un écu. J'ai mangé de leurs œufs, qui ſons moins bons que ceux des poules. J'y ai vu auſſi le caſoar, couvert de poils rudes au lieu de plumes. Il y a une quantité prodigieuſe d'oiſeaux marins dont j'ignore les noms & les mœurs. Le pinguoin pond des œufs fort eſtimés; mais je n'y ai rien trouvé de merveilleux. Ils ont cela de ſingulier, que le blanc, étant cuit, reſte toujours tranſparent.

La mer abonde en poiſſon qui m'a paru ſupérieur à celui des iſles, mais inférieur à ceux d'Europe. On trouve ſur ſes rivages quelques coquilles, des nautiles papyracés, des têtes de meduſe, des lepas & de fort beaux lithophytes, que l'on arrange ſur des papiers, où ils repréſentent de fort jolis arbres, bruns, aurore & pourprés. On

Poiſſons.

les vend aux Voyageurs. J'y ai vu un poiſſon de la grandeur & de la forme d'une lame de couteau flamand. Il étoit argenté & marqué naturellement de chaque côté de l'impreſſion de deux doigts. Il y a des veaux marins, des baleines, des vaches marines, des morues, & une grande variété d'eſpeces de poiſſons ordinaires, mais dont je ne vous parlerai point, faute d'obſervations & de connoiſſances ſuffiſantes dans l'ichthyologie.

Quadrupedes. Il y a une eſpece fort commune de petites tortues de montagne à écaille jaune marquetée de noir; on n'en fait aucune ſorte d'uſage. Il y a des porc-épis, & des marmottes d'une forme différente des nôtres; une grande variété de cerfs & de chevreuils, des ânes ſauvages, des zebres, &c. Un Ingénieur Anglois y a tué, il y a quelques années, une giraffe ou cameléopard, animal de ſeize pieds de hauteur, qui broutte les feuilles des arbres.

Le bavian eſt un gros ſinge fait comme

un ours. Le singe paroît se lier dans la nature avec toutes les classes animales. Je me souviens d'avoir vu un sapajou qui avoit la tête & la crinière d'un lion. Celui de Madagascar appellé maki, ressemble à une levrette; l'orang-outang à un homme.

Tous les jours on y découvre des animaux d'une espece inconnue en Europe; il semble qu'ils se soient réfugiés dans les parties du globe les moins fréquentées par l'homme, dont le voisinage leur est toujours funeste. On en peut dire autant des plantes, dont les especes sont d'autant plus variées, que le pays est moins cultivé. M. de Tolbac m'a conté qu'il avoit envoyé en Suede, à M. Linnæus, quelques plantes du Cap, si différentes des plantes connues, que ce fameux Naturaliste lui écrivit: *vous m'avez fait le plus grand plaisir; mais vous avez dérangé tout mon système.* Animaux domestiques.

Il y a de bons chevaux au Cap, & de fort beaux ânes. Les bœufs y ont une grosse

loupe ſur le cou, formée de graiſſe, entrelacée de petits vaiſſeaux. Au premier coup-d'œil cette excroiſſance paroît une monſtruoſité; mais on voit bientôt que c'eſt un réſervoir de ſubſtance, que la Nature à donné à cet animal, deſtiné en Afrique, à vivre dans des pâturages brûlés. Dans la ſaiſon ſeche il maigrit, & ſa loupe diminue; elle ſe remplit de nouveaux ſucs lorſqu'il paît des herbes fraîches. D'autres animaux qui paiſſent ſous le même climat, ont auſſi les mêmes avantages: le chameau a une boſſe, & le dromadaire en a deux en forme de ſelle; le mouton a une groſſe queue faite en capuchon, qui n'eſt qu'une maſſe de ſuif de pluſieurs livres.

Obſervations.

On a dreſſé ici les bœufs à courir preſque auſſi vîte que les chevaux avec les charrettes auxquelles ils ſont attelés.

Bêtes féroces.

Le mouton & le bœuf ſont ſi communs, qu'on en jette aux boucheries la tête & les pieds; ce qui attire, la nuit, les loups

juſques dans la Ville. Souvent je les entends hurler aux environs. Pline obſerve que les lions d'Europe, qui ſe trouvent en Romanie, ſont plus adroits & plus forts que ceux d'Afrique, & les loups d'Afrique & d'Égypte ſont, dit-il, petits & de peu d'exécution. En effet, les loups du Cap ſont bien moins dangereux que les nôtres. Je pourrois ajouter à cette obſervation, que cette ſupériorité s'étend aux hommes même de notre continent. Nous avons plus d'eſprit & de courage que les Aſiatiques & les Negres : mais il me ſemble que ce ſeroit une louange plus digne de nous, de les ſurpaſſer en juſtice, en bonté, & en qualités ſociales.

Le tigre eſt plus dangereux que le loup; il eſt ruſé comme le chat, mais il n'a pas de courage : les chiens l'attaquent hardiment.

Il n'en eſt pas de même du lion. Dès qu'ils ont éventé ſa voie, la frayeur les ſaiſit. S'ils le voient, ils l'arrêtent; mais

tradition Hollandoiſe eſt conforme à l'Hiſtoire. Polybe dit qu'étant avec Scipion en Afrique, il vit un grand nombre de lions qu'on avoit mis en croix pour éloigner les autres des villages. Pompée, dit Pline, en mit à la fois ſix-cents aux combats du coliſée; il y en avoit trois-cents quinze mâles. Il y a quelque cauſe phyſique qui ſemble réſerver l'Afrique aux animaux. On peut préſumer que c'eſt la diſette d'eau qui a empêché les hommes de s'y multiplier & d'y former de grandes nations comme en Aſie. Dans une ſi grande étendue de côtes, il ne ſort qu'un petit nombre de rivieres peu conſidérables. Les animaux qui paiſſent peuvent ſe paſſer longtems de boire. J'ai vu ſur des vaiſſeaux, des moutons qui ne buvoient que tous les huit jours, quoiqu'ils vécuſſent d'herbes ſéches.

Les Hollandois ont formé des établiſſemens à trois-cents lieues le long de l'océan, & à cent-cinquante ſur le canal Moſambique.

Mosambique; ils n'en ont guères à plus de cinquante lieues dans les terres. On prétend que cette Colonie peut mettre sous les armes quatre ou cinq mille Blancs; mais il seroit difficile de les rassembler. Ils en augmenteroient bientôt le nombre, s'ils permettoient l'exercice libre des Religions. La Hollande craint peut-être pour elle-même l'accroissement de cette Colonie, préférable en tout à la métropole. L'air y est pur & tempéré; tous les vivres y abondent; un quintal de bled n'y vaut que cent sols, dix livres de moutons douze sols, une legre de vin contenant deux bariques & demie, cent cinquante livres. On perçoit sur ces ventes qui se font aux Étrangers, des droits considérables; l'habitant vit à beaucoup meilleur marché.

Ce Pays donne encore au commerce, des peaux de mouton, de bœuf, de veau marin, de tigre; de l'aloës, des salaisons, du beurre, des fruits secs, & toutes sortes de comestibles. On a essayé inutilement

d'y planter le caffé & la canne de ſucre; les végétaux de l'Aſie n'y réuſſiſſent pas. Le chêne y croît vîte, mais il ne vaut rien pour les conſtructions, il eſt trop tendre. Le ſapin n'y vient pas. Le pin s'y élève à une hauteur médiocre. Ce pays auroit pu devenir, par ſa poſition, l'entrepôt du commerce de l'Aſie, mais les Arſenaux de la Marine ſont dans le nord de l'Europe. D'ailleurs ſa rade eſt peu ſûre, & ſa relâche eſt toujours périlleuſe. J'ai vu dans cette ſaiſon, qui eſt la plus belle de l'année, pluſieurs vaiſſeaux forcés d'appareiller. Après tout, il doit remercier la nature qui lui a donné tout ce qui étoit néceſſaire aux beſoins des Européens, de n'y avoir pas ajouté ce qui pouvoit ſervir à leurs paſſions.

Au Cap de Bonne-Eſpérance, ce 10 Février 1771.

LETTRE XXIII.

Eſclaves, Hottentots, Hollandois.

L'ABONDANCE du pays ſe répand ſur les Eſclaves. Ils ont du pain & des légumes à diſcrétion. On diſtribue à deux Noirs un Mouton par ſemaine. Ils ne travaillent point le Dimanche. Ils couchent ſur des lits avec des matelats & des couvertures. Les hommes & les femmes ſont chaudement vétus. Je parle de ces choſes comme témoin, & pour l'avoir ſçu de pluſieurs Noirs que les François avoient vendus aux Hollandois pour les punir, diſoient-ils, mais dans le fond pour y profiter. Un Eſclave coûte ici une fois plus qu'à l'Iſle de France. L'homme y eſt donc une fois plus précieux. Le ſort de ces Noirs ſeroit préférable à celui de nos Payſans d'Europe, ſi quelque choſe pouvoit compenſer la liberté. Eſclaves.

Le bon traitement qu'ils éprouvent influe ſur leur caractere. On eſt étonné de leur trouver le zele & l'activité de nos domeſtiques. Ce ſont cependant ces mêmes Inſulaires de Madagaſcar, qui ſont ſi indifferens pour leurs Maîtres dans nos Colonies.

Les Hollandois tirent encore des Eſclaves de Batavia. Ce ſont des Malaiyes, nation très-nombreuſe de l'Aſie, mais peu connue en Europe. Elle a une langue & des uſages qui lui ſont particulier. Ils ſont plus laids que les Negres, dont ils ont les traits. Leur taille eſt plus petite, leur peau eſt d'un noir cendré, leurs cheveux ſont longs, mais peu fournis. Ces Malayes ont les paſſions très violentes.

Hottentots. Les Hottentots ſont les naturels du pays, ils ſont libres. Ils ne ſont point voleurs, ne vendent point leurs enfans, & ne ſe réduiſent point entr'eux à l'eſclavage. Chez eux l'adultere eſt puni de mort, on lapide le coupable. Quelques-uns ſe louent comme

Domeſtiques pour une piaſtre par an, & ſervent les Habitans avec tant d'affection, qu'ils expoſent ſouvent leur vie pour eux. Ils ont pour armes la demi-lance ou zagaye.

L'adminiſtration du Cap ménage beaucoup les Hottentots. Lorſqu'ils portent des plaintes contre quelque Européen, ils ſont favorablement écoutés : la préſomption devant être en faveur de la Nation qui a le moins de deſirs & de beſoins.

J'en ai vu pluſieurs venir à la Ville, en conduiſant des chariots attelés quelquefois de huit paires de Beufs. Ils ont des fouets d'une longueur prodigieuſe qu'ils manient à deux mains. Le Cocher de deſſus ſon ſiége en frappe avec une égale adreſſe la tête ou la queue de ſon attelage.

Les Hottentots ſont des Peuples Paſteurs, ils vivent égaux ; mais dans chaque Village ils choiſiſſent, entre eux, deux hommes auxquels ils donnent le titre de Capitaine & de Caporal, pour régler les affaires de

commerce avec la compagnie. Ils vendent leurs troupeaux à très-bon marché. Ils donnent trois ou quatre Moutons pour un morceau de tabac. Quoiqu'ils aient beaucoup de beſtiaux, ils attendent ſouvent qu'ils meurent pour les manger.

Ceux que j'ai vus avoient une peau de Mouton ſur leurs épaules, un bonnet & une ceinture de la même étoffe. Ils me firent voir comment ils ſe couchoient. Ils s'étendoient nus ſur la terre & leur manteau leur ſervoit de couverture.

Ils ne ſont pas ſi noirs que les Negres. Ils ont cependant comme eux le nez applati, la bouche grande & les levres épaiſſes. Leurs cheveux ſont plus courts & plus friſés. Ils reſſemblent à une ratine. J'ai obſervé que leur langage eſt très-ſingulier, en ce que chaque mot qu'ils prononcent eſt précédé d'un claquement de langue, ce qui leur a, ſans doute, fait donner le nom de choichoquas, qu'ils portent ſur d'anciennes Cartes de M. de l'Iſle. On croiroit

en effet qu'ils diſent toujours chocchoq.

Quant au tablier des femmes Hottentotes, c'eſt une fable dont tout le monde m'a atteſté la fauſſeté ; elle eſt tirée du voyageur Kolben qui en eſt rempli.

Une obſervation plus ſûre eſt celle de Pline, qui remarque que les animaux ſont plus imbeciles à proportion que leur ſang eſt plus gras. Les plus forts animaux ont, dit-il, le ſang plus épais, & les ſages l'ont plus ſubtil. J'ai remarqué en effet ſur des Noirs bleſſés que leur ſang ſe cailloit très promptement. J'attribuerois volontiers à cette cauſe la ſupériorité des Blancs ſur les Noirs.

Indépendamment des Eſclaves & des Hottentots, les Hollandois attachent encore à leur ſervice des engagés. Ce ſont des Européens auxquels la Compagnie fait des avances & que les Habitans prennent chez eux, en rendant à l'adminiſtration ce qu'elle a débourſé.

Ils ſont pour l'ordinaire Économes ſur

les habitations. On eſt aſſez content d'eux les premieres années, mais l'abondance où ils vivent les rend pareſſeux.

Mœurs des Hollandois.

On ne donne point à jouer au Cap : on n'y fait point de viſites. Les femmes veillent ſur leurs domeſtiques & ſur leurs maiſons, dont les meubles ſont d'une propreté extrême. Le mari s'occupe des affaires du dehors. Le ſoir toute la famille réunie ſe promene & reſpire le frais, lorſque la briſe eſt tombée. Chaque jour ramene les mêmes plaiſirs & les mêmes affaires.

L'union la plus tendre regne entre les parents. Le frere de mon hoteſſe étoit un payſan du Cap venu de 70 lieues de-là. Cet homme ne diſoit mot & étoit preſque toujours aſſis à fumer ſa pipe. Il avoit avec lui un fils âgé de dix ans qui ſe tenoit conſtamment auprès de lui. Le pere mettoit la main contre ſa joue & le careſſoit ſans lui parler ; l'enfant auſſi ſilencieux que le pere, ſerroit ſes groſſes mains dans les ſiennes, en le regardant avec des

yeux pleins de la tendreſſe filiale. Ce petit garçon étoit vétu comme on l'eſt à la campagne. Il avoit dans la maiſon un parent de ſon âge habillé proprement; ces deux enfants alloient ſe promener enſemble avec la plus grande intimité. Le Bourgeois ne mépriſoit pas le Payſan, c'étoit ſon Couſin.

J'ai vu Mlle. Berg, âgée de ſeize ans, diriger ſeule une maiſon très-conſidérable. Elle recevoit les Étrangers, veilloit ſur les domeſtiques, & maintenoit l'ordre dans une famille nombreuſe, d'un air toujours ſatisfait. Sa jeuneſſe, ſa beauté, ſes graces, ſon caractère, réuniſſoient en ſa faveur tous les ſuffrages; cependant je n'ai jamais remarqué quelle y fît attention. Je lui diſois un jour qu'elle avoit beaucoup d'amis: j'en ai un grand, me dit-elle, c'eſt mon pere.

Le plaiſir de ce Conſeiller étoit de s'aſſeoir, au retour de ſes affaires, au milieu de ſes enfans. Ils ſe jettoient à ſon

cou, les plus petits lui embraſſoient les genoux ; ils le prenoient pour juge de leurs querelles ou de leurs plaiſirs, tandis que la fille aînée excuſant les uns, approuvant les autres, ſouriant à tous, redoubloit la joie de ce cœur paternel. Il me ſembloit voir l'Antiope d'Idoménée.

Ce peuple, content du bonheur domeſtique que donne la vertu, ne l'a pas encore mis dans des romans & ſur le théâtre. Il n'y a pas de ſpectacles au Cap, & on ne les deſire pas. Chacun en voit dans ſa maiſon de fort touchans ; des domeſtiques heureux, des enfans bien élevés, des femmes fidelles. Voilà des plaiſirs que la fiction ne donne pas. Ces objets ne fourniſſent guère à la converſation, auſſi on y parle peu. Ce ſont des gens mélancoliques qui aiment mieux ſentir que raiſonner. Peut-être auſſi faute d'événemens n'a-t-on rien à dire ; mais qu'importe que l'eſprit ſoit vuide, ſi le cœur eſt plein, & ſi les douces émotions de la nature peuvent l'agiter, ſans

être excitées par l'artifice, ou contraintes par de fauſſes bienſéances ?

Lorſque les filles du Cap deviennent ſenſibles, elles l'avouent naïvement. Elles diſent que l'amour eſt un ſentiment naturel, une paſſion douce, qui doit faire le charme de leur vie, & les dédommager du danger d'être meres : mais elles veulent choiſir l'objet qu'elles doivent toujours aimer. Elles reſpecteront, diſent-elles, étant femmes, les liens qu'elles ſe ſont préparés étant filles.

Elles ne font point un myſtere de l'amour ; elles l'expriment comme elles le ſentent. Êtes-vous aimé ? Vous êtes accepté, diſtingué, fêté, chéri publiquement. J'ai vu Mlle Nedling pleurer le départ de ſon amant. Je l'ai vu préparer en ſoupirant les préſens qui devoient être les gages de ſa tendreſſe. Elle n'en cherchoit pas de témoins, mais elle ne les fuyoit pas.

Cette bonne foi eſt ordinairement ſuivie d'un mariage heureux. Les garçons portent la même franchiſe dans leurs pro-

cédés. Ils reviennent d'Europe pour remplir leur promeſſes; ils reparoiſſent avec le mérite du danger & d'un ſentiment qui a triomphé de l'abſence : l'eſtime ſe joint à l'amour, & nourrit, toute la vie, dans ces âmes conſtantes, le deſir de plaire qu'ailleurs on porte chez ſes voiſins.

Quelque heureuſe que ſoit leur vie, avec des mœurs ſi ſimples & ſur une terre ſi abondante, tout ce qui vient de la Hollande leur eſt toujours cher. Leurs maiſons ſont tapiſſées des vues d'Amſterdam, de ſes places publiques & de ſes environs. Ils n'appellent la Hollande que la patrie; des étrangers même à leur ſervice, n'en parlent jamais autrement. Je demandois à un Suédois, Officier de la Compagnie, combien la Flotte mettroit de temps à retourner en Hollande : il nous faut, dit-il, trois mois pour nous rendre dans la patrie.

Ils ont une Égliſe fort propre, où le ſervice Divin ſe fait avec la plus grande décence. Je ne ſçais pas ſi la Religion

ajoute à leur félicité, mais on voit parmi eux des hommes dont les peres lui ont sacrifié ce qu'ils avoient de plus cher. Ce sont les réfugiés François. Ils ont à quelques lieues du Cap un établissement appellé la petite Rochelle. Ils sont transportés de joie quand ils voient un compatriote, ils l'amenent dans leurs maisons, ils le présentent à leurs femmes & à leurs enfans, comme un homme heureux qui a vû le pays de leurs ancêtres, & qui doit y retourner. Sans cesse ils parlent de la France, ils l'admirent, ils la louent, & ils s'en plaignent comme d'une mere qui leur fut trop sévere. Ils troublent ainsi le bonheur du pays où ils vivent, par le regret de celui où ils n'ont jamais été.

On porte au Cap un grand respect aux Magistrats, & surtout au Gouverneur. Sa maison n'est distinguée des autres que par un sentinelle, & par l'usage de sonner de la trompette lorsqu'il dîne. Cet honneur est attaché à sa place; d'ailleurs

aucun faſte n'accompagne ſa perſonne. Il ſort ſans ſuite; on l'aborde ſans difficulté. Sa maiſon eſt ſituée ſur le bord d'un canal ombragé par des chênes plantés devant ſa porte. On y voit des portraits de Ruiter, de Tromp, ou de quelques hommes illuſtres de la Hollande. Elle eſt petite & ſimple, & convient au petit nombre de ſolliciteurs qui y ſont appellés par leurs affaires; mais celui qui l'habite eſt ſi aimé & ſi reſpecté, que les gens du pays ne paſſent point devant elle ſans la ſaluer.

Il ne donne point de fêtes publiques, mais il aide de ſa bourſe des familles honnêtes qui ſont dans l'indigence. On ne lui fait point la cour. Si on demande juſtice, on l'obtient du Conſeil; ſi ce ſont des ſecours, ce ſont des devoirs pour lui: on n'auroit à ſolliciter que des injuſtices.

Il eſt preſque toujours maître de ſon temps, & il en diſpoſe pour maintenir l'union & la paix, perſuadé que ce ſont elles qui font fleurir les ſociétés. Il ne croit pas

que l'autorité du chef dépende de la division des membres. Je lui ai ouï dire que la meilleure politique étoit d'être droit & juste.

Il invite souvent à sa table les Etrangers. Quoi qu'âgé de 80 ans sa conversation est fort gaie ; il connoît nos ouvrages d'esprit & les aime. De tous les François qu'il a vus, celui qu'il regrette d'avantage étoit l'Abbé de la Caille. Il lui avoit fait bâtir un observatoire. Il estimoit ses lumieres, sa modestie, son désintéressement, ses qualités sociales. Je n'ai connu que les ouvrages de ce Sçavant ; mais en rapportant le tribut que des Etrangers rendent à sa cendre, je me félicite de finir le portrait de ces hommes estimables par l'éloge d'un homme de ma nation.

LETTRE XXIV.

Suite de mon journal au Cap.

JE fus invité par M. Serrurier, premier Miniſtre des Égliſes, à aller voir la Bibliothéque. C'eſt un édifice fort propre. J'y remarquai ſur-tout beaucoup de livres de Théologie qui n'y ont jamais occaſionné de diſpute, car les Hollandois n'y vont point. A l'extrémité du jardin de la Compagnie, il y a une ménagerie où l'on voit une grande quantité d'oiſeaux. Les pélicans, que j'avois vus ſur le rivage à mon arrivée, étoient les commenſaux de cette maiſon; mais on les en avoit chaſſés parce qu'ils mangeoient les petits canards. Ils alloient dans le jour pêcher dans la rade, & revenoient coucher le ſoir à terre.

Le 10 Février on ſignala un Navire François; c'étoit l'Alliance, un de ceux

que

que l'ouragan avoit forcé d'appareiller de Bourbon. Il avoit perdu ſon artimon dans la tempête. Il ne put nous donner aucune nouvelle de l'Indien. Il prit quelques vivres & continua ſa route pour l'Amérique ſans réparer la perte de ſon mât. Les Hollandois en ont de grandes proviſions qu'ils conſervent en les enterrant dans le ſable : mais ils les vendent fort cher. Le mât de miſaine de la Normande lui coûta mille écus.

Le 11 la Digue, flûte du Roi partie de l'Iſle de France il y avoit un mois, vint relâcher pour faire quelques proviſions. Je connoiſſois le Capitaine, M. le Fer. Il me dit qu'il ne ſeroit pas plus de huit jours au mouillage, & que de-là il feroit route pour l'Orient. Je ne comptois plus revoir l'Indien ni mes effets ; cette occaſion me parut favorable ; je réſolus d'en profiter.

Je fis part de ma réſolution à M. Berg & à M. De Tolbac : ils me réitérerent l'un & l'autre l'offre de leur bourſe. Un ſoir,

ſoupant chez le Gouverneur, on parla du vin de Conſtance. M. de Tolbac me demanda ſi je n'en emporterois pas en Europe. Je lui répondis naturellement que le déſordre arrivé dans mon œconomie ne me permettoit pas de faire cette emplette, à laquelle j'avois deſtiné une ſomme pour en faire préſent à une perſonne à qui j'étois fort attaché. Il me dit qu'il vouloit me tirer de cet embarras en me donnant une alverame de vin rouge ou blanc, ou toutes les deux à la fois ſi cela me faiſoit plaiſir. Je lui répondis qu'une ſeule ſuffiſoit, & que je la préſenterois de ſa part à celui auquel je la deſtinois. « Non, dit-il, » c'eſt vous à qui je la donne, afin que » vous vous ſouveniez de moi. Je ne vous » demande pour toute reconnoiſſance que » de m'écrire votre arrivée». Il me l'envoya le lendemain. M. Berg, de ſon côté, à qui j'avois beaucoup parlé des honnêtetés que j'avois reçues de Monſieur & de Mademoiſelle de Cremon, me dit qu'il ſe chargeoit de

ma reconnoissance, & qu'il leur enverroit de ma part vingt-quatre bouteilles de vin de Constance.

Dans une situation où je manquois de tout, je trouvois mon sort heureux d'avoir rencontré parmi des étrangers, des hommes si obligeans.

J'arrêtai avec le Capitaine de la Digue mon passage en France, à raison de six-cents livres. Il devoit partir quelques jours après. J'usai avec beaucoup de circonspection, du crédit de M. Berg. Je me fis faire un habit uni & un peu de linge. C'étoit-là tout l'équipage d'un Officier qui revenoit des Indes Orientales. Non-seulement j'avois perdu tous mes effets, mais je me trouvois endetté de plus de quatorze-cents livres.

A peine j'avois fait mes arrangemens, que le vaisseau l'Africain vint mouiller au Cap ; il venoit y chercher des vivres ; il étoit parti de l'Isle de France vers la mi-Janvier. Il nous apportoit des nouvelles

de l'Indien : voici ce que nous en apprîmes.

Ce malheureux vaiſſeau avoit perdu tous ſes mâts dans la tempête ; & après avoir tenu la mer plus d'un mois, il étoit enfin retourné à l'Iſle de France en ſi mauvais état, qu'on l'avoit déſarmé. Il avoit reçu des coups de mer par ſes hauts qui avoient mouillé une partie de ſa cargaiſon, & inondé la ſainte-barbe au point que les malles des paſſagers y flottoient. Un honnête-homme, appellé M. de Moncherat, m'écrivoit qu'il s'étoit chargé de viſiter les miennes à leur arrivée, & qu'à l'exception de ce qui étoit dans ma chambre, il y avoit eu peu de dommage.

On nous raconta un évènement bien étrange arrivé ſur l'Indien. Entre les mauvais ſujets qui viennent à l'Iſle de France, on y avoit fait paſſer un homme de bonne maiſon, appellé M. de **** Il avoit aſſaſſiné en France ſon beau frere. Dans la traverſée il eut

une querelle avec le Subrecargue de ſon vaiſſeau. En arrivant à terre, en plein jour ſur la place publique, ſans autre formalité, il le perça de ſon épée, & lui en rompit la lame dans le corps. Il s'enfuit dans les bois, d'où on le ramena en priſon. Son procès fut fait, & il alloit être condamné au ſupplice lorſqu'on fit, la nuit, un trou au mur de ſa priſon, par où il s'évada.

Cet évènement étoit arrivé deux mois avant mon départ.

Pendant la tempête qu'eſſuya l'Indien, le mât de miſaine rompit, & tomba à la mer. On ſe hâtoit d'en couper les cordages, lorſqu'on vit au milieu des lames, un matelot accroché à la hune de ce mât flottant. Il crioit ſauvez-moi, ſauvez-moi, je ſuis ****. En effet c'étoit ce miſérable. Au retour de l'Indien à l'Iſle de France, on le fit encore évader. M. de Tolbac diſoit a ce ſujet, « qui doit être pendu » ne peut pas ſe noyer ».

On n'avoit reçu aucune nouvelle de l'Alliance qui avoit probablement péri.

Ce fut pour moi un grand bonheur de recevoir mes effets à la veille de mon départ, & de n'être plus ſur l'Indien, qui probablement reſteroit longtemps à l'Iſle de France.

La Digue différa ſon départ juſqu'au 2 Mars. Je payai toute ma dépenſe avec mes lettres de change ſur le tréſor des Colonies, à ſix mois de vue, & j'y perdis vingt-deux pour cent d'eſcompte.

Je pris congé du Gouverneur, & de M. Berg, qui me donna beaucoup de curioſités naturelles. Je lui avois fait part de quelques-unes des miennes. Mlle Berg me donna trois perruches à tête griſe, groſſes comme des moineaux; elles venoient de Madagaſcar. Mon hoteſſe me fit une proviſion de fruits, & me ſouhaita, en pleurant, ainſi que ſa famille, un heureux voyage.

Je quittai à regret de ſi bonnes gens;

& ces jardins d'arbres fruitiers d'Europe que je laiſſois au mois de Mars chargés de fruits. J'avois cependant un grand plaiſir à imaginer que j'allois les retrouver couverts de fleurs en Europe, & que dans un an j'aurois eu deux étés ſans hyver : mais, ce qui vaut encore mieux que les beaux pays & les douces ſaiſons, j'allois revoir ma patrie & mes amis.

LETTRE XXV.

Départ du Cap ; deſcription de l'Aſcenſion.

LE 2 de Mars à deux heures après midi, nous appareillâmes avec ſix vaiſſeaux de la Flotte de Batavia. Les ſix autres étoient partis il y avoit quinze jours. Nous ſortîmes par la deuxieme ouverture de la Baye, laiſſant l'Iſle Roben à gauche. Nous dépaſſâmes bien vîte les navires Hollan-

dois. Ils vont de compagnie jusqu'à la hauteur des Açorés, où deux vaisseaux de Guerre de leur Nation les attendent pour les convoyer jusqu'en Hollande.

Les marins regardent le Cap comme le tiers du chemin de l'Isle de France en Europe; ils comptent un autre tiers du Cap au passage de la Ligne inclusivement: le troisieme est pour le reste de la route.

Huit jours après notre départ, pendant que nous étions sur le pont, après dîner, dans une parfaite sécurité, on vit sortir une grande flâme da la cheminée de la cuisine; elle s'élevoit jusqu'à la hauteur de l'écoute de misaine. Tout le monde courut sur l'avant. Ce ne fut qu'une terreur panique: un cuisinier mal-adroit avoit répandu des graisses dans le foyer de sa cuisine. On conta, à ce sujet, que le feu ayant pris à la misaine du vaisseau le... toute la voilure de l'avant fut enflâmée dans un instant. Les Officiers & l'Équipage avoient perdu la tête, & vinrent en

tumulte avertir le Capitaine. Il ſortit de ſa chambre & leur dit froidement : mes amis, ce n'eſt rien ; il n'y a qu'à ariver. En effet, la flamme pouſſée en avant par le vent arriere s'amortit dès qu'il n'y eut plus de toile. Cet homme de ſang-froid s'appelloit M. de Surville. C'étoit un Capitaine de la Compagnie du plus grand mérite.

Nous eûmes conſtamment le vent du ſud-eſt, & une belle mer juſqu'à l'Aſcenſion. Le 20 Mars nous étions par ſa latitude, qui eſt de huit dég. ſud. mais nous avions trop pris de l'eſt. Nous fûmes obligés de courir en longitude, notre intention étant d'y mouiller pour y pêcher de la tortue.

Le 22 au matin nous en eûmes la vue. On apperçoit cette Iſle de dix lieues, quoiqu'elle n'ait gueres qu'une lieue & demie de diamètre. On y diſtingue un morne pointu appellé la montagne verte. Le reſte de l'Iſle eſt formé de collines noires & rouſſes, & les parties

des rochers voiſines de la mer étoient toutes blanches de la fiente des oiſeaux.

En approchant, le païſage devient bien plus affreux. Nous longeâmes la côte pour arriver au mouillage, qui eſt dans le nord-oueſt. Nous apperçûmes au pied de ces mornes noirs comme les ruines d'une ville immenſe. Ce ſont des rochers fondus, qui ont coulé d'un ancien volcan; ils ſe ſont répandus dans la plaine & juſqu'à la mer, ſous des formes très-biſarres. Tout le rivage dans cette partie en eſt formé. Ce ſont des pyramides, des grottes, des demi-voûtes, des cul-de-lampes; les flots ſe briſent contre ces anfractuoſités: tantôt ils les couvrent & forment, en retombant, des nappes d'écumes; tantôt trouvant des plateaux élevés, percés de trous, ils les frappent en-deſſous & jailliſſent en longs jets d'eau ou en aigrettes. Ces rivages noirs & blancs étoient couverts d'oiſeaux marins. Quantité de Frégates

nous entourerent & voloient dans nos manœuvres, où on les prenoit à la main.

Nous mouillâmes le ſoir à l'entrée de la grande anſe. Je deſcendis dans le canot avec les gens deſtinés à la pêche de la tortue. Le débarquement eſt au pied d'une maſſe de rochers que l'on apperçoit du mouillage à l'extrêmité de l'anſe ſur la droite. Nous deſcendîmes ſur un gros ſable très-beau. Il eſt blanc, mêlé de grains rouges, jaunes, & de toutes les couleurs, comme ces grains d'anis appellés mignonette. A quelques pas de-là nous trouvâmes une petite grotte dans laquelle eſt une bouteille où les vaiſſeaux qui paſſent mettent des lettres. On caſſe la bouteille pour les lire, après quoi on les remet dans une autre.

Nous avançâmes environ cinquante pas en prenant ſur la gauche derriere les rochers. Il y a là une petite plaine, dont le ſol ſe briſoit ſous nos pieds, comme

s'il eût été glacé. J'y goûtai ; c'étoit du ſel, ce qui me parut étrange, n'y ayant pas d'apparence que la mer vienne juſques-là.

On apporta du bois, la marmite, & la voile du canot ſur laquelle nos Matelots ſe coucherent en attendant la nuit. Ce n'eſt que ſur les huit heures du ſoir que les tortues montent au rivage. Nos gens ſe repoſoient tranquillement, lorſque l'un deux ſe leva en ſurſaut en criant : un mort, voici un mort... En effet, à une petite croix élevée ſur un monceau de ſable, nous vîmes qu'on y avoit enterré quelqu'un. Cet homme s'étoit couché deſſus ſans y penſer ; aucun de nos Matelots ne voulut reſter là davantage : il fallut, pour leur complaire, avancer cent pas plus loin.

La lune ſe leva & vint éclairer cette ſolitude. Sa lumiere qui rend les ſites agréables plus touchants, rendoit celui-ci plus effroyable. Nous étions au pied d'un morne noir, au haut duquel on diſtinguoit une

grande croix que des marins y ont plantée. Devant nous la plaine étoit couverte de rochers, d'où s'élevoit une infinité de pointes de la hauteur d'un homme. La lune faiſoit briller leur ſommet blanchi de la fiente des oiſeaux. Ces têtes blanches ſur ces corps noirs, dont les uns étoient debout, & les autres inclinés, paroiſſoient comme des ſpectres errans ſur des tombeaux. Le plus profond ſilence regnoit ſur cette terre déſolée; de tems à autre on entendoit ſeulement le bruit de la mer ſur la côte, où le cri vague de quelque frégate effrayée d'y voir des habitans.

Nous fûmes dans la grande anſe attendre les tortues. Nous étions couchés ſur le ventre dans le plus grand ſilence. Au moindre bruit cet animal ſe retire. Enfin nous en vîmes ſortir trois des flots; on les diſtinguoit comme des maſſes noires qui grimpoient lentement ſur le ſable du rivage. Nous courûmes à la premiere:

mais notre impatience nous la fit manquer. Elle redeſcendit la pente & ſe mit à la nâge. La ſeconde étoit plus avancée, & ne put retourner ſur ſes pas. Nous la jettâmes ſur le dos. Dans le reſte de la nuit, & dans la même anſe, nous en tournâmes plus de cinquante, dont quelques-unes peſoient cinq-cents livres.

Le rivage étoit tout creuſé de trous où elles pondent juſqu'à trois-cents œufs, qu'elles recouvrent de ſable, où le ſoleil les fait éclorre. On tua une tortue & on en fit du bouillon ; après quoi, je fus me coucher dans la grotte où l'on met les lettres, afin de jouir de l'abri du rocher, du bruit de la mer, & de la molleſſe du ſable. J'avois chargé un Matelot d'y porter mon ſac de nuit ; mais jamais il n'oſa paſſer ſeul devant le lieu où il avoit vu un homme enterré. Il n'y a rien à la fois de ſi hardi & de ſi ſuperſtitieux que les Matelots.

Je dormis avec grand plaiſir. A mon réveil je trouvai un ſcorpion & des cancre-

las à l'entrée de ma caverne. Je ne vis aux environs, d'autres herbes qu'une eſpece de tithimale ou éclaire. Son ſuc étoit laiteux & très-acre : l'herbe & les animaux étoient dignes du pays.

Je montai ſur le flanc d'un des mornes, dont le ſol retentiſſoit ſous mes pieds. C'étoit une véritable cendre rouſſe & ſalée. C'eſt peut-être de-là que provient la petite ſaline où nous avions paſſé la nuit. Un fou vint s'abbatre à quelques pas de moi. Je lui préſentai ma canne ; il la ſaiſit de ſon bec ſans prendre ſon vol. Ces oiſeaux ſe laiſſoient prendre à la main, ainſi que toutes les eſpeces qui n'ont pas éprouvé la ſociété de l'homme ; ce qui prouve qu'il y a une ſorte de bonté & de confiance naturelle à toutes les créatures envers les animaux qu'ils ne croient pas malfaiſans. Les oiſeaux n'ont pas peur des bœufs.

Nos Matelots tuerent beaucoup de frégates pour leur enlever une petite por-

tion de graiſſe qu'elles ont vers le cou. Ils croient que c'eſt un ſpécifique contre la goutte, parce que cet oiſeau eſt fort léger : mais la nature, qui a attaché ce mal à notre intempérance, n'en a pas mis le remede dans notre cruauté.

Sur les dix heures du matin la chaloupe vint embarquer les tortues. Comme la lame étoit groſſe, elle ſe mouilla au large, & avec une corde placée à terre, en va & vient; elle les tira à elle l'une après l'autre.

Cette manœuvre nous occupa toute la journée. Le ſoir on remit à la mer les tortues qui nous étoient inutiles. Quand elles ſont longtems ſur le dos, les yeux leur deviennent rouges comme des ceriſes, & leur ſortent de la tête. Il y en avoit pluſieurs ſur le rivage, que d'autres vaiſſeaux avoient laiſſé mourir dans cette ſituation. C'eſt une négligence cruelle.

LETTRE

LETTRE XXVI.

Conjectures sur l'antiquité du sol de l'Ascension, de l'Isle de France, du Cap de Bonne-Espérance, & de l'Europe.

PENDANT que nos matelots travailloient à embarquer les tortues, je fus m'asseoir dans une des cavités de ces rochers dont la plaine est couverte ; à la vue de ce désordre effroyable, je fis quelques réflexions.

Si ces ruines, me disois-je, étoient celles d'une Ville, que de Mémoires nous aurions sur ceux qui l'ont bâtie & sur ceux qui l'ont ruinée ! Il n'y a point de colonne en Europe qui n'ait son Historien.

Tous les Sçavans conviennent de l'origine & de la durée de Babylone, qui n'a

plus d'habitans, & perſonne n'eſt d'accord ſur la nature & l'antiquité du globe, qui eſt la patrie de tous les hommes. Les uns le forment par le feu, les autres par l'eau : ceux-ci par les loix du mouvement, ceux-là par celles de la cryſtaliſation. Les peuples d'occident croient qu'il n'a pas ſix-mille ans, ceux de l'orient diſent qu'il eſt éternel.

Il eſt probable qu'il n'y auroit qu'un ſyſtême, ſi le reſte de la terre reſſembloit à cette Iſle. Ces pierres-ponces, ces collines de cendres, ces rocs fondus qui ont bouillonné comme du mâchefer, prouvent évidemment qu'elle doit ſon origine à un volcan : mais combien y a-t-il d'années que ſon exploſion s'eſt faite ?

Conjectures par l'affaiſſement des collines.

Il me ſemble que ſi ce tems étoit fort reculé, ces monceaux de cendres ne ſeroient pas en pyramides : la pluie, le ſoleil les eût affaiſſés. Les angles & les contours de ces roches ne ſeroient

pas aigus & tranchants, parce qu'une longue action de l'atmoſphere détruit les parties ſaillantes des corps: des ſtatues de marbre taillées par les Grecs ſont redevenues à l'air des blocs informes.

Par le dépériſſement des rochers.

Seroit-il donc ſi difficile de juger de l'ancienneté d'un corps par ſon dépériſſement, puiſqu'on juge bien de l'antiquité d'une médaille par ſa rouille? Un vieux rocher n'eſt-il pas une médaille de la terre frappée par le tems?

Par leur profondeur dans le ſol.

D'ailleurs, ſi cette Iſle étoit fort ancienne, ces blocs de pierre qui ſont à la ſurface de la terre, s'y ſeroient enfevelis par leur propre poids; c'eſt un effet lent, mais sûr de la peſanteur. Les piles de boulets & les canons poſés ſur le ſol des arſenaux s'y enterrent en peu d'années. La plupart des monumens de la Grèce & de l'Italie ſe ſont enfoncés au-deſſus de leur ſoubaſſement. Quelques-uns même ont tout-à-fait diſparu.

Si donc je pouvois ſçavoir *combien un*

De l'Ascenſion. *corps dont la forme & la peſanteur eſt connue doit mettre de tems à s'enfoncer dans un terrein dont on connoît la réſiſtance*, j'aurois un rapport qui me feroit trouver celui que je cherche. Le calcul ſera facile quand les expériences ſeront faites ; en attendant je peux croire raiſonnablement que cette Iſle eſt très-moderne.

De l'Iſle de France. J'en peux penſer autant de l'Iſle de France ; mais comme ſes montagnes pointues ont déjà des croupes, comme ſes rochers ſont enfoncés au tiers ou au quart en terre, & que leurs angles ſont un peu émouſſés, je ſuis perſuadé que ſa date remonte pluſieurs ſiecles au de-là.

Du Cap de Bonne-Eſpérance. Le Cap de Bonne-Eſpérance me paroît beaucoup plus ancien. Les rochers qui ſe ſont détachés du ſommet des montagnes ſont au Cap tout-à-fait enfoncés dans la terre, où on les retrouve en creuſant. Les montagnes ont toutes à leur pied des taluds fort élevés, formés par les débris de leurs parties ſupérieures. Ces débris en ont été

détachés par une longue action de l'atmoſphere, ce qui eſt ſi vrai qu'ils ſont en plus grande quantité aux endroits où les vents ont coutume de ſouffler. Je l'ai obſervé ſur la montagne de la Table, dont la partie oppoſée au vent de ſud-eſt eſt bien plus en talud que celle qui regarde la Ville.

J'ai remarqué encore ſur la montagne de la Table, des pierres iſolées de la groſſeur d'un tonneau, dont les angles étoient bien arrondis. Leur fragmens même n'ont plus d'arrêtes vives : ils forment un gravier blanc & liſſe, ſemblable à des amandes applaties. Ces pierres ſont fort dures, & reſſemblent pour la couleur & le grain à des tablettes de porcelaine uſées.

Le dépériſſement de ces corps annonce une aſſez grande antiquité ; cependant je n'ai pas trouvé ſur la Table que la couche de terre végétale eût plus de deux pouces de profondeur, quoique les plantes y

Conjectures par la couche végétale.

ſoient communes; en beaucoup d'endroits même le roc eſt nud. Il n'y a donc pas un grand nombre de ſiècles que les végétaux y croiſſent. Toutefois on n'en peut rien conclure, parce que le ſommet n'étant ni de ſable ni de pierre poreuſe, mais une eſpèce de caillou blanc, poli & dur, les ſemences des plantes y auront été longtems portées par les vents avant d'y pouvoir germer.

La couche végétale dans les plaines eſt beaucoup plus épaiſſe, mais on n'en pourroit rien conclure pour l'antiquité du ſol; parce que quand cette couche y eſt conſidérable, elle peut y avoir été apportée des montagnes voiſines par les pluies, ou avoir été entraînée plus loin, quand elle y eſt rare.

S'il exiſtoit en Europe une montagne élevée, iſolée, & dont le ſommet fut applati comme celui de la Table, ſans être comme lui d'une matiere contraire à la végétation, on pourroit comparer l'épaiſſeur de ſa terre végétale à celle d'un ter-

rein nouveau & pareillement isolé, par exemple à la croûte de quelques-unes de ces isles qui depuis cent ans se sont formées à l'embouchure de la Loire.

En attendant l'expérience je présume que l'Europe est plus ancienne que la terre du Cap, parce que le sommet de ses montagnes n'a pas plus d'escarpement, que leurs flancs ont une pente plus douce, & que les rochers qui sont encore à la surface de la terre sont écornés & arrondis. De l'antiquité de l'Europe.

Il ne s'agit point ici des rochers qui paroissent sur le flanc des montagnes que la mer, les torrents ou le débordement des rivieres ont escarpées, ni des pierres que les pluies mettent à découvert dans les plaines dont elles entraînent la terre, & encore moins des cailloux des champs que la charrue couvre & découvre chaque année: mais de ceux qui par leur masse & leur situation n'obéissent qu'aux seules loix de la pesanteur. Je n'en ai vu aucun de cette espèce dans les plaines de la Russie

& de la Pologne. La Finlande eſt pavée de rochers, mais ils ſont d'une configuration toute différente; ce ſont des collines & des vallons entiers de roc vif. C'eſt en quelque ſorte la terre qui eſt pétrifiée. Cependant comme les ſapins croiſſent ſur les croupes de ces collines; il paroît qu'elles ſont depuis longtems à l'air qui les décompoſe. Il paroît même que ſous une température moins froide cette décompoſition ſe feroit accélérée bien plus vîte; mais la neige les met pendant ſix mois à couvert de l'action de l'atmoſphere, & le froid qui durcit la terre retarde l'effet de leur peſanteur.

L'eſpèce de roche que je crois propre aux expériences eſt celle des environs de Fontainebleau. Ce ſont de groſſes maſſes de grès, arrondies, détachées les unes des autres. Quelques-unes ſont enſevelies dans le ſol à moitié ou aux deux tiers, d'autres ſont empilées à la ſurface comme des amas de pierres à bâtir. Ce ſont probable-

ment les ſommets de quelque montagne pierreuſe qui n'ont pas tout-à-fait diſparu Il eſt probable que chaque ſiécle acheve de les enfoncer dans le ſol, & qu'il y en avoit beaucoup plus il y a deux mille ans. L'action des élémens & de la peſanteur tend à arrondir le globe. Un jour les montagnes de l'Europe auront beaucoup moins de pente, un jour la mer aura diſſous les rochers des côtes où elle ſe briſe aujourd'hui, comme elle a détruit ceux de Carybde & de Scylla.

Conjectures ſur ſa population.

J'ouvris enſuite un livre d'Hiſtoire pour me diſſiper. Je tombai ſur un endroit où l'Auteur dit de quelques familles Européennes que leur origine *ſe perd dans la nuit du tems*, comme ſi leur ancêtres étoient nés avant le ſoleil. Il parloit ailleurs des peuples du nord comme des fabricateurs du Genre Humain, *officina Gentium* : ce déluge de Barbares, dit-il, que le nord ne pouvoit plus contenir.

J'ai vécu quelque tems dans le nord,

où j'ai parcouru plus de huit-cents lieues, & je ne me rappelle pas y avoir vu aucun monument ancien. Cependant les ſociétés nombreuſes laiſſent des traces durables; & depuis le petit clocher d'un Village juſqu'aux pyramides d'Egypte toute terre qui fut cultivée porte des témoignages de l'induſtrie humaine. Les champs de la Grece & de l'Italie ſont couverts de ruines antiques, pourquoi n'en trouve-t-on pas en Ruſſie & en Pologne! C'eſt que les hommes ne ſe multiplient qu'avec les fruits de la terre; c'eſt que le nord de l'Europe étoit inculte lorſque le midi étoit couvert de moiſſons, de vignobles & d'oliviers (*Note premiere.*) Ces Peuples dans l'abondance éleverent des autels à tous les biens. Cerès, Pomone, Bacchus, Flore, Palès, les Zephirs, les Nymphes, &c. tout ce qui étoit plaiſir fut Divinité. La jeune fille offroit des colombes à l'Amour, des guirlandes aux Grâces, & prioit (*Note ſeconde.*) Lucine de lui donner un mari

fidele. La Religion ſuivoit alors les mouvements de la nature, & comme la reconnoiſſance étoit dans tous les cœurs, la terre ſous un Ciel favorable ſe couvrait d'Autels. On vit dans chaque verger le Dieu des Jardins, Neptune ſur les rivages, l'Amour dans tous les boſquets : les Nayades eûrent des grottes, les Muſes des portiques, Minerve des périſtiles ; l'obéliſque de Diane parut dans les taillis, & le Temple de Vénus éleva ſa coupole au-deſſus des forêts.

Mais lorſqu'un habitant de ces belles contrées fut obligé de chercher au nord une nouvelle patrie, lorſqu'il eut pénétré avec ſa famille malheureuſe ſous l'ourſe glacée, Dieux ! quel fut ſon effroi aux approches de l'hyver ! Le ſoleil paroiſſoit à peine au-deſſus de l'horiſon, ſon diſque étoit rouge & ténébreux. Le ſouffle des vents faiſoit éclater le tronc des ſapins : les fontaines ſe figeoient, & les fleuves s'étoient

arrêtés. Une neige épaiſſe couvroit les prés, les bois & les lacs. Les plantes, les graines, les ſources, tout ce qui ſoutient la vie étoit mort. On ne pouvoit même ni reſpirer, ni toucher à rien, car la mort étoit dans l'air, & la douleur ſortoit de tous les corps. Ah ! quand cet infortunée entendit les cris de ſes enfans que le climat dévoroit, quand il vit ſur leurs joues las larmes ſe vitrifier, & leurs bras tendus vers lui ſe roidir... qu'il eut d'horreur de ces retraites funeſtes ! Oſa-t-il eſpérer une poſtérité de la nature, & des moiſſons de ces campagnes de fer ! Sa main dût frémir d'ouvrir un ſol qui tuoit ſes habitans. Il ne lui reſta que de joindre ſa miſere à celle d'un troupeau, de chercher avec lui la mouſſe des arbres, & d'errer ſur une terre où le repos coûtoit la vie. Seulement il s'y creuſa des tannieres, & ſi dans la ſuite on vit du ſein de ces neiges ſortir quelque monument, ſans doute ce fut un tombeau.

Il eſt probable que le nord de l'Europe ne ſe peupla que lorſque le midi lui-même fut abandonné. Les Grecs, ſi ſouvent tourmentés par leurs tyrans, préférerent enfin la liberté à la beauté du Ciel. Une partie d'entre eux tranſporta en Hongrie, en Bohème, en Pologne & en Ruſſie les Arts par leſquels l'homme ſurmonte les éléments, & ſeul de tous les animaux peut vivre dans tous les climats. Depuis la Morée juſqu'à Arcangel ſur une largeur de plus de cinq-cents lieues on ne parle que la langue Eſclavone, dont les mots & les lettres mêmes dérivent du Grec. Les Nations du Nord doivent donc leur origine aux Grecs; elles ont dû rentrer dans la Barbarie, en ſortir tard, & ne développer leur puiſſance que ſous une bonne légiſlation. Pierre premier a jetté les fondements de leur grandeur moderne, & aujourd'hui une grande Impératrice leur donne des loix dignes de l'Aréopage.

NOTE PREMIERE.

DANAÜS vint d'Egypte chez les Grecs exprès pour leur apprendre à faire des puits, tant la plus belle partie de l'Europe & la premiere civiliſée étoit encore dans l'enfance. Les Grecs furent ſi étonnés de voir les filles de Danaüs tirer de l'eau d'un puits ſans le vuider qu'ils s'imaginerent que c'étoit un tonneau inépuiſable, ou que le ſeau du puits étoit criblé, & voilà la fable des Danaïdes. On n'a pas de date de l'arrivée de Danaüs, parce qu'il y a trois mille ans les Peuples policés de l'Europe n'avoient pas de Chronologie.

Quatre-cent-cinquante ans avant la fondation de Rome, Minos conſtruiſit les premiers bateaux; Dédale dans le même-tems inventa les outils, l'art du Charpentier, & les voiles de vaiſſeaux, qui paſſerent pour des aîles: de-là l'Hiſtoire de ſon fils Icare.

L'art de ſculpter commença à Scio 300 ans avant la fondation de Rome. Celui de peindre & de jetter en fonte ne fut inventé que du tems de Phidias, l'an de Rome 308. D'autres arts encore plus utiles avoient une moindre antiquité.

Voyons en quel tems ils ont commencé chez les Romains. Avant Servius Tullius on ne battoit point monnoie. Il fut le premier qui en fit frapper de cuivre. C'étoient des as qui pesoient deux livres, comme les pieces de Suede d'aujourd'hui. Ce ne fut que l'an de Rome 585 que l'on battit pour la premiere fois de la monnoie d'argent, & ce ne fut qu'en 647 que l'on frappa de la monnoye d'or. (*) On ne vécut à Rome que de bouillie ou de frumentée jusqu'à l'année 580, où pour la premiere fois les Boulangers & les Médecins Grecs vinrent s'établir à Rome.

L'agriculture n'étoit pas plus avancée. Les Grecs avoient tiré la vigne de l'Asie, selon Plutarque. Elle passa ensuite chez les Latins, mais le vin étoit si rare sous Numa qu'il défendit qu'on en arrosât les buchers des funérailles. Lucius Papirianus, Général contre les Samnites, fit vœu d'en offrir un petit gobelet à Jupiter s'il gagnoit

(*) Depuis les Romains on a imaginé de la monnoye de papier. Comme on voit, tout se perfectionne. J'ai perdu sur cette perfection de l'Art trente trois pour cent. Je ne sçais pas si les autres Arts font d'aussi grands progrès.

la bataille : tant le vin alors étoit rare, dit Pline.

Selon Feneſtella, l'an de Rome 183, il n'y avoit point d'oliviers en Italie, en Eſpagne & en Afrique. Pline dit qu'en 440 il n'y avoit d'oliviers en Italie qu'à 40 milles de la mer, & que l'huile ne devint commune qu'en 690 : mais ſous Caton on n'avoit pas encore imaginé d'exprimer de l'huile d'autres graines que de l'olive.

Quant aux légumes, les Romains tirerent les eſchalottes, ou aſcalonites, d'Aſcalon en Judée; les oignons, & la chicorée dont le nom *Chicorium* eſt égyptien, de Chypre & d'Egypte; la menthe & cinq ſortes de navets, de Grece; la porée blanche, de Sicile; les choux, de Naples; les cardons, de Carthage; le chervi, ou carvi de Carie; les melons, de Lacédémone & de Béotie.

Ils avoient importé de même la plupart de leurs arbres fruitiers des pays plus orientaux; les figuiers des environs de Troye, d'Hircanie & de Syrie, les citronniers de la Médie, les noyers & les pêchers de la Perſe, le nefflier, le coignaſſier, le cyprès & le plane de Candie, le châtaignier de Sardaigne, le myrthe de la Grece, les lauriers de Delphes & de Chypre, les grenadiers d'Afrique,

d'Afrique, beaucoup d'eſpeces de pom iers & de poiriers du Royaume d'Epire ; les pruniers, du tems de Caton, étoient fort rares : ceux que nous appellons de damas venoient d'Arménie. De ſon tems il n'y avoit point d'amandiers en Italie. Les avelines vinrent à Rome du royaume de Pont, d'où Lucullus apporta auſſi les ceriſes ; les piſtaches furent apportées de Surie par Vitellius, & les jujubes de Syrie, par le Conſul Papinianus, ſous Auguſte.

Les Gaulois ont tiré de l'Italie leurs Arts & leurs végétaux. De quoi vivoient-ils donc quand les Romains n'avoient encore ni légumes, ni fruits, ni pain, ni vin, ni argent, ni induſtrie ? S'ils vivoient en Peuples paſteurs, ils n'étoient pas nombreux. Et qu'étoient-ce alors que les Nations du Nord ? Celles qui firent une incurſion en Italie du tems de Marius, étoient probablement des Nations errantes comme celles du Canada. Les Scythes les chaſſoient vers l'occident & vers le midi.

SECONDE NOTE.

LEs jeunes Filles chantoient à Rome, dans les jeux séculaires :

Rite maturos aperire partus
Lenis Ilithya, tuere matres,
Sive tu Lucina probas vocari,
Seu Genitalis

Diva ; producas sobolem, patrumque
Prosperes decreta super jugandis
Fœminis, prolisque novæ feraci
Lege marita.

HORAT. epod. lib. ode 14.

Ce qui veut dire : « Donnez à nos meres d'heu-
» reux accouchemens, douce Lucine, qui pré-
» sidez à la naissance des hommes ; Déesse de la
» génération, préparez pour nous une nouvelle
» postérité, & faites réussir les loix du Sénat en
» faveur des Mariages.

LETTRE XXVII.

Observations sur l'Ascension. Départ. Arrivée en France.

MEs réflexions sur l'Ascension m'avoient mené assez loin ; c'est qu'on jouit des objets agréables, & que les tristes font réfléchir. Aussi l'homme heureux ne raisonne guère : il n'y a que celui qui souffre qui médite, pour trouver au moins des rapports utiles dans les maux qui l'environnent. Tant il est vrai que la nature a fait, du plaisir, le ressort de l'homme ; quand elle n'a pu le placer dans son cœur, elle l'a mis dans sa tête.

Quoique l'Ascension soit sans terre & sans eau, elle ne tient point sur le globe une place inutile. La tortue y trouve trois mois de l'année à faire ses pointes loin du bruit. C'est un animal solitaire qui fuit les rivages fréquentés. Un vaisseau qui

mouille ici pendant vingt-quatre heures ; la chaſſe de la Baye pendant pluſieurs jours, & s'il tire du canon, elle ne reparoît pas de pluſieurs ſemaines. Les frégates & les fous ont plus de familiarité, parce qu'ils ont moins d'expérience : mais ſur les côtes habitées, ils choiſiſſent les pics les plus inacceſſibles, & ne ſe laiſſent point approcher. L'Aſcenſion eſt pour eux une république : les mœurs primitives s'y conſervent, & l'eſpece s'y multiplie, parce qu'aucun tyran n'y peut vivre. Sans doute l'Être Suprême a voulu qu'il exiſtât des ſables ſtériles au milieu de la mer, des terres déſolées, mais protégées par les élémens, comme des lieux de refuge & des aſyles ſacrés où les animaux puſſent goûter des biens qui ne leur ſont pas moins chers qu'aux hommes, le repos & la liberté.

Cette Iſle a encore ſa franchiſe naturelle, que de ſi belles contrées ont perdue. Quoique ſituée entre l'Afrique & l'Amérique, elle a échappé à l'eſclavage

qui a flétri ces deux vaſtes continents. Elle eſt commune à toutes les nations & n'appartient à aucune. Il eſt rare cependant d'y voir mouiller d'autres vaiſſeaux que des Anglois & des François, qui s'y arrêtent en revenant des Indes. Les Hollandois qui relâchent au Cap n'ont pas beſoin de chercher de nouveaux vivres.

L'air de l'Aſcenſion eſt très-pur. J'y ai couché deux nuits à l'air ſans couverture : j'y ai vu tomber de la pluie, & les nuages s'arrêter au ſommet de la montagne verte qui ne m'a paru guère plus élevée que Montmartre. C'eſt ſans doute un effet de l'attraction, qui eſt plus ſenſible ſur la mer que ſur la terre.

Lorſqu'on débarque dans cette Iſle quelque matelot ſcorbutique, on le couvre de ſable, & il éprouve un ſoulagement très-prompt. Quoique je me portaſſe bien, je me tins quelque temps les jambes dans cette eſpece de bain ſec, & j'éprouvai pendant pluſieurs jours, une agitation extra-

ordinaire dans mon ſang ; je n'en ſçais pas trop la raiſon. Je crois cependant que ce ſable n'étant formé que de parties calcaires, il aſpire ſur la peau où il s'attache, les humeurs internes : à-peu-près comme ces pierres abſorbantes que l'on poſe ſur les piquûres des bêtes venimeuſes, en tirent le venin. il ſeroit à ſouhaiter que quelque habile Médecin eſſayât ſur d'autres maladies, un remede que le ſeul inſtinct a appris aux matelots ſcorbutiques.

Nous paſſâmes encore cette nuit à terre. A dix heures du ſoir je fus me baigner dans une petite anſe, qui eſt entre la grande & le débarquement. Elle eſt entourée d'une chaîne de rochers en demi-cercle. Au fond de cette anſe, le ſable eſt élevé de plus de quinze pieds, & va en pente juſqu'à la mer. A l'entrée il y a pluſieurs bancs de rochers à fleur d'eau. La mer qui étoit fort agitée, s'y briſoit avec un bruit terrible, & venoit ſe développer bien avant dans la petite Baye.

Je me tenois accroché aux angles des rochers, & les vagues en roulant venoient me paſſer quelquefois juſques ſur la tête.

Le 24 au matin, la barre ſe trouva très-groſſe. La Digue mit ſon pavillon, & nous fit ſignal de départ. Il n'étoit plus poſſible à la chaloupe de mettre à terre au lieu ordinaire du débarquement. Elle fut prendre dans la Baye une douzaine de tortues qu'on avoit réſervées, & revint enſuite mouiller un grapin à une demi-portée de fuſil du lieu où nous étions. Les matelots les plus vigoureux ſe mirent tout nuds, & profitant de l'inſtant où la lame quittoit le rivage, ils portoient en courant les effets & les paſſagers.

J'avois fait remarquer à l'Officier qu'elle étoit ſuffiſamment chargée. Il reſtoit vingt hommes à terre, il y en avoit autant deſſus ſon bord. Il voulut épargner au canot un ſecond voyage : on continua d'embarquer. Sur ces entrefaites, une lame monſtrueuſe

ſoulevant la chaloupe, fit caſſer ſon grapin, & le jetta ſur le ſable. Huit ou dix hommes qui étoient dans l'eau juſqu'à la ceinture, penſerent en être écrafés. Si elle étoit venue en travers, elle étoit perdue : heureuſement elle s'échoua ſur l'arriere. Deux ou trois vagues conſécutives la mâterent preſque debout, & dans ce mouvement, elle embarqua de ſon avant, une grande quantité d'eau : la frayeur prit à pluſieurs paſſagers qui étoient deſſus ; ils ſe jetterent à la mer & penſerent ſe noyer ; enfin tous nos matelots réunis faiſant effort tous à la fois, parvinrent à la remettre à flot.

Le canot revint quelque temps après embarquer ce qui étoit reſté ; peu s'en fallut que le même accident ne lui arrivât.

Si ce double malheur fût ſurvenu, nous euſſions été fort à plaindre. Le vaiſſeau eût continué ſa route, & nous n'euſſions trouvé ni eau ni bois dans cette Iſle. On

prétend cependant qu'il ſe trouve quelques flaques d'eau dans les rochers au pied de la montagne verte : on aſſure qu'il y a auſſi des cabris fort maigres qui y vivent d'une eſpece de chiendent. On y avoit planté des cocotiers qui n'y ont pas réuſſi. Il eſt probable que ces cabris affamés en auront mangé les germes.

J'obſervai à l'Aſcenſion que la partie du ſud-eſt étoit toute formée de laves, & celle du nord-oueſt de collines de cendres, d'où je conclus que les vents étoient au ſud-eſt lorſque ce volcan ſortit de la mer, & qu'ils ſoufloient lentement, ſans quoi ils auroient diſperſé les cendres de ces mornes, au lieu de les raſſembler. J'en préſumai auſſi que le foyer des volcans n'étoit point allumé pár les revolutions de l'atmoſphere, & que les orages de la terre étoient indépendans de ceux de l'air. Obſervation.

Ils paroîtroient plutôt dépendre des eaux. De tous les volcans que je connois, il n'y en a pas un qui ne ſoit dans le voiſinage de

la mer, ou d'un grand lac. J'ai fait autrefois cette obſervation, en cherchant à expliquer leur cauſe. Elle fut le réſultat de mon opinion, qui pourroit être bonne, puiſque'elle eſt confirmée par la nature.

J'ai trouvé ſur les rochers de l'Aſcenſion, l'eſpece d'huître appellée la feuille. Le ſable, comme je l'ai dit, n'eſt formé que de débris de madrépores & de coquilles, dans leſquels je reconnus quelques petoncles, de petits buccins & le manteau ducal. Nous prîmes au pied des rochers, des requins & des bourſes de toutes les couleurs. Il y a auſſi des carangues, & entr'autres des morenes, eſpece de ſerpens marins, qu'on dit être un excellent poiſſon : ſes arêtes ſont bleues.

Nous appareillâmes le même jour 24 Mars à cinq heures du ſoir. Nous vécûmes de tortues près d'un mois. On les conſerva vivantes tout ce temps-là, en les mettant tantôt ſur le ventre, tantôt ſur

le dos ; & on les arroſoit d'eau de mer pluſieurs fois par jour.

La chair de cortue eſt une bonne nourriture, mais on s'en laſſe bien vîte. Cette chair eſt toujours dure, & les œufs ſont d'un goût très-médiocre.

Nous repaſſâmes la Ligne avec des calmes & quelques orages. Les courans portoient ſenſiblement au nord : plus d'une fois ils nous firent faire ſans vent, dix lieues en vingt-quatre heures. Le 28 Avril nous vîmes une éclipſe de lune, dont le milieu à onze heures de nuit ; nous étions par le 32 dégré de latitude nord. Nous éprouvâmes à cette hauteur, pluſieurs jours de calme. On prétend que ces calmes ſont comme autant de limites entre différens règnes de vents. Depuis le 28 dégré nord juſqu'au 32, nous trouvâmes la mer couverte d'une plante marine, appellée grappe de raiſin. Elles étoient remplies de petits crabes & de frai de poiſſon. C'eſt peut-être un moyen dont la nature

ſe ſert pour peupler les rivages des Iſles d'animaux, qui ne pourroient s'y tranſporter autrement; les poiſſons des côtes ne ſe rencontrent jamais en pleine mer.

Nous avions vu avec une grande joie, l'étoile polaire reparoître ſur l'horiſon; & chaque nuit nous la voyions s'élever avec un nouveau plaiſir. Cette vûe me rendoit les promenades de nuit très-agréables. Un ſoir à dix heures, comme je me promenois ſur le gaillard d'arriere, je vis le Contre-Maître parler avec beaucoup d'agitation à l'Officier de quart. Celui-ci fit allumer une lanterne, & le ſuivit ſur le gaillard d'avant. Je m'y acheminai comme eux. Nous ne fûmes pas peu étonnés de voir ſortir de l'écoutille un torrent de fumée noire & épaiſſe. Les matelots de quart étoient couchés tranquillement ſur une voile en avant du mât de miſaine, & quand on les eut appellés ils furent ſaiſis de frayeur. Les plus hardis deſcendirent par l'écoutille avec la lanterne, en criant

que nous étions perdus. Nous nous occupâmes à chercher des ſceaux de tous côtés, mais nous n'en trouvâmes pas un ſeul. Les uns vouloient ſonner la cloche pour appeller tout le monde, d'autres vouloient faire jouer la pompe de l'avant pour en porter l'eau à tout hazard dans l'entrepont.

Nous étions tous rangés la tête baiſſée autour de l'écoutille, en attendant notre arrêt. La fumée redoubloit, & nous vîmes même briller de la flamme. Dans le moment une voix ſortit de cet abîme, & nous dit que c'étoit le feu qui avoit pris à du bois qu'on avoit mis ſécher dans le four. Cet inſtant d'inquiétude nous parut un ſiècle. Triſte condition des marins! Au milieu du plus beau temps, dans la ſécurité la plus parfaite, au moment de revoir la patrie, un miſérable accident pouvoit nous faire périr du genre de mort le plus effroyable.

Le 16 Mai on exerça les matelots à tirer au blanc, ſur une bouteille ſuſpen-

due à l'extrémité de la grande vergue : on essaya les canons ; nous en avions cinq. Cet exercice militaire se faisoit dans la crainte d'être attaqué par les Saltins. Heureusement nous n'en vîmes point. Nous avions de si mauvais fusils, qu'à la premiere décharge, l'un d'eux creva près de moi, dans la main d'un matelot, & le blessa dangereusement.

Le 17, j'apperçus en plein midi, sur la mer, une longue bande verdâtre dirigée nord & sud. Elle étoit immobile : elle avoit près d'une demi-lieue de longueur. Le vaisseau passa à son extrémité sud. La mer n'y étoit point houleuse. J'appellai le Capitaine, qui jugea, ainsi que les Officiers, que c'étoit un haut-fond : il n'est pas marqué sur les cartes. Nous étions par la hauteur des Açores.

Le 20 Mai nous trouvâmes un vaisseau Anglois allant en Amérique : il nous apprit que nous étions par les 23 dégrés de lon-

gitude, ce qui nous mettoit 140 lieues plus à l'oueſt que nous ne croyions.

Le 22 Mai par les 46 dégrés 45 minutes de latitude nord, nous crumes voir un reſcif où la mer briſoit. Comme il faiſoit calme, on mit le canot à la mer. C'étoit un banc d'écume formé par des lits de marée. Deux heures après nous trouvâmes un mât de hune garni de tous ſes agrès. On crut le reconnoître pour appartenir à un vaiſſeau Anglois, que la tempête avoit obligé de couper ſes mâts. Nous l'embarquâmes avec plaiſir : car nous manquions de bois à brûler, & qui plus eſt, de vivres. Depuis huit jours on ne faiſoit plus qu'un repas en vingt-quatre heures.

Pendant pluſieurs jours le Ciel fut couvert à midi, de ſorte que nous ignorions notre latitude. Le 28 il s'éleva un très-gros temps. Le vaiſſeau tint la cape ſous ſes baſſes voiles. A onze heures du matin nous apperçûmes un petit navire

devant nous. Nous gouvernâmes ſur lui ; & nous le rangeâmes ſous le vent. Il y avoit ſur ſon bord, ſept hommes qui pompoient de toutes leurs forces. L'eau ſortoit de tous les dallots de ſon pont. Nous roulions l'un & l'autre panne ſur panne ; & dans quelques arivées, les lames penſerent le jetter ſur nos liſſes. Le patron en bonnet rouge nous cria dans ſon porte-voix, qu'il étoit parti de Bordeaux depuis vingt-quatre heures, qu'il alloit en Irlande, & il ſe hâta de s'éloigner. On jugea que c'étoit un contrebandier, la coutume étant ſur mer comme ſur terre, d'avoir mauvaiſe opinion des gens qui ſont en mauvais ordre.

Vers une heure après midi le vent s'appaiſa ; les nuages ſe partagerent en deux longues bandes, & le ſoleil parut. On appareilla toutes les voiles ; on plaça des matelots en ſentinelle ſur les barres du perroquet, & on mit le Cap au nord-eſt

pour

pour tâcher d'avoir connoiſſance de terre avant le ſoir.

A quatre heures nous vîmes un petit chaſſe-marée ; on le queſtionna ; il ne put rien nous répondre : le mauvais temps l'avoit mis hors de route. A cinq heures on cria, *terre*, *terre*, à *bas-bord* : nous courûmes auſſitôt ſur le gaillard d'avant. Quelques-uns grimperent dans les hauts-bancs. Nous vîmes diſtinctement à l'horiſon, des rochers qui blanchiſſoient : on aſſura que c'étoient les rochers de Penmare. Nous mîmes le ſoir en travers, & nous fîmes des bords toute la nuit. Au point du jour nous apperçûmes la côte à trois lieues devant nous : mais perſonne ne la reconnoiſſoit. Il faiſoit calme : nous brûlions d'impatience d'arriver. Enfin on apperçut une chaloupe : nous la hélâmes ; on nous répondit : c'eſt un pilote. Quelle joie d'entendre une voix Françoiſe ſortir de la mer ! Chacun s'empreſſoit ſur les liſſes, à

voir monter le pilote à bord. Bon jour mon ami, lui dit le Capitaine; quelle eſt cette terre? *C'eſt Belle-Iſle, mon ami*, répondit ce bon-homme. Auront-nous du vent? *S'il plaît à Dieu, mon ami.*

Il avoit de gros pain de ſeigle, que nous mangeâmes de grand appétit, parce qu'il avoit été cuit en France.

Le calme dura tout le jour; vers le ſoir le vent fraîchit. L'Équipage paſſa la nuit ſur le pont: on fit petites voiles. Le matin nous longeâmes l'Iſle de Grois, & nous vînmes au mouillage.

Les Commis des Fermes, ſuivant l'uſage, monterent ſur le vaiſſeau; après quoi, une infinité de barques de pêcheurs nous aborderent: on acheta du poiſſon frais: on ſe hâta de préparer un dernier repas; mais on ſe levoit, on ſe raſſeyoit, on ne mangeoit point, nous ne pouvions nous laſſer d'admirer la terre de France.

Je voulois débarquer avec mon Équi-

page ; on appelloit en vain les matelots ; ils ne répondoient plus. Ils avoient mis leurs beaux habits : ils étoient saisis d'une joie muette ; ils ne disoient mot : quelques-uns parloient tout seuls.

Je pris mon parti ; j'entrai dans la chambre du Capitaine pour lui dire adieu. Il me serra la main, & me dit, les larmes aux yeux : j'écris à ma mere. De tous côtés je ne voyois que des gens émus. J'appellai un pêcheur ; & je descendis dans sa barque. En mettant pied à terre, je remerciai Dieu de m'avoir enfin rendu à une vie naturelle.

EXPLICATION

DE QUELQUES TERMES DE MARINE,

A l'uſage des Lecteurs qui ne ſont pas Marins.

J'Ai joint à l'explication de quelques termes nautiques, employés dans ce Journal, des étymologies qui ne ſont point ſçavantes, mais conformes à l'eſprit du peuple. Par-tout c'eſt le peuple qui donne le nom aux choſes, & il les prend ordinairement de la partie la plus néceſſaire de chaque objet; ainſi le bord d'un vaiſſeau étant ſa partie principale, puiſqu'on n'eſt ſéparé de la mer que par un *bord*, les marins diſent aller à bord, être ſur le *bord* pour dire aller, ou être ſur le *vaiſſeau*.

Ne dit-on pas *la maiſon de Bourbon* eſt très-ancienne? Comme la maiſon renferme la famille, le peuple a tranſporté

ce nom, à ceux qui l'habitent, à leurs ancêtres, & à leur poſtérité. Remarquez bien qu'il n'emploie que le nom de choſes qui ſont à ſon propre uſage. Pour déſigner *la famille Royale*, il ne dit pas l'Hôtel, le Château, ou le Palais de Bourbon, parce qu'il n'habite lui-même que dans des maiſons.

Les Arabes qui demeurerent fort long-temps ſous des tentes, trouverent en ſe fixant dans des maiſons que la *porte* en étoit la partie la plus eſſentielle : c'étoit auſſi pour ce peuple errant, le lieu le plus agréable de ce logement ; on ſortoit par-là quand on vouloit. Ils ne donnerent point le nom de *maiſon* à la famille de leurs Souverains, mais celui de *porte* Ottomane.

Je crois les étymologies d'autant plus vraies, qu'elles ſont plus ſimples. J'en dois quelques-unes au Chevalier Grenier, mon ami, Officier de mérite de la mai-

fon du Roi : je lui fais hommage des meilleures ; je prends les autres pour mon compte.

A

Amarrer, Lier, attacher. Il eſt probable que les premiers marins attachoient ce qui étoit ſuſceptible de mouvement autour du *mât*. Ulyſſe qui craignoit beaucoup les Sirenes, ſe fit attacher au mât. On *l'amarra*.

Amurrer une voile. Attacher la voile contre le bord, qui eſt auſſi le *mur* du vaiſſeau.

Appareiller. Partir, s'en aller. Cette manœuvre ſe fait avec beaucoup de préparatif ou *d'appareil*. Tout l'Équipage eſt ſur le pont. On leve l'ancre, on déferle les voiles, on hiſſe les huniers : tout le monde eſt en mouvement.

Ariver au vent. Lorſqu'un vaiſſeau reçoit le vent de côté dans ſes voiles, s'il

ſurvient un orage imprévu, il obéit pour quelque temps à l'effort du vent, & lui préſente ſa poupe. Il reçoit alors le vent par ſon arriere. Il ſe trouve par cette manœuvre dans la direction qui lui eſt propre. *Ariver* ſignifie ici céder & ſe remettre dans ſon lieu naturel. Ce mot n'a point de relation avec dériver. Souvent un vaiſſeau dérive en *arivant.*

Arimage. Diſtribution des marchandiſes dans la calle, faite de maniere que rien ne ſe dérange dans les roulis.

Artimon. mât près du *timon* : il ſait venir au vent.

Aumonier. Eccléſiaſtique qui fait les prieres & dit la meſſe. J'imagine que nos ancêtres étoient fort charitables. Dans leurs courſes de guerre, & quelquefois de brigandage, ils menoient avec eux un Eccléſiaſtique chargé de faire les *aumônes.* Les vaiſſeaux ont auſſi des *Aumôniers,* quoiqu'il n'y ait point de mendiants ſur leur chemin.

B

Bord a été expliqué. On fait des *bords* où on louvoye lorſqu'on préſente alternativement un des bords du vaiſſeau au vent : ſa route eſt alors en zigzag ; cette manœuvre ne ſe fait que quand le vent eſt contraire.

Bas-bord. C'eſt le bord gauche du vaiſſeau lorſqu'on eſt tourné vers l'avant. *Tribord* ou *ſtribord* eſt le côté droit.

Bau ou *beau.* Un vaiſſeau a différentes largeurs. Elles ſe meſurent entre les couples, qui ſont des courbes dont la carene eſt formée. Ces pieces ſont rares, & les premiers Charpentiers ont pu les trouver fort *belles.* Ils ont pu appeller *beaux* les eſpaces compris d'une courbe à l'autre. Le dernier de ces eſpaces eſt ſur l'avant.

Voilà une étymologie comme celle de la Beauce. Gargantua qui la trouva belle s'écria, beau-ce : Gargantua peut fort bien être une allégorie du peuple.

Beau-pré ou *près du beau.* C'eſt un mât incliné ſur l'avant, au-delà & près du dernier *beau.* C'eſt par la même raiſon qu'aux Iſles les Charpentiers appellent *benjoin* un arbre aſſez commun, dont le *bois joint bien.*

Beauſoir ou *boſſoir.* Piece de bois qu'on poſe ou qu'on *aſſeoit* ſur le dernier *bau:* c'eſt-là ou s'attachent les ancres.

Banc-de-quart. C'eſt un *banc* où s'aſſied l'Officier qui commande le *quart.*

Berne, (Pavillon en). C'eſt un pavillon qui n'eſt plus flottant, & qui n'eſt plus en quelque ſorte dans ſes honneurs. On l'élève à la moitié de ſon mât ſans le déployer : ce ſignal ne ſe fait guères que dans les dangers.

Bout dehors. C'eſt un *bout* de mât ou de vergue qu'on met *dehors* à l'extrémité d'une autre vergue.

Bras. Ce ſont des cordages qui ſervent à faire mouvoir les vergues à droite

ou à gauche. Ce ſont en quelque ſorte les bras de l'équipage, qui n'y ſçauroit autrement atteindre.

Braſſe. Diſtance comprife entre les *bras* étendus d'un homme. Sur mer elle eſt fixée à cinq pieds. Je crois avoir obſervé que les matelots ont les bras plus longs & les épaules plus groſſes que les autres hommes. Ils exercent plus leurs bras que leurs jambes.

C.

Caille-botis. Ce ſont des panneaux de treillage à carreaux vuides. On en ferme l'eſpace compris entre les gaillards, ce qui forme une eſpece de pont, ſous lequel l'air circule. Dans les gros tems on le couvre de toiles gaudronnées, appellés *prélats.* Cette conſtruction eſt ingénieuſe, & il ſeroit peut-être poſſible de former ainſi tous les ponts du vaiſſeau; ce qui donneroit une libre circulation d'air juſques dans la calle.

On appelle *Caille-bote*, en Normandie, le lait *caillé* & *battu* qui forme une eſpece de rezeau. On appelle auſſi *caille-boté* ou pommelé ces eſpaces blancs & bleus qui paroiſſent au Ciel lorſqu'il ſe diſpoſe à changer.

Calle eſt la partie inférieure du creux d'un vaiſſeau. C'eſt le lieu où l'on met les marchandiſes. On dit d'un vaiſſeau qu'il eſt bien *callé*, lorſque ſa charge eſt bien diſtribuée dans ſa calle. Pour l'ordinaire on met au fond les poids les plus lourds; mais s'il y a une quantité conſidérable de fer ou de plomb, les mouvemens du vaiſſeau ſont trop durs & l'expoſent à rompre ſa mâture. Il y a encore beaucoup de précautions à prendre pour l'arimage. Le Marquis de Caſtries étoit fort mal *callé*.

Cap, (avoir le). Ce mot vient du Portugais *il capo*, la tête. Mettre *le cap* au nord, c'eſt tourner la proue du vaiſſeau, ou *ſa tête* vers le nord.

Cape, (tenir la). Dans les gros tems,

lorſque le vent eſt contraire, on ne porte que peu de voiles : ordinairement c'eſt la miſaine. On dirige *le cap* du vaiſſeau le plus près du vent qu'il eſt poſſible. Le vaiſſeau fatigue beaucoup dans cette poſition.

Carguer. C'eſt reployer les voiles, ſans les lier, le long des vergues : ce qui ſe fait au moyen des cargue-fonds, qui ſont des cordes qui retrouſſent la grande voile à-peu-près comme les rideaux d'un dais. Un Marin qui verroit lever la toile à l'Opéra diroit qu'on l'a carguée.

Civadiere, eſt la voile attachée au beaupré.

Coeffé (être) : lorſque les vents ſautent tout-à-coup de la poupe à la proue, les voiles ſont repouſſées contre les mâts, qui en ſont pour ainſi-dire coeffés : quelquefois on ne peut les deſcendre ni les manier. Un vaiſſeau alors eſt heureux d'en être quitte pour ſa mâture, ſi le vent eſt fort.

Courant, quoique la mer reſſemble à un grand étang, elle eſt remplie de courans particuliers. Nous avons peu d'obſervations ſur cet objet, un des plus eſſentiels de la navigation. J'en ai vu de fort intéreſſantes ſur les mers de l'Inde, faites par le Chevalier Grenier.

D.

Déferler les voiles. Les déployer.

Dégré, eſt la trois-cent-ſoixantieme partie d'un cercle. Sous l'équateur chaque dégré eſt de vingt lieues marines, ou de vingt-cinq lieues de France; mais comme les cercles deviennent plus petits en s'approchant du pole, les dégrés diminuent à proportion. Les dégrés de longitude ſont nuls ſous le pole. Il eſt très-probable qu'il y a auſſi une grande différence entre les dégrés de latitude, ſur-tout ſi la terre eſt fort applatie aux poles.

Dériver. Lorſqu'un vaiſſeau reçoit le vent de côté, il s'écarte ſans ceſſe de la

ligne droite ſur laquelle il dirige ſa route. Je ne connois point de moyen sûr d'évaluer la dérive. Les Pilotes y ſont ſouvent embarraſſés : à la fin du voyage ils rejettent leurs erreurs ſur les courants.

Dunette. Eſpece de tente d'une charpente légere ſur l'arriere du vaiſſeau.

E.

Écoute. Ce ſont des ouvertures obliques au bord du vaiſſeau, par où paſſent les cordes des voiles inférieures. Ces ouvertures reſſemblent à celles qu'on pratique au mur des parloirs dans les Couvents, *pour écouter.* Comme il y a dans la marine beaucoup de termes Portugais, il n'eſt pas étonnant qu'il s'y trouve des expreſſions monaſtiques.

Écoutilles. Sont de grandes ouvertures ſemblables à des trapes, au milieu des ponts du vaiſſeau. C'eſt par ces portes horiſontales qu'on deſcend dans les calles.

Entre-pont. Dans les premiers vaiſſeaux on fit les calles couvertes d'un ſeul plancher, qu'on appella un pont. Les matelots logeoient dans la calle ſous ce pont. Quand on fit de plus grands bâtimens, on trouva plus commode de ſéparer l'équipage des marchandiſes en leur ménageant un logement *entre* le *pont* & la calle.

Eſpontille. Petits pilaſtres de bois qui ſupportent les ponts.

Eſt. Le nom d'un des quatres vents principaux. C'eſt l'orient. On prétend que *eſt* ſignifie le voilà, en parlant du Soleil. *Sud* propter *ſudorem*, parce qu'à midi le ſoleil eſt chaud. *Ou-eſt. Où eſt-il?* parce qu'il diſparoît au couchant.

F.

Faſayer. Lorſque le vent, au lieu d'enfler la voile, la prend par le côté & l'agite en différens ſens, on dit qu'elle faſaye; il vient peut-être de *phaſe*, révolution.

Focqs. Voiles triangulaires diſpoſées entre les mâts : elles ne ſervent que quand le vent ſouffle de côté. Leur nom pourroit bien venir de *focus* foyer, ſoit parce que quelques-unes ſont au-deſſus des cuiſines, ſoit parce que, leur plan étant dans l'axe du vaiſſeau, elles ſe trouvent dans les foyers de ſes courbes. Au reſte *coq*, cuiſinier des matelots, vient évidemment de *coquus*, & nos Traiteurs portent le titre de Maîtres-*Queux.*

G.

Galerie. Eſpece de balcon placé ſur l'arriere des grands vaiſſeaux. C'eſt à la fois un ornement & une commodité. Il vient du vieux mot *gala*, *ſe galer*, ſe réjouir.

Gaillards. Ce ſont les extrémités du pont ſupérieur. Celui de l'arriere s'étend juſqu'au grand mât : celui de l'avant commence au mât de miſaine & va juſqu'à la proue. C'eſt où ſe raſſemble l'équipage pour ſe promener

promener & ſe réjouir. Il peut avoir la même origine que *galerie*. Le gaillard d'arriere eſt réſervé aux ſeuls Officiers & paſſagers, qui n'en ſont pas plus gais.

Garants. Sont des cordages qu'on paſſe, dans le gros tems, à la barre du gouvernail, pour l'aſſurer davantage, ou la *garantir*

Grains. Sont de petits orages de peu de durée. Ce ſont en quelque ſorte des *grains*, ou des parcelles de mauvais temps.

Grapins. Ancres des chaloupes. Celles du vaiſſeau n'ont que deux becs; celles-ci en ont quatre, ce qui leur donne la forme d'une *grappe*. Le poids des groſſes ancres ne permet pas de leur donner quatre branches. D'ailleurs, par leur forme elles pourroient s'accrocher au bord. Je crois qu'il ſeroit poſſible d'en faire à trois becs, qui n'auroient pas cette incommodité, & qui auroient toujours l'avantage

d'enfoncer à la fois deux de leurs becs dans le fond.

H

Hautsbans. Échelles de corde, qui assurent les mâts, & par où grimpent les matelots.

Hauteur (Prendre). A midi avec des quarts de cercles, ou plutôt des huitiemes appellés octans, on voit à quelle hauteur le soleil est sur l'horison. C'est par-là que l'on trouve la latitude.

Hauts-fonas. Ce sont les fonds élevés, qui sont couverts de peu d'eau. La mer dans ces endroits change de couleur, & les vagues aux environs sont plus fortes.

Hisser. Élever en l'air quelque fardeau au moyen des poulies. Ce nom vient du bruit même de la manœuvre. On ne doit pas me chicaner celui-là. Les Latins appelloient *hiatus* le choc de deux voyelles.

Hune (Mât de). Il y a, comme on sçait,

trois mâts sur les grands vaisseaux : le grand mât qui est à-peu-près au milieu: le mât d'artimon qui est sur l'arrière, & le mât de misaine qui est sur l'avant. On ne compte pas le beau-pré, qui est incliné & qui n'est pas *mâté*, c'est-à-dire, perpendiculaire. Le mât de pavillon ne porte pas de voile.

Les mâts ont une très-grande élevation. Il n'est pas possible de trouver des pieces de bois d'une longueur suffisante, surtout pour le grand mât & le mât de misaine, qui ont quelquefois plus de cent-trente pieds d'élevation: on les fait à trois étages. Dans le mât du milieu, l'arbre inférieur s'appelle le grand mât; le supérieur, grand mât de hune; le troisieme & le plus élevé, grand mât de perroquet. Aux endroits où ils sont attachés, il y a un espace autour en forme ronde, appellée hune. Les huniers sont les voiles des mâts de hune.

I

Iole. Petite chaloupe fort légere & jolie.

Ce nom-là pouroit fort bien venir du Grec. Je n'en ferois pas fâché pour l'honneur de notre marine. C'eſt la ſeule ſcience qui ait emprunté ſes termes des Barbares du nord ou des Portugais. Si quelque ſçavant veut ſe donner la peine de rechercher cette origine, je le prie de faire attention que Hercule fût un des premiers marins, & que ſon ami Iolas étoit avec lui.

L

Latitude. On ſçait que la latitude d'un lieu, eſt ſa diſtance à l'équateur, & ſa longitude, ſa diſtance au premier méridien. Autrefois on commençoit à les compter du pic de Teneriffe; aujourd'hui chaque Nation maritime fait paſſer ſon premier méridien par ſa Capitale. Il eſt bon d'y faire attention quand on voit des cartes ou des relations étrangeres.

Ligne. Il y a des gens ſimples qui croient qu'on voit la Ligne au Ciel; quelquefois de

mauvais plaiſans s'amuſent ſur le vaiſſeau à la leur faire voir dans une lunette où ils mettent un fil. Il y a auſſi des marins qui ne ſçavent pas ce que c'eſt que l'équateur, & qui ne connoiſſent la Ligne, que parce qu'elle eſt marquée d'un trait bien noir ſur leurs cartes.

Liſſes. Sont des barrieres le long des paſſavants. Ce terme eſt pris des tournois. Les Chevaliers entroient & ſortoient des liſſes. Il me ſemble que le nom de garde-fous conviendroit mieux à des vaiſſeaux.

Louvoyer. Ce mot peut venir de *voye* & de *loup*. Les loups s'approchent de leur proye en ſe teuant ſous le vent, & en s'avançant eu zigzag. Voyez *bord*.

M

Mât. Voyez hune.

Matelots vient de *mât*, & du vieux mot *oſt*, troupe, *l'oſt du mât*. On diſoit l'oſt des Grecs, pour l'armée des Grecs.

Marquis de Caſtries. Ce n'eſt point un nom de marine, mais celui d'un Offi-

cier très-reſpectable : c'étoit auſſi le nom de notre vaiſſeau.

Le bon Plutarque dit que les Grecs appelloient leurs vaiſſeaux, l'heureuſe prévoyance, la double ſûreté, la bonne navigation. On peut voir à ces noms, qu'ils n'étoient pas grands marins : ils avoient peur.

Les Portugais & les Eſpagnols ont beaucoup de Saint-Antoine de Pade, de Saint-François, & .... ils ſont dévots.

Les Anglois navigent ſur le Northumberland, ſur le Devonshire, ſur la Ville de Londres, & les Hollandois ont beaucoup de Batavia, d'Amſterdam : ce ſont des noms de ville ou de province ; ils ſont républicains.

J'ai vu des vaiſſeaux du Roi qui s'appelloient la Boudeuſe, l'Heure du Berger, la Brune & la Blonde & ... A la bonne-heure ; ces noms là valent bien ceux de Flore ou de Galathée ; mais pourquoi

prendre pour des noms de guerre, l'Hector, le Spinx ou l'Hercule? N'avons-nous pas le Turenne, le Condé, le Richelieu, le Sulli &c... pourquoi ne formons-nous pas des eſcadres de nos Grands-Hommes? Il me ſemble que des noms chers à la Nation, en redoubleroient le courage.

On pourroit nommer nos Frégates du nom de nos Dames célèbres, par leur beauté oupar leur eſprit. J'aimerois mieux la Marquiſe de Sévigné, de Brionne, ou la Comteſſe d'Egmont, que Thétis & toutes ſes Néréïdes.

Mouiller. Jetter l'ancre à la mer. On dit auſſi *mouiller* l'ancre.

Miſaine (Voile de). C'eſt la plus utile dans les gros temps: elle agit à l'extrémité du vaiſſeau, & le fait obéir promptement à l'action du gouvernail.

P

Panne (Mettre en). Lorſqu'un vaiſſeau veut s'arrêter ſans mouiller ſon ancre, il

cargue ſes baſſes voiles ; il diſpoſe les voiles de l'avant, de maniere que le vent les coeffe contre le mât, tandis qu'il enfle celles de l'arriere. Dans cette ſituation le vent fait ſur la voilure deux efforts contraires qui ſe compenſent. Le vaiſſeau reſte comme immobile.

Perroquet eſt la voile ſupérieure aux huniers. De loin cette petite voile, ſurmontée de la girouette, a quelque reſſemblance avec cet oiſeau.

Perruche eſt une voile placée au-deſſus du Perroquet. Il n'y a que les grands vaiſſeau qui en faſſent uſage. Ces deux petites voilures ſont d'une médiocre utilité. Elles ſont à l'extrémité d'un trop grand levier ; & leur effort ne ſert guère qu'à faire ployer le mât en avant : il vaudroit mieux augmenter la largeur des voiles, que leur élevation.

Plat-bord. C'eſt la partie du pont qui avoiſine le bord. Le bord du vaiſſeau eſt en quelque ſorte perpendiculaire. Le pont,

qui dans un ſens eſt auſſi un *bord*, eſt dans une ſituation horiſontale ou à *plat*.

Plus-près (Être au). Lorſque le vent vient du point même où le vaiſſeau veut aller, on diſpoſe la voilure de maniere à s'approcher du vent le *plus près* qu'on peut.

Pont. C'eſt le plancher du vaiſſeau : il eſt un peu convexe, pour l'écoulement de l'eau. Un vaiſſeau à trois ponts, eſt celui dont le creux eſt diviſé en trois étages.

Q

Quarts. On devroit plutôt dire des *quints*. Sur mer on diviſe le jour de vingt-quatre heures en cinq portions, appellés *quarts*. Le premier commence depuis midi juſqu'à ſix heures. Le ſecond, depuis ſix heures juſqu'à minuit. Les trois derniers quarts ſont formés des douze heures qui reſtent, & chacun d'eux eſt de quatre heures. L'Équi-

page, partagé en deux brigades, veille & ſe releve alternativement.

R

Reſcifs. Sont des rochers à fleur d'eau, où la mer briſe, & où les vaiſſeaux ſe mettent en pieces quand ils y échouent. Ce mot peut venir du Latin *reſcindere*, couper, trancher. Il y a des *reſcifs* ſur la côte de Bretagne, qu'on appelle les charpentiers.

Ris. On devroit dire des *rides.* On prend des *ris* dans le hunier, lorſqu'on ride une partie de cette voile ſur ſa vergue, quand la violence du vent ne permet pas de l'expoſer toute entiere.

Roulis. Balancement d'un vaiſſeau ſur ſa largeur. Le *tangage* eſt ſon balancement ſur ſa longueur. Un vaiſſeau *roule* vent arriere; il *tangue* au plus près. Le premier mouvement eſt moins dangereux:

le ſecond fatigue beaucoup la quille & la *mâture*.

S

Sabords. Sont des ouvertures par où paſſent les canons. Ce mot peut venir de *ſas* & de *bord*, trous ou pertuis au bord. En quelques endroits on appelle *ſas*, un crible : on dit ſaſſer la farine.

Sainte-Barbe. C'eſt le nom de la patrone, & du lieu où l'on met les poudres. C'étoit une martyre qui fut renfermée dans le ſouterrain d'une tour. Comme nous y logeons auſſi nos poudres, nos Canoniers les ont miſes ſous ſa protection. Ils la repréſentent aux genoux de ſon pere armé d'un grand ſabre, dont il va lui couper la tête, au pied d'une tour dont la plate-forme eſt couverte d'artillerie. Ce fait, que l'on rapporte, je crois, au temps de Dioclétien, eſt contredit par la nature, & ces tableaux par le coſtume.

T

Tangage. Voyez *roulis.*

Tribord. Voyez *bas-bord.*

V

Vent (Venir au). Lorſqu'un vaiſſeau a trop de voilure ſur l'ariere, ſa proue vient dans le vent. Les voiles du mât d'artimon contribuent beaucoup à ce mouvement.

Vergue, de *virga* verge ou branche. Les vergues du mât ſont comme les branches d'un arbre.

Virer. Tourner. On vire le cable; on vire de bord. Comme ces manœuvres emploient beaucoup d'efforts, il y a apparence que *virer* vient de *vis*, force, dont on a fait auſſi *vir* un homme.

Je ne garantis aucune de ces étymologies; mais elles ont cela de commode, qu'en rapprochant le nom des choſes, de leurs uſages, elles les expliquent; & c'étoit ce que je m'étoit propoſé.

ENTRETIENS
SUR LES ARBRES, LES FLEURS ET LES FRUITS.

DIALOGUE PREMIER.
DES ARBRES.

UNE DAME ET UN VOYAGEUR.

LA DAME.

VOUS m'avez donné, Monsieur, des curiosités fort rares. Comment appellez-vous ces jolis arbres de pierre qui ont des racines, des tiges, des masses de feuilles, & même des fleurs couleur de pêcher, dites-vous ? S'ils étoient verds, on les prendroit pour des plantes de nos jardins.

LE VOYAGEUR.

Madame, ce ſont des madrépores. Rien n'eſt ſi commun dans les mers des Indes. Preſque toutes les Iſles en ſont environnées. Ils croiſſent ſous l'eau & y forment des forêts de pluſieurs lieues. On y voit nager des poiſſons de toutes couleurs, comme les oiſeaux volent dans nos bois.

LA DAME.

Ce doit être un ſpectacle charmant. Avez-vous apporté des fruits de ces arbres-là ?

LE VOYAGEUR.

Ces plantes ne donnent point de fruits; ce ne ſont point des végétaux : ils ſont l'ouvrage de petits animaux qui travaillent en ſociété.

LA DAME.

Je ne m'en ſerois jamais doutée.

RES
ITES
France
Nature
RES

5
ITES

Colas del. et Scup.

LE VOYAGEUR.

Il y a quelque choſe de plus merveilleux. Vous voyez avec mes madrépores, des arbriſſeaux qui ont de véritables feuilles, & dont les branches ſont flexibles comme le bois : ce ſont des lithophites. Ces lithophites & ces coraux ſont également l'ouvrage de petits animaux marins.

LA DAME.

Mais enfin, quelle preuve en a-t-on ?

LE VOYAGEUR.

On les a vus avec de bons microſcopes. La Chymie a fait ſur eux quelques expériences toujours un peu douteuſes, parce qu'elle ne raiſonne que ſur ce qu'elle détruit (*). Enfin, on a conclu que ces ou-

(*) Lorſque la Chymie décompoſe une pêche ou un melon, elle trouve le même réſultat.

vrages ſi réguliers devoient appartenir à des êtres doués d'un eſprit d'ordre & d'intelligence.

Après tout, de petits arbriſſeaux ne ſont pas plus difficiles à faire que les cellules de cire à ſix pans que maçonnent nos abeilles. On a diſputé quelque temps; à la fin tout le monde eſt reſté d'accord.

LA DAME.

Si tout le monde le dit, il faut bien

Une plante venimeuſe & une plante alimentaire, paroiſſent dans ſes opérations, formées des mêmes élémens. Il eſt vrai qu'en brûlant des matieres animales, il s'en exhale une odeur alkaline, qui ſe retrouve dans la combuſtion des madrépores: mais nous avons des plantes végétales qui, même ſans être détruites, ont le goût & l'odeur de la viande bouillie, de morue ſeche, &c. D'ailleurs, comment imaginer qu'il y ait une différence réelle entre les éléments du végétal & de l'animal, lorſqu'on voit un bœuf changer en ſa ſubſtance l'herbe d'un pré?

le croire,

le croire. Je ne ſerai pas ſeule d'un avis contraire.

LE VOYAGEUR.

Ah ! ſi j'oſois, j'aurois quelque choſe de bien plus difficile à vous faire croire.

LA DAME.

Oſez, Monſieur. Il y a tant de choſes incompréhenſibles où il faut s'en rapporter à l'opinion publique !

LE VOYAGEUR.

Malheureuſement mon opinion eſt à moi ſeul.

LA DAME.

Tant mieux; j'aurai le plaiſir de la combattre. Quand nous paroiſſons dans le monde notre catéchiſme eſt tout fait. Les hommes nous ont preſcrit ce que nous devions penſer, deſirer, & faire. J'aime à rencontrer des gens qui ne ſont pas de

l'avis des autres : on a le plaiſir de détruire une erreur, ou d'adopter une vérité nouvelle. Voyons votre héréſie.

LE VOYAGEUR.

Madame, je crois que les fleurs de votre parterre, & les arbres de votre parc ſont habités.

LA DAME.

Vous croyez aux Hamadryades? Vraiment votre ſyſtème eſt renouvellé des Grecs. Je ſuis fâchée qu'on ait quitté leur philoſophie; elle étoit plus touchante que la nôtre. J'aimerois à croire que mes lauriers ſont autant de Daphnés.

LE VOYAGEUR.

Les Anciens étoient peut-être auſſi ignorans que nous; mais je ne ſuis ni de leur avis ni de celui des modernes.

LA DAME.

Quels ſont donc les habitans de nos forêts ?

LE VOYAGEUR.

Ceux qu'ils logeoient dans les plantes étoient preſque tous des infortunés ou des étourdis. L'un avoit été tué au palet, l'autre étoit mort à force de s'aimer lui-même. Ils n'étoient pas plus heureux dans leur nouvelle condition. Un payſan coupoit bras & jambes aux ſœurs de Phaéton, pour faire un mauvais fagot de peuplier. Mes habitans ſont très-ſages, très-ingénieux, & n'ont rien à riſquer.

LA DAME.

Je vous vois venir. Voilà une idée priſe de vos arbres de mer. Mais, Monſieur, je vous avertis que je ne croirai point à vos animaux, que vous ne me les ayez fait voir occupés de leur travail.

LE VOYAGEUR.

Madame, vous avez cru ce que je vous ai dit des madrépores, dont perſonne ne doute.

LA DAME.

La choſe n'intéreſſe perſonne. On s'embarraſſe peu de ce qui ſe paſſe au fond de l'eau : mais des objets qui ſont ſous la main, dont tout le monde fait uſage, ſur leſquels on a une opinion reçue, ſont bien différens. Faites-moi voir, & je croirai.

LE VOYAGEUR

Si vous étiez ſur le ſommet d'une très-haute montagne, & que vous viſſiez à vos pieds la ville de Paris, vous jugeriez que ſes clochers, ſes rues, ſes places ſi régulieres, ſont l'ouvrage des hommes quoique les habitans échappaſſent à votre vue ?

LA DAME.

Oh! quand on ſçait une fois qu'une Ville eſt l'ouvrage des hommes, la vue d'une autre Ville rappelle la même idée.

LE VOYAGEUR.

Eh bien! puiſque nos plantes reſſemblent aux madrépores, leurs habitans ſe reſſemblent auſſi.

LA DAME.

Prouvez-moi qu'elles ſont habitées comme s'il n'y avoit pas de mer dans le monde. Les gens qui raiſonnent par analogie, ſont trop à craindre.

LE VOYAGEUR.

Vous m'avez invité au combat, & vous m'ôtez le choix des armes.

LA DAME.

C'eſt qu'elles ſont trop dangereuſes entre les mains des hommes. Quand ils n'ont pas de bonnes raiſons à nous donner, ils nous citent des autorités, des exemples, & finiſſent par nous perſuader quelque ſottiſe.

LE VOYAGEUR.

Mes animaux ſont ſi petits, qu'ils échappent à notre vue. Si j'avois un microſcope, je vous ferois voir des animaux vivants, dans des feuilles : vous ſeriez perſuadée tout d'un coup.

LA DAME.

Oh ! non. J'en ai vu : j'ai vu même cette pouſſiere ſi fine qui couvre les aîles des papillons ; c'étoient de fort belles plumes. Il ne s'agit pas de prouver qu'il y a des animaux dans le ſuc des plantes, mais

qu'elles ſont fabriquées par eux. Il faut prouver qu'un arbre n'eſt pas un aſſemblage ingénieux de pompes & de tuyaux, où la ſéve monte & deſcend. Vous m'obligez de me ſervir de toute ma ſcience.

LE VOYAGEUR.

Madame, on a piqué dans vos prairies, des tronçons de ſaule, qui ont pouſſé des racines & des feuilles; ſi on y avoit planté une des pompes de Marly, croyez-vous qu'il y ſeroit venu une machine hydraulique?

LA DAME.

Quelle folie! Chaque partie des arbres eſt une machine vivante & entiére, que l'humidité & la chaleur mettent en mouvement. C'eſt un ouvrage de la nature, bien ſupérieur aux nôtres.

LE VOYAGEUR.

Toutes les machines de la nature ont

une organiſation intérieure, qui ne les rend propres qu'à produire un certain effet, & par un endroit particulier. Par exemple: on voit dans l'oreille un tympan élaſtique & concave, propre à rendre les ſons, & dans l'œil des membranes tranſparentes & convexes, qui raſſemblent les rayons de lumieres ſur la retine. L'œil eſt évidemment conſtruit pour voir, & l'oreille pour entendre. Jamais un aveugle ne verra par ſon ouie, & un ſourd n'entendra par ſa vue.

LA DAME.

Vous vous donnez bien de la peine pour prouver ce qui eſt évident.

LE VOYAGEUR.

Si donc un arbre eſt une machine, il doit avoir un lieu deſtiné à donner des feuilles, & un autre pour les racines. Les premieres viendront toujours à une extrémité, & les chevelus de la racine, à l'autre.

LA DAME.

Il faut que je vous aide. Vous pouvez ajoûter qu'un bourgeon de feuilles ne donne point de fruit : je ſcais très-bien les connoître.

LE VOYAGEUR.

Eh bien ! Madame, ſi vous faites replanter vos ſaules la tête en bas, leurs racines donneront des feuilles.

LA DAME.

J'imagine, Monſieur, que vous ne feriez pas aſſez hardi pour me citer des faits douteux.

LE VOYAGEUR.

Celui-ci eſt très-certain. Croyez-vous que ſi on renverſoit la Samaritaine dans la riviere, il monteroit beaucoup d'eau dans ſon réſervoir ?

LA DAME.

Je n'ai rien à dire : on ne s'attend pas à une expérience folle... Mais peut-être chaque partie change d'usage en changeant de position.

LE VOYAGEUR.

Toutes ces loix composées & variables ne ressemblent point à celles de la nature : elles sont simples & constantes. Dans toutes les machines que l'homme a examinées, chaque partie a son effet, qu'on ne peut changer en un autre. Qu'un animal reste couché toute la vie, il ne lui viendra point de pattes sur le dos.

LA DAME.

Si le fait du saule renversé est vrai, comment l'expliquez-vous ? Voyons votre système : après tout, j'aime mieux l'attaquer que de défendre le mien. La défense

n'eſt pas aiſée, & les hommes nous chargent toujours du rôle le plus difficile.

LE VOYAGEUR.

Je penſe, Madame, qu'un arbre eſt une république. Lorſqu'on a planté le long de ce ruiſſeau des branches de ſaule, les petits animaux qui y étoient renfermés ſe ſont portés au plus preſſé. On a laiſſé tous les acceſſoires. Les feuilles ont été abandonnées & ſont tombées. Les uns ſe ſont occupés à clore la breche qu'on avoit faite à leur habitation, en la fermant par un bourrelet. Les autres ont pouſſé en terre des galeries ſouterraines, pour chercher des vivres & des matériaux propre à la communauté. S'ils ont rencontré un rocher, ils ſe ſont détournés, ou ils l'ont environné de leur ouvrage, pour en faire un point d'appui. Dans quelques eſpeces comme ceux du chêne, ils ont coutume d'enfoncer un long pivot qui ſoutient toute l'habitation. Chaque nation a ſa maniere.

L'une bâtit ſur pilotis, comme les Vénitiens; l'autre ſur la ſurface de la terre, comme les Sauvages élèvent leurs cabannes.

Quand le déſordre a été réparé, on a cherché à multiplier les vivres. Il paroît que chez ces petits républicains, la population eſt fort prompte, parce que la ſubſiſtance eſt fort aiſée. Ils vivent d'huiles & de ſels volatils, dont l'air & la terre ſont remplis. Pour ſaiſir ceux qui ſont dans l'air, ils ont imaginé de faire ce que font les matelots ſur les vaiſſeaux où ils manquent d'eau douce; quand il pleut ils étendent des voiles: de même ils ſe ſont empreſſés à déployer les feuilles comme autant de ſurfaces. Pour empêcher le vent d'emporter leurs tentes, ils les ont attachées ſur un ſeul point d'appui, à l'extrémité d'une queue ſouple & élaſtique, ce qui eſt très-bien imaginé.

Les uns montent par le tronc avec des gouttes de liqueur, les autres redeſcendent par l'écorce avec les alimens ſuper-

flus. Vous jugez bien que ſi on renverſe leur ouvrage comme dans l'expérience du ſaule, mes architectes ne perdront pas la tête : c'eſt comme ſi vous renverſiez une ruche.

LA DAME.

On pourroit expliquer cela par une ſeve qui monte & deſcend d'elle-même, & qui prend dans les conduits de l'arbre, une forme conſtante, comme l'or qui paſſe à la filiere.

LE VOYAGEUR.

Si la ſeve formoit les feuilles, elle formeroit également les fleurs & les fruits. Mais dans un ſauvageon enté, les fruits de l'ente ſont bons, tandis que ceux du pied ne changent point de nature. Si la ſeve qui a monté par le tronc de l'ente, & qui eſt redeſcendue par ſon écorce, avoit acquis quelque qualité, elle ſe découvriroit dans les fruits du ſauvageon. Pourquoi cela n'arrive-t-il pas ?

LA DAME.

C'eſt à vous à vous défendre.

LE VOYAGEUR.

Les animaux du ſauvageon apportent des matériaux pour fermer la breche ; ceux de l'ente les prennent à meſure qu'ils arrivent : ils en fabriquent des fruits excellens, tandis que les autres n'en font rien qui vaille. La matiere eſt la même, les conduits ſont communs, mais les ouvriers ſont différens.

LA DAME.

Si les arbres étoient peuplés d'animaux, l'hiver les feroit tous mourir ; car vous ne me perſuaderez pas qu'ils ont des fourrures comme les Caſtors.

LE VOYAGEUR.

Ils ont eu la précaution d'envelopper

leurs maiſons de pluſieurs étoffes fort épaiſſes. Les unes ſont ſouples comme des cuirs, les autres bien ſeches, & ſemblables à une groſſe croûte. Perſonne n'eſt aſſez mal aviſé pour ſe loger dans cette enceinte extérieure. Les arbres du nord comme le ſapin & le bouleau, ont juſqu'à trois écorces différentes.

LA DAME.

Selon vous, les arbres des pays chauds n'en ont donc point?

LE VOYAGEUR.

Ils n'ont que des pellicules par où la ſeve deſcend: mais je n'y ai jamais vu de ces écorces raboteuſes, inſenſibles & multipliées, qui paroiſſent néceſſaires aux arbres des pays froids. Comparez l'oranger au pommier qui vient cependant dans les climats tempérés.

LA DAME.

Vous m'étonnez, mais vous ne me perſuadez pas. Si un arbre n'étoit pas une machine, il n'auroit pas reçu toutes ſes dimenſions, comme les machines des bêtes qui ont, chacune, une grandeur fixe. Selon vous un arbre croîtroit toujours. Vos petits animaux étant toujours en action, on verroit des chênes gros comme des montagnes, un cerifier s'élèveroit autant qu'un orme ; ce ſeroient des travaux monſtrueux & ſans fin, & nous voyons le contraire.

LE VOYAGEUR.

A quoi ſert l'élévation pour le bonheur? Ces petits animaux ont beaucoup de ſageſſe ; ils proportionnent toujours la hauteur de leur édifice à ſa baſe.

En jettant les fondemens de leur habitation, ils trouvent de grands obſtacles dans

dans la terre. C'eſt le voiſinage d'un autre arbre; ce ſont des rochers; c'eſt à quelques pieds de profondeur un mauvais ſol. En l'air, rien ne les arrête que la conſidération de leur propre ſûreté. La preuve en eſt bien forte; c'eſt que les plantes qui s'accrochent, vont toujours en s'allongeant ſans s'arrêter. Il y a des liannes aux Iſles, dont il ne ſeroit pas facile de trouver les deux bouts. Voyez juſqu'où s'élèvent les haricots qui grimpent, tandis que la féve de marais acquiert à peine trois pieds de hauteur : cependant ces deux légumes naiſſent & meurent dans la même année. La fortune de ceux qui rempent paroît ſûre; ceux qui s'élèvent d'eux-mêmes ſont plus circonſpects. Les arbres qui croiſſent ſur les montagnes ſont peu élevés : ceux de la même eſpèce qui viennent dans des vallons reſſerrés & profonds, n'ayant rien à craindre des vents, s'élèvent avec plus de hardieſſe : ils ſont beaucoup plus grands.

Je ſuis perſuadé que, ſi la tige d'un orme

traverſoit, dans ſon élévation, pluſieurs terraſſes, ſes habitans raſſurés y enfonceroient des pivots, & élèveroient ſa tête à une hauteur prodigieuſe.

LA DAME.

Vous m'aſſurez cela bien gratuitement. Vous devenez hardi.

LE VOYAGEUR.

J'ai vu aux Indes, les liannes dont je vous parle. J'y ai vu de nos plantes potageres devenir vivaces; & de nos herbes devenir des arbriſſeaux. Les Chinois font ſur les arbres une expérience curieuſe, qui prouve pour mon opinion. Ils choiſiſſent ſur un oranger, une branche avec ſon fruit; ils la ferrent fortement d'un fil de cuivre: ils environnent cet étranglement de terre humide; il s'y forme un bourrelet & des racines: on coupe ce petit arbre, & on le ſert ſur la table avec ſon

gros fruit. Si on l'avoit laiſſé ſur pied, n'auroit-il pas formé un ſecond étage d'oranger?

La preuve donc que les arbres ne ſont pas des machines, c'eſt qu'ils peuvent toujours croître, & qu'ils n'ont pas une grandeur déterminée.

LA DAME.

Vous n'avez évité un mauvais pas que pour tomber dans un autre. Selon vous, les arbres ne devroient jamais mourir. Un arbre étant une eſpece de ville, dont les familles ſe reperpétuent, on devroit voir des chênes auſſi vieux que Paris.

LE VOYAGEUR.

Tout a ſon terme; à la longue les canaux s'obſtruent. On prétend que les chênes vivent trois-cents ans. Trouvez-moi une ville dont les maiſons aient duré ſi longtems ſans ſe renouveller. Les quartiers de

Paris qui exiſtoient il y a trois ſiècles, ne ſubſiſtent pas plus que les hommes qui les habitoient : il faut en excepter quelques édifices publics.

LA DAME.

Trois-cents ans font une belle vieilleſſe : auſſi je reſpecte beaucoup les vieux arbres. Je n'ai pas voulu faire abbatre ceux de mon parc : ils ont vu mes ayeux, &. ils verront mes petits enfans. Cette idée-là me touche. Demain nous continuerons : je vous donne rendez-vous au milieu de mes fleurs.

DIALOGUE SECOND.

DES FLEURS.

LA DAME.

J'AI fait des rêves charmans. Je me croyois une reine plus puiſſante que Sémiramis. Dans chaque plante de mon jardin j'avois une nation laborieuſe, toute occupée à travailler pour moi. Les peuples du nord & ceux du midi vivoient ſous mon empire. Je voyois les habitans du ſapin, couvrir leur habitation d'épaiſſes fourrures, & ceux de l'oranger s'habiller à la légere, comme s'ils étoient ſous les tropiques.

LE VOYAGEUR.

Je ſuis charmé que mon ſyſtème vous plaiſe; vous commencez à en être perſuadée.

LA DAME.

Oh ! je n'en crois pas un mot. Vos animaux ne reſſemblent point à ceux que nous connoiſſons : il paroît qu'ils n'ont aucun des ſens les plus communs. Ont-ils le goût, la reſpiration, la vue, le toucher ? Vous parlez bien de leurs actions, mais vous vous gardez bien de toucher à leurs perſonnes.

LE VOYAGEUR.

Madame, vous me faites une mauvaiſe querelle. Doutez-vous que les Romains, qui ont bâti l'amphitéâtre de Nîmes, n'aient bu, mangé & dormi, quoique les Hiſtoriens qui parlent de ce monument n'en faſſent pas mention.

Il y a des choſes qui ſautent aux yeux. Vous faites arroſer tous les jours votre parterre, & vous demandez ſi ſes habitans boivent ? Vous ſçavez que quand les

plantes manquent d'air elles périſſent, & vous demandez s'ils reſpirent ? Vous voyez beaucoup de fleurs ſe refermer pendant la nuit (*) ; il y a même des arbres, comme le tamarinier, dont toutes les feuilles ſe recloſent dans les ténèbres ; ils ſont donc ſenſibles à la lumiere. N'avez-vous pas vu la ſenſitive ſe mouvoir & ſe reſſerrer dès qu'on la touche ?

LA DAME.

J'en ai été bien étonnée. On prétendoit que c'étoit un effet produit par la chaleur de la main : mais je vous aſſure qu'elle faiſoit le même mouvement quand on la touchoit avec une canne. (**)

(*) Non-ſeulement les fleurs ſe referment pendant la nuit, mais il y en a qui changent de couleurs.

(**) Un bâton, une pierre jettée, & même le vent, font mouvoir la ſenſitive d'un mouvement intérieur & apparent.

LE VOYAGEUR.

On expliquoit de même par la chaleur, la contraction des fleurs, comme ſi le même effet n'arrivoit pas toutes les nuits, quelle que ſoit leur température. J'ai vérifié auſſi la fauſſeté de ce raiſonnement.

LA DAME.

Vous m'avez échappé, mais je vous ratrapperai. Répondez à cette objection ? Il n'y a point d'animaux qui faſſent des travaux inutiles pour eux : cependant les vôtres bâtiſſent des fleurs, qui ne ſont qu'un objet d'agrément pour les hommes, de grandes roſes qui ne durent qu'un jour, & qui ne leur ſervent à rien.

LE VOYAGEUR.

Il faut reprendre le fil de leur hiſtoire. Lorſque la nation eſt devenue nombreuſe, elle ſonge à envoyer des Colonies au de-

hors. On choiſit les beaux jours du printemps pour travailler aux proviſions des émigrans. On apporte le ſucre, le lait & le miel. Ces riches denrées ſont dépoſées dans des bâtimens conſtruits avec un art admirable. L'action du ſoleil paroît ici de la plus grande importance, ſoit à perfectionner les vivres, ſoit plutôt à échauffer l'ardeur des mariages. Il paroît que chez ces peuples on ne fait point de détachement au dehors, ſans unir chaque citoyen par le lien le plus puiſſant qui ſoit dans la nature. Nous faiſions autrefois la même choſe dans nos premiers établiſſemens au Miſſiſſipi. On y envoyoit des vaiſſeaux tous chargés de nouveaux mariés.

Les mâles élèvent des piſtiles, au ſommet deſquels ils ſe logent dans des pouſſieres dorées; de-là ils ſe laiſſent tomber au fonds des fleurs, où les attendent leurs épouſes.

Il paroît que la fleur eſt l'ouvrage

des femmes. Elle eſt formée avec de riches tentures de pourpre, de bleu céleſte, ou de ſatin blanc. C'eſt une chambre nuptiale, d'où s'exhalent les plus doux parfums. Souvent c'eſt un vaſte Temple, où ſe célèbrent à la fois pluſieurs hymens; alors chaque feuille eſt un lit, chaque étamine une épouſe, & pluſieurs familles viennent habiter ſous le même toît.

Quelquefois les femelles paroiſſent ſeules ſur un arbre, & les mâles ſur un autre. Peut-être dans ces républiques, le ſexe le plus fort ſubjugue le plus foible, & dédaigne de l'aſſocier aux fêtes publiques, quoiqu'il s'en ſerve pour les beſoins particuliers; à-peu-près comme les Amazones, qui avoient des eſclaves mâles, mais qui ne s'allioient qu'aux peuples libres.

Sur le palmier, la femelle dreſſe ſeule le lit conjugal: ſi le mâle dans une forêt

éloignée apperçoit le temple de l'amour, il ſe laiſſe aller au gré des vents, ſur des pouſſieres que les Botaniſtes appellent fécondantes.

LA DAME.

En vérité, Monſieur, vous vous laiſſez aller à votre imagination. De tout ce que vous avez dit, je n'ai fait attention qu'à la forme de la fleur. Vous la croyez propre à réunir la chaleur ? C'eſt une idée nouvelle, & qui me plaît : j'aime à croire qu'une roſe eſt un petit reverbere.

LE VOYAGEUR.

Obſervez, je vous prie, que le plan des fleurs eſt preſque toujours circulaire, de quelque forme que ſoit le fruit. Leurs feuilles, ou corolles ſont diſpoſées autour, comme des miroirs plans, ſphériques, ou elliptiques, propres à réfléchir la chaleur au foyer de leurs courbes : c'eſt-là où doit

ſe former l'embrion qui contient la graine. Les fleurs qui donnent des graines ſont ſimples, parce qu'il eût été inutile de mettre des miroirs derriere d'autres miroirs.

Dans les végétaux dont le ſuc eſt viſqueux & plus difficile à échauffer, comme les plantes bulbeuſes & aquatiques, mes petits géomètres conſtruiſent des reverberes contournés en fourneaux; ce ſont des portions de cylindre, de larges entonnoirs, ou des cloches. C'eſt ce que vous pouvez voir dans les lys, les tulipes, les hiacintes, les jonquilles, le muguet, les narciſſes, &c... Ceux qui travaillent dès l'hiver adoptent auſſi cette diſpoſition avantageuſe, comme on le voit dans les perce-neiges, & les primeveres.

Ceux qui bâtiſſent à une expoſition découverte, & qui s'élèvent peu, (*)

(*) Les plantes qui s'élèvent peu ſont échauffées par le ſol même. En beaucoup d'endroits l'herbe conſerve ſa verdure toute l'année. Les mouſſes fleuriſſent en hiver.

comme la marguerite & le piſſenlit, ſont des miroirs preſque plans. Ceux qui ſont un peu plus à l'ombre, comme dans les violettes & les fraiſes, ſe forment des miroirs plus concaves.

Ceux qui travaillent à s'expatrier dans une ſaiſon chaude, découpent la circonférence de la fleur, afin de diminuer ſon effet, telles ſont les cruciées, les bluets, les œillets, &c.... D'autres en chiffonnent les pavillons, comme ceux de la grenade & du coquelicot, ou ils ceſſent d'en préſenter le diſque au ſoleil, & naiſſent à l'abri des feuilles, comme dans les papillonnacées, dont la forme n'eſt plus propre à réunir les rayons directs du ſoleil, mais à raſſembler une chaleur réflétée.

Ils ont encore une induſtrie : c'eſt que les fleurs de l'été, qui ont de grands baſſins, ne ſont attachées qu'à des ligamens très-foibles ; elles défleuriſſent vîte : telles ſont le coquelicot, le pavot, les roſes de Provence, les fleurs de grenade.

Il y en a, comme les plantes appellées ſoleils, qui n'ont que des rayons de feuilles autour de leur circonférence : mais la fleur eſt poſée ſur un genou flexible, & tous ſes habitans ſont attentifs à la tourner vers le ſoleil. Ne croiriez-vous pas voir des académiciens qui dirigent vers cet aſtre un grand miroir ou un long téleſcope.

LA DAME.

Mais la couleur des fleurs ne ſerviroit-elle pas encore à l'effet des rayons réfléchis?

LE VOYAGEUR.

Je ſuis charmé, Madame, que vous me fourniſſiez cette obſervation. Le blanc & le jaune ſont comme vous le ſçavez les plus favorables : auſſi la plupart des fleurs du printems & de l'automne ne ſortent gueres de ces teintes légeres ; avec une chaleur foible il falloit des miroirs fort actifs.

Celles de ces deux saisons qui ont des réverberes d'un rouge foncé, comme les anémones, les pivoines & quelques tulipes, ont leur centre noir & propre à absorber directement les rayons. Les fleurs d'été ont des couleurs plus foncées & moins propres à réverberer. On trouve dans cette saison beaucoup de bleu & de rouge, mais le noir est très-rare, parce qu'il ne réfléchit rien du tout. (*)

L'élévation des plantes, la grandeur, la couleur & la coupe de leurs fleurs paroissent combinées entre elles. Cette maniere nouvelle de les considérer peut exercer la plus sublime géométrie.

LA DAME.

Je suis bien aise que vous donniez à mes fleurs un air sçavant; je croyois qu'elles

(*) Dans les pavots, dont la couleur est brune & très-foncée, on remarque que les corolles sont brûlées du soleil avant que la fleur soit tout-à-fait développée.

n'étoient faites que pour plaire. Mais pourquoi les fleurs qui mûriſſent des graines inutiles ſont-elles ſi belles, tandis que celles du bled, de l'olivier & de la vigne ſont ſi petites ?

LE VOYAGEUR.

La nature fait ſouvent des compenſations. Elle a peut-être voulu nous donner le néceſſaire avec ſimplicité, & le ſuperflu avec magnificence.

LA DAME.

A vous entendre, dans les pays très-chauds les fleurs doivent être fort rares.

LE VOYAGEUR.

Entre les tropiques je n'ai vu aucune fleur apparente dans les prairies, quoiqu'on ait eſſayé d'y faire venir des marguerites, des trefles, des baſſinets, &c. La plupart même

de

de celles d'Europe n'y réuſſiſſent pas dans les jardins. De grands réverberes donnent trop de chaleur.

LA DAME.

Aucun Voyageur n'avoit encore dit cela. Ces prairies doivent être bien triſtes. Les arbres de ces pays ne doivent donc pas porter de fleurs ?

LE VOYAGEUR.

Pardonnez-moi. Sans fleurs il n'y a pas de graines.

Quand les arbres des Indes ſont bien feuillés les fleurs naiſſent à l'abri des feuilles. Leur circonférence n'eſt jamais bien entiere, comme vous pouvez le voir dans celles des fleurs d'oranger & de citronnier.

Quand les arbres ont peu de feuilles, comme une eſpece appellée agathis, & les familles des palmiers, tels que les dattiers, cocotiers, lataniers, palmiſtes, &c. leurs

fleurs naiſſent en grappes pendantes. Dans cette ſituation renverſée, elles ne ſçauroient être brûlées par un ſoleil trop ardent : il ne s'y raſſemble qu'une chaleur réfléchie. Les arbres de nos climats qui donnent des grappes de fleurs, les portent droites comme le troeſne, la vigne, le lilas, &c.

LA DAME.

Il me ſemble que les petits animaux des Indes ont plus d'eſprit que ceux d'Europe.

LE VOYAGEUR.

Ils ont des beſoins contraires. Dans nos climats il leur faut de la chaleur : auſſi les nôtres bâtiſſent les fleurs avant les feuilles, & les ouvrent à découvert au premier jour du printems, comme on le voit dans les amandiers, pêchers, abricotiers, ceriſiers, poiriers, pruniers, coudriers, & même dans les ormes & les ſaules. Leur forme eſt ordinairement en roſe, ce qui

donne des formes de miroir bien concaves & bien circulaires.

Dans les pays du nord, ils bâtiſſent des fleurs ſolides formées de chatons & d'écailles. Elles ſont rangées ſur des cônes comme ſur des eſpaliers. Les fleurs & les parois qui les appuient ſont échauffés à la fois par le ſoleil. Celles des ſapins & des bouleaux en ſeroient brûlés dans les pays chauds: auſſi ces arbres n'y peuvent-ils croître.

Enfin une preuve bien forte que les feuilles des fleurs ſervent à échauffer l'embrion, ou eſt la graine, c'eſt qu'on ne les trouve pas ſur les fleurs mâles qui naiſſent ſur des arbres ſéparés; ces parties n'y ſeroient d'aucune utilité.

LA DAME.

Voilà qui eſt admirable de quelque façon que cela arrive. Il me ſemble que je pourrois faire mûrir ici du caffé en mettant des réverberes autour des fleurs. Il me ſemble qu'à l'inſpection de la fleur on peut

juger ſi l'arbre qui la donne réſiſtera à un climat ardent. Je croirois bien que les papillonnacées peuvent y réuſſir, parce qu'elles ſont renverſées.

LE VOYAGEUR.

Vous avez raiſon, Madame; les fleurs de beaucoup d'arbres & d'arbriſſeaux de l'Inde ont cette forme; beaucoup donnent des fruits légumineux, ce qui eſt très-rare en Europe. Ici les fruits ſemblent chercher le ſoleil, là ils ſemblent l'éviter. La plupart naiſſent au tronc ou pendent à des grappes.

LA DAME.

Vous ne m'échapperez pas de tout le jour, vous viendrez dîner avec moi, nous raiſonnerons ſur les fruits au deſſert. Je ne peux pas fournir à votre ſyſtême une meilleure bibliothèque. Vous tirerez parti des livres d'une maniere ou d'autre.

DIALOGUE TROISIEME.

DES FRUITS.

LA DAME.

JE trouve un grand défaut à votre ſyſtême ; vos animaux raiſonnent trop conſéquemment ; ils ſont plus ſages que les hommes.

LE VOYAGEUR.

C'eſt que l'homme acquiert ſon expérience, & l'animal la reçoit. L'araignée file dès qu'elle ſort de ſon œuf. La portion d'intelligence qui a été donnée à chaque eſpece eſt toujours parfaite & ſuffit à ſes beſoins. Je vous prie même d'obſerver que plus l'animal eſt petit, plus il eſt in-

duſtrieux. Dans les oiſeaux, l'hirondelle eſt plus adroite que l'autruche : dans les inſectes c'eſt la fourmi. Il ſemble que l'adreſſe a été donnée aux plus foibles comme une compenſation de la force. Comme mes animaux ſont très-petits, il y a apparence qu'ils ſont très-prudens.

LA DAME.

J'ai bien envie de les voir partir pour les Colonies.

LE VOYAGEUR.

Dès qu'une chaleur ſuffiſante raſſemblée par la fleur a réuni les familles au fond des calices, toute la nation eſt occupée à y porter du miel & du lait. Le lait eſt une ſubſtance qui paroît deſtinée à tous les jeunes animaux : le jaune d'un œuf même délayé dans l'eau donne une ſubſtance laiteuſe. La colonie réſide d'abord dans le lieu qu'on appelle le germe. Les

proviſions ſont autour, ſous la forme d'un lait qui ſe change enſuite, par l'action du ſoleil, en une ſubſtance ſolide & huileuſe.

On enveloppe la colonie & ſes proviſions d'une coque fort dure, pour la mettre à l'abri des évènemens. Cette couverture a quelquefois la dureté d'une pierre, comme dans les fruits à noyau, mais on a grande attention d'y ménager une ſuture, comme dans la noix, ou de petits trous à l'extrémité fermés par une ſoupape; c'eſt par cette porte que doit ſortir la nouvelle famille. Il n'y a pas une graine qui n'ait l'équivalent de cette organiſation.

LA DAME.

Ah! vous leur ſuppoſez trop d'induſtrie.

LE VOYAGEUR.

Je ne leur en donne pas plus qu'aux inſectes les plus communs. L'araignée,

qui met ſes œufs dans un ſac, y laiſſe une ouverture. Le ver à ſoie, qui s'enferme dans un cocon, en rend le tiſſu fort ſerré, excepté à l'endroit de la tête où il ſe ménage une ſortie. C'eſt une précaution commune à tous les vers. Mais comme les animaux qui travaillent en ſociété ont plus d'adreſſe que les autres, ceux-ci en ont une bien merveilleuſe. Pendant qu'on travaille à conſtruire le bâtiment & à raſſembler le lait de la nouvelle colonie, de peur que les oiſeaux ne détruiſent l'ouvrage, on l'environne d'une ſubſtance déſagréable au goût, comme le brou des noix qui eſt amer, d'autres fortifient la ville nouvelle de paliſſades pointues, comme celles qui hériſſent la coque de la châtaigne.

LA DAME.

Vous leur accordez bien de l'expérience: qui leur a dit que les oiſeaux viendroient les attaquer?

LE VOYAGEUR.

Celui qui a dit au lapin de ſe creuſer des terriers & à la hupe de ſuſpendre ſon nid au bout de trois fils. Leur poſtérité agira toujours de même, comme les canards qui vont à l'eau ſans avoir vu leurs peres nager.

LA DAME.

Je ne ſuis plus étonnée que la roſe ait des épines ; ceux qui l'ont bâtie ont pris pour toute la plante les précautions que ceux du châtaignier ont priſes pour le fruit. Je ſuis charmée de leur prévoyance, la fleur la mérite.

LE VOYAGEUR.

Cette défenſe eſt commune à pluſieurs arbriſſeaux qui naiſſent ſur les liſieres des bois, expoſés aux inſultes des animaux qui

paiſſent ; le jonc marin, la ronce, les épines blanches & noires, les groſeillers, & même l'ortie & le chardon, qui croiſſent le long des chemins, ſont garnis & hériſſés de pointes très-aiguës. Ces plantes ſont fortifiées comme des places frontieres.

LA DAME.

Eh bien ? quand la colonie a ſes proviſions, comment fait-elle pour s'établir ailleurs ?

LE VOYAGEUR.

Si ces inſectes avoient reçu des aîles, ils ſe ſeroient envolés, mais il paroît qu'ils ne peuvent s'expoſer à l'air ſans danger. Ils ne vivent que dans les liqueurs. Ils s'enferment dans des vaiſſeaux bien carénés, bien pourvus, & voici comme ils entreprennent leur navigation.

Pour ceux qui ſont ſuſpendus en haut, toute la traverſée ne conſiſte que dans une chûte. Le fruit tombe & va en bondiſſant

s'arrêter à trente pas de la métropole. Remarquez que les fruits qui tombent de haut sont arrondis, & plus ils sont élevés, plus le fruit est dur. Le gland, le fêne, la châtaigne, la noix, la pomme de pin, résistent très-bien à la violence de la secousse. N'admirez-vous pas leur précaution d'avoir songé, en s'élevant si haut, à tomber avec sûreté.

LA DAME.

Ce seroit quelquefois une leçon utile aux hommes, mais cette maniere de tomber leur est commune à tous?

LE VOYAGEUR.

Pardonnez-moi. Ceux qui travaillent dans le tilleul, qui croît dans les terres humides & molles, sçavent bien que, s'ils avoient bâti des vaisseaux lourds, le poids les eût enfoncés dans le lieu même de leur chûte. Ils ont construit des graines attachées à un long aîleron. Elles tombent en pi-

rouettant, & le vent les porte fort loin de-là. Le ſaule, qui vient aux mêmes lieux a des aigrettes ainſi que le roſeau. L'orme a une graine placée au milieu d'une large follicule. Vous voyez qu'au moyen de ces voiles, on peut aller loin. Je ſuis porté à croire que l'orme eſt l'arbre des vallées par la conſtruction de ſa graine.

LA DAME.

Je ne ſuis plus étonnée de voir les ceriſiers & les pêchers s'élever à une hauteur médiocre. Une pêche mûre qui tomberoit de la hauteur d'un orme n'iroit pas loin. Mais comment font ceux qui ne s'élevent pas ? Il ne leur eſt pas poſſible de rouler.

LE VOYAGEUR.

Les animaux des bluets, des artichaux, des chardons, &c. attachent leurs colonies

à des volans; le vent les emporte. Vous en voyez en automne l'air rempli. Ils ſont ſuſpendus avec beaucoup d'induſtrie, & quoi qu'ils voyagent fort loin, la graine tombe toujours perpendiculairement. Il y a des eſpeces de pois qui ont des coques élaſtiques; en s'ouvrant, lorſqu'elles ſont mûres, elles élancent leurs graines à dix pas de-là. C'eſt auſſi l'induſtrie de la belſamine. Croyez-vous à préſent qu'une plante ſoit une machine hydraulique?

LA DAME.

Vous ne me citez que les exemples qui vous ſont favorables; vous ne me dites pas comment font ceux qui bâtiſſent des fruits mous & peu élevés; ceux de la framboiſe & de la fraiſe ne volent ni ne roulent.

LE VOYAGEUR.

Vous avez vu que les habitans du noyer & du châtaignier ſe fortifioient contre les

oiſeaux : ceux du fraiſier & du framboiſier ſont bien mieux, ils tirent parti de leurs ennemis. Ceux-là ſont des guerriers ; ceux-ci ſont des politiques. Ils s'entourent d'une ſubſtance agréable & d'une couleur éclatante. Les oiſeaux s'en nourriſſent, & les reſſement dans les bois, qui en ſont remplis. Ils avalent les fruits ſans faire tort à la graine ; elle eſt ſi dure qu'elle échappe à leur digeſtion. Beaucoup de fruits mous qui ont des noyaux, ſont reſſemés de la même maniere. Cette ruſe n'eſt pas réſervée aux ſeuls animaux de notre Hémiſphere. La muſcade eſt une eſpece de pêche des moluques : ſa noix eſt d'un grand revenu aux Hollandois : ils la détruiſent dans toutes les iſles éloignées de leurs comptoirs, pour s'en réſerver la récolte à eux ſeuls ; mais elle repouſſe partout : c'eſt un oiſeau marin qui la reſſeme après l'avoir avalée. Tant l'homme eſt foible, quand il attaque la nature : une nation ne ſçauroit détruire un végétal.

LA DAME.

Hélas ! l'homme n'a pas été préfervé avec tant de ſoin ; des nations entieres ont été exterminées par d'autres nations, ſans qu'il en ſoit réchappé un ſeul. Mais il faut adorer la providence : je l'admire dans ſa prévoyance, que je n'aurois pas ſoupçonnée. Je croyois qu'un arbre laiſſoit tout ſimplement tomber ſes graines : je vois bien qu'elles auroient manqué d'air & d'eſpace, &, pour me ſervir de vos termes, que la métropole, en vieilliſſant, auroit anéanti toutes les colonies ſous ſes ruines. Mais l'idée de vos animaux eſt-elle bien conforme à l'action de cette providence ?

LE VOYAGEUR.

Le Roi de Pruſſe avoit ordonné que l'on coupât des forêts pour donner des terreins à de nouvelles familles. La Chambre du Domaine lui repréſenta que le

bois alloit devenir fort rare. Il lui répondit : j'aime mieux avoir des hommes que des arbres. Croyez-vous que le grand Roi de tous les êtres n'a pas mieux aimé regner ſur des millions de peuples différents, que ſur des machines aveugles?

LA DAME.

Vous allez rendre auſſi le bois fort rare. Votre ſyſtème eſt ſéduiſant, mais il me laiſſe des doutes. Vous ne me montrez pas les animaux : on ne croit qu'à moitié, quand on n'a pas vu.

LE VOYAGEUR.

Vous avez vu des animaux ſe mouvoir dans le ſuc des plantes.

LA DAME.

Mais je ne les ai pas vu travailler, agir de concert, & faire toutes les choſes admirables que vous m'avez dites.

LE VOYAGEUR.

Regardez mes madrépores & mes lithophites : il y en a qui reſſemblent à des choux, d'autres à des gerbes de bled. Ce ſont les plantes de la mer ; les nôtres ſont les madrépores de l'air.

LA DAME.

Ce n'eſt plus la même choſe : vous m'avez dit que les madrépores ne donnent pas de fruits.

LE VOYAGEUR.

Cela n'eſt pas bien prouvé. D'ailleurs, ils vivent dans un fluide où il n'y auroit eû pour leurs fruits, ni chûte ni roulement : il étoit donc inutile d'environner la colonie d'un corps lourd, ou d'une ſubſtance légere, comme les aigrettes des graines qui ſeroient venues à la ſurface de l'eau. Il eſt cependant certain qu'on a

obſervé dans leurs fleurs, un ſuc laiteux ſemblable à celui des graines de nos fruits: cette laite ſe répand dans la mer, comme celle des poiſſons.

Les élémens changent les mœurs & les arts. Un matelot & un bourgeois ſont des hommes, cependant un vaiſſeau n'eſt pas fait comme une maiſon.

Les petits animaux qui bâtiſſent les plantes de l'air, vivent dans un élément qui eſt pour eux dans un mouvement perpétuel. Ils ſont ſi petits, qu'un zéphyr leur ſemble un ouragan. Ils ont pris les plus grandes précautions pour aſſurer les fondemens de leurs édifices, & pour tranſporter leurs familles ſans riſques. Ils l'enclotent dans des bâtimens bien couverts, afin qu'elle ne ſoit pas diſperſée.

Ceux qui bâtiſſent dans la mer, vivent dans un fluide, dont les parties ne s'ébranlent pas aiſément: elles ne ſont remuées que par flots, & par grandes maſſes. Les gouttes n'en ſont pas mobiles & pénétran-

tes, comme les globules de l'air, que la chaleur dilate & reſſerre ſans ceſſe. Il ne leur falloit donc pas des appartemens bien clos, comme les graines, puiſqu'ils ne couroient pas le riſque d'être diſſipés ſi facilement. Je crois au reſte avoir obſervé que leur laite eſt enduite d'une glaire qui n'eſt pas aiſée à diſſoudre.

Si les animaux qui travaillent dans l'eau, euſſent vécu dans un élément encore plus ſolide, par exemple dans la terre, ils n'auroient été expoſés à aucune eſpece d'agitation. Il eſt probable qu'alors ils n'auroient pas eu beſoin d'enfoncer des racines, d'élever des tiges, d'étendre des feuilles, de façonner des fleurs, & de fabriquer des fruits, comme ceux de l'air.

LA DAME.

Vraiment vous avez raiſon : auſſi la truffe n'a aucune de ces parties-là ; elles lui

ſeroient inutiles. J'ai vu des gens bien embarraſſés à deviner comment elle peut ſe reproduire. J'imagine que dans les ſechereſſes, les petits animaux ſe communiquent entr'eux par les fentes intérieures du ſol où ils vivent. Il regne là un calme éternel : ce ſont des canaux d'un fluide tranquille, où la navigation eſt fort aiſée : il n'y faut point de vaiſſeaux ; on peut y nâger en ſûreté. A quoi ſerviroient les fleurs à une plante qui ne voit pas le ſoleil, & les racines à un végétal qui n'éprouve aucune ſecouſſe ? Cette découverte me fait grand plaiſir : je ſuis fâchée cependant que les animaux d'un fruit que j'aime beaucoup, aient ſi peu d'induſtrie.

LE VOYAGEUR.

Elle eſt proportionnée à leurs beſoins : c'eſt une loi commune à tous les êtres animés. L'homme qui eſt le plus indigent de tous, en eſt auſſi le plus intelligent.

LA DAME.

Il vaudroit mieux en être le plus heureux. Ceux qui habitent les trufles ſont peut-être plus contents que ceux qui vivent dans des palais.

Je trouve dans votre ſyſtème des idées neuves. Il me paroît très-vraiſemblable que les fleurs ſont des miroirs. On peut, ce me ſemble, en tirer des conſéquences utiles, ainſi que des graines. Je crois qu'il ne faut pas trop les enfoncer lorſqu'on les ſeme, puiſque la nature les répand à la ſurface de la terre, & qu'elle repeuple ainſi les prairies & les forêts. L'induſtrie des graines qui volent, qui roulent, & qui s'élancent, me paroît admirable : mais ſans doute ces mouvemens peuvent s'attribuer à d'autres loix. Il faudroit, pour que votre ſyſtème eût une certaine force, qu'après avoir rendu raiſon des effets ordinaires de la végétation, il en expliquât les phénomenes.

LE VOYAGEUR.

Vous en agissez avec moi comme les Dames des anciens Chevaliers : quand ils sortoient du tournoi, elles les envoyoient combattre un Géant ou un Maure. N'êtes-vous pas contente de sçavoir que la truffe est un madrépore de terre? Il a toutes les parties qui lui conviennent, & il ne peut en avoir d'autres. S'il y a d'autres végétations dans la terre, elles n'auront de même aucune des parties de celles qui vivent dans l'air. Je connois une racine & une fleur qui sont pareillement isolées, & par des raisons semblables : mais il me suffit de vous avoir résolu un fait inexplicable, la réproduction de la truffe.

LA DAME.

Oh! c'est moi qui l'ai expliqué : mais en voici un dont toutes les loix de l'hy-

draulique ne ſçauroient me rendre raiſon. Lorſqu'un arbre eſt jeune & plein de ſuc, ſouvent il continue de pouſſer des branches & des feuilles, ſans donner de fleurs. Un Jardinier expriméntè déterre une partie de ſes racines, & il devient fécond. Pourquoi ne donne-t-il des fruits que quand il perd ſa nourriture ?

LE VOYAGEUR.

Les animaux qui ont des vivres en abondance, ne ſongent point à s'expatrier ; ils cherchent à augmenter les logemens ; ils ne fabriquent que du bois. Dès qu'on leur a coupé les vivres, ils voient qu'il eſt tems d'envoyer des colonies s'établir au loin : on ne peut plus fourrager aux environs de la place.

LA DAME.

Celui-là étoit trop aiſé : en voici un plus difficile. Lorſqu'un arbre a reçu quelque dommage conſidérable : par exemple,

lorſqu'on lui a enlevé une partie de ſon écorce, au printemps il ſe charge de fleurs, enſuite de fruits, après quoi il meurt. Pourquoi à la veille de ſa ruine rapporte-t-il plus qu'à l'ordinaire ?

LE VOYAGEUR.

Dans l'arbre écorcé, le conſeil s'aſſemble ; & voici comme on raiſonne. » On nous a »fait une breche irréparable : nos remparts » & nos chemins ſont détruits : nous allons » mourir de froid ou de faim, allons nous-» en. Tout le monde ſe met à conſtruire des fleurs ; on ſe retire dans les fruits ; la métropole eſt abandonnée, & l'arbre meurt l'année ſuivante.

LA DAME.

Je ne ſçais par où vous prendre. Il me ſemble que vous ſatisfaites à toutes les difficultés ; le ſyſtème ordinaire en laiſſe de grandes. J'avois ouï expliquer le déve-

loppement des plantes, par l'air qui monte en ligne droite dans les canaux de la végétation, & cependant j'avois vu les pivots des pois ſe recourber vers la terre qu'ils ſemblent chercher. J'avois ouï dire que dans les germes, la plante étoit toute entiere avec ſes graines à venir, qui contenoient encore les plantes futures, ainſi de ſuite à l'infini; ce qui me paroiſſoit tout-à-fait incompréhenſible.

LE VOYAGEUR.

Il y a un degré en deſcendant où la matiere n'eſt plus ſuſceptible de forme; car la forme n'eſt que les limites de la matiere. Si cela n'étoit pas, il y auroit autant de matiere dans un gland que dans un chêne, puiſqu'il y auroit autant de formes, attendu qu'il y a, dit-on, un chêne tout entier renfermé dans le gland.

Si on me dit qu'il n'y a que les formes principales, je demanderai où ſont les au-

tres, qui ſont toutes eſſentielles dans un chêne développé.

S'il n'y a que les formes principales, parce que l'eſpace eſt trop petit, celui des ſeconds glands étant beaucoup plus petit, le nombre des formes principales doit encore diminuer. Or, toute grandeur qui décroît vient néceſſairement à rien. Dans ces glands imaginaires qui vont toujours en diminuant, il y auroit un terme où la race des chênes devroit s'arrêter & finir.

Voilà cependant l'hypothèſe dont on s'eſt ſervi pour raiſonner ſur la végétation. Je ſuis charmé que vous ayez adopté mes idées.

LA DAME.

Monſieur, point du tout, je vous aſſûre.

LE VOYAGEUR.

Comment, Madame, vous n'êtes pas

perſuadée! Y a-t-il encore quelque dragon à combattre ?

LA DAME.

Un grand ſcrupule. Je ne ſçaurois imaginer que, pour ſoutenir ma vie, je détruiſe celle d'une infinité d'êtres. Euſſiez-vous raiſon, j'aime mieux me tromper que de croire une vérité cruelle.

LE VOYAGEUR.

On eſt ſenſible, quand on eſt belle! mais voilà la premiere fois qu'on rejette un ſyſtême par compaſſion. Les anatomiſtes ont plus de courage; quand ils en font un ils tuent tout ce qui leur tombe ſous la main. Il y eut un Anglois qui fit ouvrir toutes les biches pleines d'un grand parc, pour découvrir les loix de la génération, qu'il n'a point découvertes.

LA DAME.

Je ne veux point reſſembler à ces ſçavans-là. J'aime ceux d'aujourdhui qui recommandent la tolérance, & l'humanité qu'on devroît étendre juſqu'aux animaux. Je ſçais bien bon gré à M. de Voltaire d'avoir traité de barbares ceux qui éventrent un chien vivant pour nous montrer les veines lactées. Cette idée fait horreur.

LE VOYAGEUR.

Mes expériences n'ont coûté la vie à aucun animal. J'ai même de quoi vous raſſurer : ceux qui vivent dans les fruits échappent à votre digeſtion comme à votre vue : n'en avez vous pas une preuve dans les oiſeaux qui reſèment les graines des fraiſiers?

LA DAME.

Je veux vous croire ; après-tout, ſi je ſuis trompée, j'ai été amuſée. Vous m'avez appris ſur la nature des faits plus piquants

que les anecdotes de la ſociété. Nous n'avons ni médit, ni joué ; &, ce qui eſt plus rare, vous ne m'avez point dit de fadeurs, ſuivant la coutume de ceux qui veulent inſtruire les Dames. Le tems a été fort bien employé : mais j'en dois faire encore un meilleur uſage ; je vais rejoindre mon mari & mes chers enfans., Adieu Monſieur le voyageur.

LE VOYAGEUR *lui fait une profonde révérence.*

(*En s'en allant.*)

O le bon cœur ! ah la digne femme !
Quand en aurai-je une comme celle-là ?

LETTRE XXVIII, & derniere.

Sur les Voyageurs & les Voyages.

IL eſt d'uſage de chercher au commencement d'un livre à captiver la bienveillance d'un lecteur, qui ſouvent ne lit point la préface. Il vaut mieux, ce me ſemble, attendre à la fin, au moment où il eſt prêt à porter ſon jugement. Il eſt impoſſible alors que le lecteur échappe, & ne faſſe pas attention aux excuſes de l'auteur. Voici les miennes.

J'ai fait cet ouvrage auſſi bien qu'il m'a été poſſible, & rien ne m'a manqué pour lui donner toute la perfection dont je ſuis capable. S'il eſt mal fait, ce n'eſt donc pas ma faute; car on n'a tort de mal faire que quand on peut faire mieux.

S'il y a des défauts dans le ſtyle, je ſerai très-aiſe qu'on les releve : je m'en

corrigerai. Depuis dix ans que je ſuis hors de ma patrie j'oublie ma langue, & j'ai obſervé qu'il eſt ſouvent plus utile de bien parler que de bien penſer, & même que de bien agir.

Mes conjectures & mes idées ſur la nature ſont des matériaux que je deſtine à un édifice conſidérable. En attendant que je puiſſe l'élever, je les livre à la critique. Les bonnes cenſures ſont comme ces dégels, qui diſſolvent les pierres tendres, & durciſſent les pierres de taille. Il ne me reſteroit qu'une bonne obſervation, que j'en ferois uſage. On dit qu'un ſaint commença avec un ſeul moëlon un bâtiment qui eſt devenu une magnifique Abbaye. Il fit ce miracle avec le tems & la patience, mais je pourrois bien avoir perdu l'un & l'autre.

C'eſt aſſez parler de moi, paſſons à des objets plus importans.

Il eſt aſſez ſingulier qu'il n'y ait eu aucun voyage publié par ceux de nos écrivains

qui ſe ſont rendus les plus célebres dans la littérature & la philoſophie. Il nous manque un modele dans un genre ſi intéreſſant, & il nous manquera long-tems, puiſque Meſſieurs de Voltaire, d'Alembert, de Buffon & Rouſſeau ne nous l'ont pas donné. Montagne & Monteſquieu avoient écrit leurs voyages, qu'ils n'ont pas fait paroître. On ne peut pas dire qu'ils aient jugé ſuffiſamment connus les pays de l'Europe où ils avoient été, puiſqu'ils ont donné tant d'obſervations neuves ſur nos mœurs, qui nous ſont ſi familieres. Je crois que ce genre ſi peu traité eſt rempli de grandes difficultés. Il faut des connoiſſances univerſelles, de l'ordre dans le plan, de la chaleur dans le ſtyle, de la ſincérité, & il faut parler de tout. Si quelque ſujet eſt omis, l'ouvrage eſt imparfait; ſi tout eſt dit, on eſt diffus, & l'intérêt ceſſe.

Nous avons cependant des voyageurs eſtimables; Addiſſon me paroît au premier rang: par malheur il n'eſt pas François.

Chardin

Chardin a de la philoſophie & des longueurs; l'Abbé de Choiſi ſauve au lecteur les ennuis de la navigation; il n'eſt qu'agréable : Tournefort décrit ſçavamment les monumens & les plantes de la Grece, mais on voudroit voir un homme plus ſenſible ſur les ruines d'Athenes : La Hontan ſpécule & s'égare quelquefois dans les ſolitudes du Canada : Léry peint très-naïvement les mœurs des Breſiliens & ſes aventures perſonnelles. De ces différens génies on en compoſeroit un excellent, mais chacun n'a que le ſien; témoin ce Marin, qui écrivit ſur ſon journal » qu'il avoit » paſſé à quatre lieues de Teneriffe, dont » les habitans lui parurent fort affables.

Il y a des voyageurs qui n'ont qu'un objet, celui de rechercher les monumens, les ſtatues, les inſcriptions, les médailles, &c. S'ils rencontrent quelque ſçavant diſtingué, ils le prient d'inſcrire ſon nom & une ſentence ſur leur *album*. Quoique cet uſage ſoit louable, il conviendroit mieux,

ce me ſemble, de s'enquérir des traits de probité, de vertu, de grandeur d'âme, & du plus honnête homme de chaque lieu ; un bon exemple vaut bien une belle maxime. Si j'euſſe écrit mes voyages du nord, on eut vu ſur mes tablettes les noms de d'Olgorouki, de Munich, du Palatin de Ruſſie Xtorinski, de Duval, de Taubenheim, &c. J'aurois parlé auſſi des monumens, ſur-tout de ceux qui ſervent à l'utilité publique, comme l'arſenal de Berlin, le corps des Cadets de Péterſbourg, &c. Quant aux antiquités, j'avoue qu'elles me donnent des idées triſtes. Je ne vois dans un arc de triomphe qu'une preuve de la foibleſſe d'un homme : l'arc eſt reſté, & le vainqueur a diſparu.

Je préfere un ſep de vigne à une colonne, & j'aimerois mieux avoir enrichi ma patrie d'une ſeule plante alimentaire que du bouclier d'argent de Scipion.

A force de nous naturaliſer avec les arts, la nature nous devient étrangere ; nous

ſommes même ſi artificiels que nous apellons les objets naturels des *curioſités*, & que nous cherchons les preuves de la Divinité dans des livres. On ne trouve dans ces livres (la révélation à part) que des reflexions vagues & des indications générales de l'ordre univerſel : cependant pour montrer l'intelligence d'un Artiſte, il ne ſuffit pas d'indiquer ſon ouvrage, il faut le décompoſer. La nature offre des rapports ſi ingénieux, des intentions ſi bienveillantes, des ſcenes muettes ſi expreſſives & ſi peu apperçues, que qui pourroit en offrir un foible tableau à l'homme le plus inattentif, le feroit s'écrier, il y a quelqu'un ici !

L'art de rendre la nature eſt ſi nouveau, que les termes même n'en ſont pas inventés. Eſſayez de faire la deſcription d'une montagne, de maniere à la faire reconnoître ; quand vous aurez parlé de la baſe, des flancs & du ſommet, vous aurez tout dit. Mais que de variété dans ces formes bombées,

arrondies, allongées, applaties, cavées, &c! vous ne trouvez que des périphrases. C'est la même difficulté, pour les plaines & les vallons. Qu'on ait à décrire un palais, ce n'est plus le même embaras. On le rapporte à un ou à plusieurs des cinq Ordres: on le subdivise en soubassement, en corps principal, en entablement; & dans chacune de ces masses, depuis le socle jusqu'à la corniche, il n'y a pas une moulure qui n'ait son nom.

Il n'est donc pas étonnant que les voyageurs rendent si mal les objets naturels. S'ils vous dépeignent un pays vous y voyez des villes, des fleuves & des montagnes; mais leurs descriptions sont arides comme des cartes de géographie: l'Indoustan ressemble à l'Europe. La physionomie n'y est pas. Parlent-ils d'une plante? Ils en détaillent bien les fleurs, les feuilles, l'écorce, les racines; mais son port, son ensemble, son élégance, sa rudesse ou sa grace, c'est ce qu'aucun ne rend. Cependant la ressem-

blance d'un objet dépend de l'harmonie de toutes ſes parties, & vous auriez la meſure de tous les muſcles d'un homme, que vous n'auriez pas ſon portrait.

Si les voyageurs en rendant la nature pechent par défaut d'expreſſions, ils pechent encore par excès de conjectures. J'ai cru fort long-tems ſur la foi des relations que l'homme ſauvage pouvoit vivre dans les bois. Je n'ai pas trouvé un ſeul fruit bon à manger dans ceux de l'Iſle de France; je les ai goûtés tous au riſque de m'empoiſonner. Il y avoit quelques graines d'un goût paſſable, en petite quantité; & dans certaines ſaiſons on n'en eût pas ramaſſé pour le déjeûner d'un ſinge. Il n'y a que l'oignon dangéreux d'une eſpece de *nymphæa*; encore croît-il ſous l'eau dans la terre, & il n'eſt pas vraiſemblable que l'homme naturel l'eût deviné-là. Je crus au Cap que l'homme avoit été mieux ſervi. J'y vis des buiſſons couverts de gros artichaux cou-

leur de chair, qui étoient d'une âpreté insupportable. Dans les bois de la France & de l'Allemagne on ne trouve de mangeable que les fênes du hêtre & les fruits du châtaignier; encore ce n'est que dans une courte saison. On assure, il est vrai, que dans l'âge d'or des Gaules, nos ancêtres vivoient de gland; mais le gland de nos chênes constipe. Il n'y a que celui du chêne verd qu'on puisse digérer. Il est très-rare en France, & il n'est commun qu'en Italie, d'où nous est venue aussi cette tradition. Un peu d'histoire naturelle serviroit à écrire l'histoire des hommes.

On ne trouve dans les forêts du nord que les pommes du sapin dont les écureuils s'accommodent fort bien. Il est fort douteux que les hommes puissent en vivre. La nature auroit traité bien mal le Roi des animaux, puisque la table est mise pour tous, excepté pour lui, si elle ne lui avoit pas donné une raison universelle qui tire parti de tout, & la sociabilité,

ſans laquelle ſes forces ne ſçauroient ſervir ſa raiſon. Ainſi d'une ſeule obſervation naturelle on peut prouver, 1°. que le plus ſtupide des payſans, eſt ſupérieur au plus intelligent des animaux, qu'on ne dreſſera jamais à ſemer & à labourer de lui-même : 2°. que l'homme eſt né pour la ſociété, hors de laquelle il ne pourroit vivre. 3°. que la ſociété doit, à ſon tour, à tous ſes membres une ſubſiſtance qu'ils ne peuvent attendre que d'elle.

Les voyageurs pechent encore par un autre excès. Ils mettent preſque toujours le bonheur hors de leur patrie. Ils font des deſcriptions ſi agréables des pays étrangers qu'on en eſt, toute la vie, de mauvaiſe humeur contre le ſien.

Si je l'oſe dire, la nature paroît avoir tout compenſé; & je ne ſçais lequel eſt préférable d'un climat très-chaud, ou d'un climat très-froid. Celui-ci eſt plus ſain; d'ailleurs le froid eſt une douleur dont on peut ſe garantir, & la cha-

leur une incommodité qu'on ne ſçauroit éviter. Pendant ſix mois j'ai vu le payſage blanc à Péterſbourg, pendant ſix mois je l'ai vu noir à l'Iſle de France; joignez-y les inſectes ſi dévorans, les ouragans qui renverſent tout, & choiſiſſez. Il eſt vrai qu'aux Indes les arbres ont toujours des feuilles, que les vergers rapportent ſans être greffés, & que les oiſeaux ont de belles couleurs.

Mais j'aime mieux notre nature,
Nos fruits, nos fleurs, notre verdure;
Un Roſſignol qu'un Perroquet,
Le ſentiment que le caquet;
Et même je préfere encore
L'odeur de la roſe & du thin
A l'ambre que la main du More
Recueille aux rives du matin.

On doit compter auſſi pour un grand inconvénient le ſpectacle d'une ſociété malheureuſe, puiſque la vue d'un ſeul miſérable peut empoiſonner le bonheur.

Peut-on penſer ſans frémir que l'Afrique, l'Amérique, & preſque toute l'Aſie ſont dans l'eſclavage! Dans l'Indouſtan on ne fait agir le Peuple qu'à coups de rotin, de ſorte qu'on en a appellé le bâton le roi des Indes; en Chine même, ce pays ſi vanté, la plupart des punitions de ſimple police ſont corporelles. Chez nous les loix ont un peu plus reſpecté les hommes. D'ailleurs quelque rudes que ſoient nos climats, la nature la plus ſauvage n'y plaît toujours par un coin. Il eſt des ſites touchans juſques dans les rochers de la pauvre Finlande. J'y ai vu des étés plus beaux que ceux des tropiques, des jours ſans nuits, des lacs ſi couverts de cygnes, de canards, de bécaſſes, de pluviers, &c. qu'on eût dit que les oiſeaux de toutes les rivieres s'y étoient rendus pour y faire leurs nids. Des flancs des rochers tout brillants de mouſſes pourprées, & des tapis rouges du Kloucva (*)

(*) Plante rampante d'un beau vérd, dont la feuille reſſemble à celle du buis. Elle donne un petit fruit rouge qui eſt un anti-ſcorbutique.

s'élevoient de grands bouleaux, dont les feuillages verds, ſouples & odorans ſe marioient aux pyramides ſombres des ſapins, & offroient à la fois des retraites à l'amour & à la philoſophie. Au fond d'un petit vallon, ſur une liſiere de pré, loin de l'envie, étoit l'héritage d'un bon Gentilhomme, dont rien ne troubloit le repos que le bruit d'un torrent que l'œil voyoit avec plaiſir bondir & écumer ſur la croupe noire d'une roche voiſine. Il eſt vrai qu'en hyver la verdure & les oiſeaux diſparoiſſent. Le vent, la neige, le greſil, les frimats entourent & ſecouent la petite maiſon, mais l'hoſpitalité eſt dedans. On ſe viſite de quinze lieues, & l'arrivée d'un ami eſt une fête de huit jours : on boit au bruit des cors & des timballes la ſanté du convive, des Princes & des Dames (*). Les

(*) Les femmes ſont de ces parties, & il eſt juſte qu'accompagnant les hommes à la guerre, elles préſident à leurs plaiſirs. On ne trouve point ailleurs de plus grands exemples de l'ami-

vieillards auprès du poële fument & parlent des anciennes guerres ; les garçons en botte danſent au ſon d'un fifre ou d'un tambour autour de la jeune Finlandoiſe en peliſſe, qui paroît comme Pallas au milieu de la Jeuneſſe de Sparte.

Si les organes y ſemblent rudes, les cœurs y ſont ſenſibles. On parle d'aimer, de plaire, de la France & de Paris ſurtout ; car Paris eſt la capitale de toutes les femmes. C'eſt-là que la Ruſſe, la Polonoiſe & l'Italienne viennent apprendre l'art de gouverner les hommes avec des rubans & des blondes ; c'eſt-là que regne la Pariſienne à l'humeur folle, aux graces toujours nouvelles. Elle voit l'Anglois mettre à ſes genoux ſon or & ſa mélancolie, tandis que, du ſein des arts, elle prépare en riant, la guirlande

rié conjugale. J'y ai vu des femmes de Généraux qui avoient ſuivi leurs maris à l'armée depuis le premier grade militaire.

qui enchaîne par les plaiſirs tous les peuples de l'Europe.

Je préférerois Paris à toutes les villes, non pas à cauſe de ſes fêtes, mais parce que le peuple y eſt bon, & qu'on y vit en liberté. Que m'importent ſes carroſſes, ſes hôtels, ſon bruit, ſa foule, ſes jeux, ſes repas, ſes viſites, ſes amitiés ſi promptes & ſi vaines? Des plaiſirs ſi nombreux mettent le bonheur en ſurface, & la jouiſſance en obſervation. La vie ne doit pas être un ſpectacle. Ce n'eſt qu'à la campagne qu'on jouit des biens du cœur, de ſoi-même, de ſa femme, de ſes enfans, de ſes amis. En tout la campagne me ſemble préférable aux villes : l'air y eſt pur, la vue riante, le marcher doux, le vivre facile, les mœurs ſimples & les hommes meilleurs. Les paſſions s'y développent ſans nuire à perſonne. Celui qui aime la liberté n'y dépend que du ciel; l'avare en reçoit des préſents toujours renouvellés, le guerrier s'y livre à la chaſſe, le vo-

luptueux y place ſes jardins, & le philoſophe y trouve à méditer ſans ſortir de chez lui. Où trouvera-t-il un animal, plus utile que le bœuf, plus noble que le cheval & plus aimable que le chien ? Apporte-t-on des Indes une plante plus néceſſaire que le bled & auſſi gracieuſe que la vigne?

Je préférerois de toutes les campagnes celle de mon pays, non pas parce qu'elle eſt belle, mais parce que j'y ai été élevé. Il eſt dans le lieu natal un attrait caché, je ne ſçais quoi d'attendriſſant qu'aucune fortune ne ſauroit donner, & qu'aucun pays ne peut rendre. Où ſont ces jeux du premier âge, ces jours ſi pleins ſans prévoyance & ſans amertume ? La priſe d'un oiſeau me combloit de joie. Que j'avois de plaiſir à careſſer une perdrix, à recevoir ſes coups de bec, à ſentir dans mes mains palpiter ſon cœur & friſſonner ſes plumes ! Heureux qui revoit les lieux où tout fut aimé, où tout parut

aimable, & la prairie où il courut, & le verger qu'il ravagea ! Plus heureux qui ne vous a jamais quitté, toît paternel, aſyle ſaint ! Que de voyageurs reviennent ſans trouver de retraite ! de leurs amis, les uns ſont morts, les autres éloignés, une famille eſt diſperſée, des protecteurs.... Mais la vie n'eſt qu'un petit voyage, & l'âge de l'homme un jour rapide. J'en veux oublier les orages pour ne me reſſouvenir que des ſervices, des vertus & de la conſtance de mes amis. Peut être, ces Lettres, conſerveront leurs noms, & les feront ſurvivre à ma reconnoiſſance ! Peut être iront elles juſqu'à vous, bons Hollandois du Cap ! Pour toi, Négre infortuné qui pleures ſur les rochers de Maurice, ſi ma main, qui ne peut eſſuyer tes larmes, en fait verſer de regret & de repentir à tes tyrans, je n'ai plus rien à demander aux Indes, j'y ai fait fortune.

A Paris, ce premier Janvier 1773.

D. S. P.

Fin de la ſeconde & derniere Partie.

TABLE

DES LETTRES

ET SOMMAIRE DES MATIERES.

PREMIERE PARTIE.

AVANT-PROPOS.

Motif de l'Ouvrage, son plan, son objet; *Page* 1

LETTRE PREMIERE.

DÉPART de Paris, froid excessif. Arrivée à Rennes. Campagnes de Bretagne, observation sur le genêt & les pommes de terre. Du Peuple dans les pays d'États. Commerce de la Bretagne. Payſan bas-Breton. Observation sur la température des lieux aquatiques. Arrivée à l'Orient. 7

LETTRE II.

De la Ville de l'Orient. Défaut de la Citadelle du port Louis. Mœurs de ces deux Villes ; mouvement du port de l'Orient, *Page* 13

LETTRE III.

Distribution intérieure d'un vaisseau ; gros tems dans le port. Poissonnerie de l'Orient. Mœurs des pêcheurs. Observations sur les poissons & les écrevisses. Deux passagers de Paris craignent de s'embarquer. 16

LETTRE IV.

Départ de l'Orient. Adieux. 21

Journal en Mars 1768.

Danger dans la passe du port-Louis. Passagers & Officiers restés à terre. Gros tems, coup de mer, trois hommes emportés, désordre causé par le coup de mer.

mer. Vue des isles Canaries. Chaleur. Vents alisés. Isles de Cap Verd ; observations sur les mœurs des gens de mer.
Page 23

Journal en Avril.

Matelot mort du scorbut. Baptême & passage de la ligne, tems orageux ; observation sur la mer & les poissons. Points lumineux, bonnets flamands, galeres, coquillage peu connu, limaçons bleus, coquillage de la carene, poisson volant, encornet, thon. Effet singulier du thon de la pleine mer lorsqu'il est salé. Du sommeil des poissons, de l'eau de mer, Bonnite, grande oreille, requin, pilotin, succet, sa construction monstrueuse ; poudre du Requin. Marsouin, dorade, baleine. 36

Journal en Mai.

Rencontre d'un vaisseau Anglois, grain violent, vaisseau coeffé ; observations sur le Ciel, les vents & les oiseaux ; étoiles,

Crépuscules, leur chaleur eût été nuisible sous la ligne. Le lever de la lune dissipe les nuages. Vents, pôle sud plus froid que le pôle nord, pourquoi. Utilité des vents. Beauté du Ciel entre les tropiques. Mauves & goelands, alcions, manches de velours, frégates, fauchets, goelettes, envergures, damiers, moutons du cap. Utilité qu'on peut tirer de la vue des oiseaux & de celle des glayeuls. Longitude ne peut se déterminer par la variation de l'aiguille. Expérience à faire sur son inclinaison. *Page* 54

Journal en Juin.

Précautions pour doubler le cap, progrès du scorbut. Coup de mer, présage d'une violente tempête, le vaisseau foudroyé, grand mât brisé, violence du vent, mer monstrueuse, secousses du vaisseau, découragement des matelots. Perte des bestiaux, grand nombre de malades scorbutiques, morts; observations qui peuvent

être utiles à la police des vaisseaux, subordination des officiers. Disette d'eau, moyen d'en embarquer beaucoup & de la préserver de corruption. Inconvénient de la machine à dessaler l'eau de mer. Vivres, Moyen de conserver les viandes saines. Habillement des matelots. Charpente du bâtiment, lieu du vaisseau où le bois se pourrit le plus promptement. *Page* 69

Journal en Juillet.

Grand nombre de malades scorbutiques, mortalité, vue d'un paillencu, arrivée à l'Isle de France; observations sur le scorbut. Les animaux en sont atteints. Cause & remede à ce mal. Palliatifs. Préjugés sur la tortue, symptômes du scorbut, précautions à prendre en arrivant à terre. 86

LETTRE V.

Observations Nautiques.

Brise de terre. Attérages orageux. Para-

ges des vents aliſés du nord-eſt, des vents généraux du ſud-eſt. Relâches ſur la route des Indes. Obſervations ſur les meilleures cartes. Hauts-fonds au ſud de la ligne. Courants. Obſtacles apportés aux voyages par la nature. *Page* 94

PROPORTIONS DU VAISSEAU LE MARQUIS DE CASTRIES.

Forme nouvelle d'une Table des Obſervations nautiques du Voyage :

Qui comprend les jours du mois, les vents qui ont régné, le chemin eſtimé, la route corrigée, la variation, la latitude eſtimée, la latitude obſervée, la longitude eſtimée. 100

LETTRE VI.

Aſpect & Géographie de l'Iſle de France.

Port du ſud-eſt, port-Louis ou du nord-oueſt. Vue triſte de la ville & de ſes envi-

rons. Meſures de l'Iſle de France, & hauteur de ſes montagnes ſuivant l'Abbé de la Caille. *Page* 101

LETTRE VII.

Du ſol & des productions naturelles de l'Iſle de France.

Arbres & arbriſſeaux. Sol tenace & ferrugineux. Sable calcaire. Prodigieuſe quantité de rochers, leur nature vitrifiable & métallique. Herbes. Trois eſpeces de gramen, gazon élaſtique, chiendent, gramen à large feuille, herbe à ſoye, aſperge épineuſe, mauve à petites feuilles, chardon dangereux pour les volailles, lys aquatique, eſpece de giroflée, baſilic vivace, raquettes, arbriſſeaux, le veloutier, effet ſingulier de ſon odeur, eſpece de ronce antivénérienne, faux baume, fauſſe patate, herbe à panier propre à donner du fil, liannes & leur force prodigieuſe, arbriſſeau ſpongieux, bois de Demoiſelle.

Végétaux de l'Iſle de France, inférieurs en beauté à ceux de l'Europe. *Page* 105

LETTRE VIII.

Arbres & plantes aquatiques de l'Iſle de France.

Mapou, eſpece de poiſon. Noms des arbres viennent de la fantaiſie des habitans, bois de ronde, de canelle, de natte, d'olive, de pomme, arbre de benjoin, colophane, faux tatamaque, bois de lait, bois puant, bois de fer, bois de fouge, figuier, bois d'ébenne de pluſieurs ſortes, citronnier, oranger, eſpece de bois de ſandal, vacoa, latanier, palmiſte, manglier, obſervations ſur les arbres, ils ſont très-inférieurs aux arbres d'Europe en beauté & en utilité. Agarics, mouſſes & fougeres, ſonges eſpece de nymphea. Triſteſſe du payſage. 113

LETTRE IX.

Animaux naturels à l'Isle de France.

Quadrupedes. Il est douteux que le singe y ait été apporté. Il paroît l'habitant naturel de cette Isle. Sa description. Des rats & de leurs désordres, des souris. Oiseau flamand, corbigeau, paillenceu, perroquets d'une beauté médiocre, merle familier, pigeon hollandois magnifique, ramier dangereux, chauve-souris bonne à manger, espece commune de chauve-souris. Eperviers. Animaux amphibies, tortues, tourlouroux, Bernard l'hermite. Insectes. Sauterelles, leur dégât, chenilles, papillons, papillon à tête de mort, prodigieuse quantité de fourmis, formicaleo, cent pieds, scorpions, guêpes jaunes avec des anneaux noirs, guêpe maçonne, guêpe qui coupe les feuilles, abeilles, espece de fourmis appellées Cafres, leur dégât dans la charpente des maisons, trois especes

de cancrelas, ont pour ennemie la mouche verte, moutouc ver qui ronge les arbres, ſon nom chez les Romains, mouches d'Europe, couſin ou maringouin fort incommode, demoiſelles, belles mouches aquatiques, petits lézards bien colorés, araignées de pluſieurs ſortes, filent des toiles très-fortes, prodigieuſe quantité de puces, pou aîlé des pigeons, pou blanc ou puceron, nuiſible aux vergers, punaiſe maupin, ſa piquure dangereuſe; obſervation ſur les températures chaudes favorables à la propagation des inſectes, moyens qu'employe la nature pour l'arrêter. *Page* 122

LETTRE X.

Des productions maritimes ; poiſſons, coquilles, madrépores.

Baleine, ſa pêche négligée, lamentin, la vieille poiſſon dangereux à manger, malheur arrivé aux Anglois à Rodrigue,

autres poiſſons ſuſpects, tels que le capitaine & la carangue, requins, rougets, mulets, ſardines, maquereaux, poule d'eau ſorte de turbot, rayes blanches, rayes noires, ſabres, lunes, bourſes, eſpeces de merlans, perroquets, poiſſon armé dangereux, le coffre, le porc-épi, le polype. Poiſſons de riviere; la lubine, le mulet, la carpe, le cabot, l'anguille dangereuſe pour les nageurs. Teſtacès; homars ou langouſtes, petite eſpece de homar fort joli; crable reſſemblant à un madrépore; autre marqué de cinq cachets rouges; autre appellé le fer à cheval; autre crable couvert de poils, crable marbré, autre qui porte ſes yeux au bout de deux longs tuyaux, l'araignée de mer, crable dont les pinces ſont rouges, petit crable à grande coquille. Boudin de mer très-ſingulier, maſſe vivante, dont la coquille eſt au-dedans. Ourſins. Ourſin violet à longues pointes. Ourſin gris à baguettes rondes cannelées, Ourſin à baguettes obtuſes &

à pans, Ourſin à cul d'artichaux, Ourſin commun à petites pointes. Ordre conchyologique nouveau. Ordre ſphérique, plus commode, peut s'appliquer à toutes les parties de l'Hiſtoire naturelle. Lépas applati, lépas étoilé, lépas fluviatile, oreilles de mer, eſpece d'oreille de mer ſans trou. Vermiculaires. Grand vermiculaire des madrépores, cornet de Saint-Hubert, nautile papyracée, nautile ordinaire. Limaçons ſédentaires; bouche d'argent ſimple, bouche d'argent épineuſe, bouche d'or, limaçon fluviatile ſimple, limaçon fluviatile à pointes, conque perſique, limaçon allongé, becaſſe épineuſe, tonne ronde, tonne allongée. Limaçons voyageurs; nérite cannelée, nérite liſſe colorée de rubans, harpe belle coquille, harpe à pointe, limaçon bleu, l'œuf de Pintade, limaçon terreſtre, lampe antique. Rouleaux; l'olive commune, l'olive de trois couleurs, olive noire, olive évaſée, rouleau commun piqueté de rouge, rouleau blanc, rouleau

piqueté de points noirs, drap d'or, tonnerre, la poire, rouleau couvert de peau, l'oreille de Midas, le grand caſque, le caſque truité, le ſcorpion, l'araignée. Porcelaines. Porcelaine à dos d'âne, la tigrée, la carte de Géographie, l'œuf, le lievre, l'olive de roche. Vis. La vis ſimple, vis avec une moulure, l'enfant en maillot, la culotte de Suiſſe, petite vis à bec, autre à dos d'âne, le fuſeau blanc, fuſeau tacheté de rouge, mitre fluviatile. Conjecture ſur la cauſe qui a dirigé du même côté la bouche de la plupart des coquilles. Objection ſur l'explication qu'on donne de leur formation. Bivalves. Huître commune, la feuille, huître ſemblable à celle d'Europe, huître de la carene des vaiſſeaux, huître perliere, autre huître griſe, huître perliere violette, la tuilée ſe trouve foſſile ſur les côtes de Normandie, huître épineuſe, pelure d'oignon. Trois eſpeces de moules, moule blanche à coque élaſtique, hache d'arme. Petoncles. Arche de

Noé. cœur ſtrié & cannelé, cœur de bœuf, corbeille, la rape, petoncle commun, autre eſpéce, le peigne, le manteau Ducal. Obſervations ſur les coquillages, ſur l'inſtinct des moules, ſur la charniere des coquilles. Madrépores qui ne ſont pas attachés au fond de la mer; le champignon, le plumet de trois ſortes, le cerveau de Neptune; madrépores attachés, le choufleur, le choux madrépore en ſpirale, autre ſemblable à un arbre, la gerbe, le pinceau; madrépore ſemblable au réſéda, autre ſemblable à une iſle, la congellation, madrépore digité, le bois de cerf, la ruche à miel, le corail bleu, corail articulé blanc & noir, végétations coralines. Litophite ſemblable à une paille, autre croiſſant comme une forêt de petits arbres. Trois eſpeces d'étoiles marines. Ambre gris. Obſervations ſur les madrépores. *Page* 136

JOURNAL MÉTÉRÉOLOGIQUE

Qualité de l'air.

Juillet 1768. Vent frais. Août, pluie. Septembre, même température. Opinion des Anciens sur la cause de la végétation. Octobre, terres ensemencées. Novembre, temps variables. Décembre, chaleur, ouragan & ses effets. Janvier 1769, tems chaud. Fevrier, coup de vent, accidents du tonnerre. Mars, chaleur supportable. Avril, fin de l'Été. Mai, saison seche. Juin, grains pluvieux. Observations sur les qualités de l'air. *Page* 162

LETTRE XI.

Mœurs des Habitans blancs.

Ouvriers, employés de la Compagnie; marins de la Compagnie; Officiers militaires de la Compagnie, Officiers du Roi, Missionnaires, Marchands, Européens ve-

nus des Indes, Protégés de Paris, Employés & Officiers de la marine du Roi. Officiers arrivés d'Europe, soldats, navigateurs, caractère général. Négligence dans les maisons. Les femmes aiment la danse; jolies, leur société, leurs qualités domestiques, éducation des jeunes créoles. Petit nombre de cultivateurs. *Page* 174

LETTRE XII.

Des Noirs.

Malabares, leurs mœurs. Des Negres, leur caractère, leur industrie, amenés de Madagascar, traitement fait aux esclaves, nourriture, habillement, punition. Du code Noir, des chiens des Noirs, chasse aux Noirs marons, leurs châtiments, affreuse misere des esclaves. *Postscriptum.* Réflexion sur l'esclavage. N'est point nécessaire à l'Isle de France pour l'agriculture; lui est contraire, s'oppose à la population. Le code Noir n'est point obser-

vé. L'eſclavage ne peut ſe juſtifier ni par la théologie, ni par la politique. Philoſophes devroient le combattre, femmes Européennes devroient s'y oppoſer. *P.* 188

LETTRE XIII.

Agriculture ; herbes, légumes & fleurs apportés dans l'Iſle.

Diviſion des plantes. Plantes naturaliſées; eſpece d'indigo, pourpier, obſervation, creſſon, dent de lion ou piſſenlit, abſinthe, molene, ſquine, obſervation, herbe blanche, brette de deux ſortes. Plantes cultivées dans la campagne; manioc, ſeconde eſpece appellée camaignoc, mahis ou bled Turc, bled froment, obſervation de Pline, riz de ſept eſpeces, petit mil, avoine, tabac, fataque. Plantes potageres, utiles par leurs fruits; petits pois, haricots, pois du Cap, autres haricots, feve de marais, autre feve, artichaux, cardons, giromons, concombres, melons, paſteques ou melons

d'eau, courges, bringelle ou aubergine de deux ſortes, piments des deux eſpeces, ananas, obſervation, fraiſes, framboiſes, framboiſes de Chine. Plantes utiles par leurs tiges ou feuilles; épinards, creſſon des jardins, oſeille, cerfeuil, perſil, fenouil, céleri, porée, laitues, chicorées, choux-fleurs, chou, pinprenelle, pourpier doré, ſauge, aſperge. Plantes utiles par leurs racines ou bulbes; carottes, panais, navets, cerfifix, radix, raves, rave de Chine, bette-rave, pomme de terre, cambar, patatte, ſaffran, gimgembre, piſtache, obſervation, ciboules, poireaux, oignons. Plantes à fleurs; reſéda, belſamine, tubéreuſe, pied d'alouette, grande marguerite de Chine, œillet de la petite eſpece, grands œillets, lys, anémones, renoncules, œillet d'inde, roſe d'Inde, giroflée, pavots, fleurs d'Afrique, immortelle du Cap, autre immortelle, jonc à fleur, tulipe ſinguliere, fleur de Chine, aloës de pluſieurs eſpeces, obſervation. *Page* 205

LETTRE XIV.

LETTRE XIV.

Arbrisseaux & arbres apportés à l'Isle de France.

Arbrisseaux. Rosiers, rosiers de Chine, jasmin d'Espagne & de France, grenadiers à fleur double & à fruits, myrthe. Cassis, foulsapatte, poincillade, jalap, vigne de Madagascar, variétés de lianes, mougris à fleur double & simple, franchipaniers, lillas des Indes, lillas de Perse, lauriers-thins, lauriers-roses, citronnier, galet, palma-christi, poivrier, arbrisseau de thé, rottin, cotonnier, canne de sucre, caffier. Arbres d'Europe, pins, sapins, chênes, cerisiers, abricotiers, néfliers, pommiers, poiriers, oliviers, muriers, figuiers, vignes, pêchers, observation. Arbres étrangers, lauriers, agathis, polchés, bambous, attiers, mangliers, bannaniers, observation, gouiaviers, jam-roses, papayers mâles & femelles, avocats, jacqs, tamariniers, diverses espèces d'orangers, pamplemousses, citronniers,

cottiers. Obervation, Crable des cocottiers, cocos marin, dattier, palmier d'aracque, palmier du ſagou, caneficier, acajou, cannelier, cacaotier, muſcadier, giroflier, obſervation, ravineſara, mangouſtan, litchi, arbre de vernis, arbre de ſuif, citrons en grape, arbre d'argent, bois de tecque, obſervation. Jardin des Chinois. *Page* 220

LETTRE XV.

Animaux apportés à l'Iſle de France.

Poiſſons; gourami, poiſſons dorés de Chine. Oiſeaux; l'ami du Jardinier, le martin, obſervation ſur l'alouette, corbeau, oiſeau du Cap, méſange, cardinal, trois ſortes de perdrix, pintades, faiſan de Chine, oyes, canards ſauvages, canards de Manille, poule d'Europe, poule noire d'Afrique, autre eſpece de Chine, pigeons, deux eſpeces de tourterelles, lievres, chevres ſauvages, cochons marons. Quadrupedes domeſtiques; moutons, chevres, bœufs, petite eſpece de bœufs du Bengale, ob-

ſervation ſur les ſalaiſons, chevaux, mulets, ânes, ânes ſauvages du Cap, chats, chiens, effet du climat ſur eux. Page 242

LETTRE XVI.

Voyage dans l'Iſle.

Départ, arrivée à la grande riviere, voyage à une caverne, ſa deſcription, ſes dimenſions. Voyage à la riviere Noire, ſortie du port, mauvais tems, relâche, obſervation, rembarquement, danger, arrivée à terre, correction du plan de l'Abbé de la Caille. Poiſſon abondant, voyage aux plaines de Williams, habitant vivant dans une ſolitude, l'Auteur égaré, arrivée à Palme, plaines de Williams, riviere profonde. 249

LETTRE XVII.

Voyage à pied autour de l'Iſle.

Préparatifs, départ, obſervation, petite riviere, citoyen utile mal recompenſé, riviere Belle-Iſle. Embarras des voyageurs,

plaines Saint-Pierre, observation sur ses productions. Riviere du Dragon, riviere du Galet, observation, anse du Tamarin, observation en note, coquillages, autre observation. Riviere Noire, accident. Islot du morne. Halte, observation. Morne Brabant, famille d'un habitant. Passage dangereux du Cap, Belle-ombre, riviere des Citronniers, observation, pêche de coquillages, Poste-Jacotet, lieu agréable; rencontre d'une malheureuse Negresse, bras de mer de la Savanne, des Negres marons, générosité de deux Negresses; observation, Halte sur le bord de la mer, accident, observation en note, riviere du Poste, l'Auteur indisposé. Bras de mer du Chalan, rivieres de la chaux, & des Créoles, habitation des Prêtres, arrivée au Port du Sud-Est, sa description. Baleines, beaux coquillages, comete très-apparente. Payfage du Port du Sud-Est. Halte, mœurs féroces d'une femme Créole.

pointe du Diable, grande riviere. Route de Flacq, quatre Cocos, quartier de Flacq, ſes productions, Poſte de Fayette, accident arrivé à l'Auteur dans l'anſe aux Aigrettes; obſervation, riviere du Rempart, quartier de la Poudre-d'Or, quartier des Pamplemouſſes, arrivée au Port; obſervation ſur les Égliſes & les conſtructions en charpente; obſervation ſur la culture de l'Iſle. *page* 266

LETTRE XVIII.

Sur le Commerce, l'Agriculture & la défenſe de l'Iſle.

Beſoins de l'Iſle de France. Note ſur ſon utilité. Son commerce, papier ruineux, Port à nettoyer. Agriculture, abus, agioteur de terres, Loix agraires inutiles. A quoi ont eût pu employer les ſoldats. Défenſe de l'Iſle, défenſe de la côte, ſa diſpoſition ſinguliere, moyens

naturels de défenſe trop négligés, défenſe de l'intérieur de l'Iſle & de la Ville. Poſte très-avantageux, obſtacles que l'ennemi aura à ſurmonter. De l'Iſle de Bourbon. Note. *Page* 315

Fin de la premiere partie.

TABLE
DES LETTRES,
ET SOMMAIRE DES MATIERES

SECONDE PARTIE.

LETTRE XIX.

Départ pour la France. Arrivée à Bourbon. Ouragan.

OBSERVATION sur l'Insulaire de Taïti, (*) & sur l'utilité d'un dictionnaire encyclopédique des langues. Départ de l'Isle de France; arrivée à Bourbon. Descente difficile à terre, brise forte, ouragan, vaisseaux obligés de quitter la rade. Départ du vaisseau l'Indien. Embarras de l'Auteur; il part pour Saint-Paul. Mauvais chemin,

(*) Cet homme est mort de la petite vérole à Bourbon, sur le point de partir pour Taïti.

arrivée à Saint-Paul. Difficultés pour l'embarquement de l'Auteur. Observations sur Bourbon, histoire d'un pirate de Saint-Denis. Mœurs des habitans de Bourbon. Départ de cette Isle. *Page* 1

LETTRE XX.

Départ de Bourbon, Arrivée au Cap.

Observations sur la baye de Saint-Paul. Navigation heureuse. Coup de vent dans le canal de Mosambique, mât de misaine rompu. Terre du Cap. Montagne ressemblante à un Lion. Le vaisseau l'Indien absent du Cap. Montagne de la Table, danger du mouillage, arrivée à terre, spectacle singulier. *page* 24

LETTRE XXI.

Du Cap. Voyage à Constance & à la Montagne de la Table.

De la ville du Cap. Prix des pensions,

jardin de la Compagnie. Voyage à Conſtance, arbres d'argent, fameux vignoble, Bas-Conſtance, différence eſſentielle des deux vins. Neuhauſen jardin de la Compagnie. Voyage à la campagne du Sieur Nedling. Voyage à Tableberg ou montagne de la Table. Obſervation ſur les plantes & le ſol du ſommet. Obſervation ſur les formes des plantes de la montagne du Cap, Vaſco de Gama eſt-il le premier navigateur qui l'ait doublé? Retour à la ville. *Page* 33

LETTRE XXII.

Qualités de l'air & du ſol du Cap de Bonne-Eſpérance; plantes, inſectes & animaux.

Air pur du Cap; vent de ſud-eſt fréquent. Petite vérole fort dangereuſe. Or de Lagoa, terre ſulfureuſe, pierre à plâtre, cubes noirs. Arbres d'or & d'argent. Arbres rares au Cap hors ceux d'Europe. Fleur ſemblable à un papillon, hyacinthe

ſinguliere, groſſe tulipe, arbriſſeaux à fleurs de la forme d'un artichaud, autres portants des grappes de fleurs papillonacées. Inſectes, belles ſauterelles, le canonier ſcarabée ſingulier. Oiſeaux; colibris, oiſeaux changeant de couleur trois fois par an, oiſeau de Paradis, oiſeau appellé l'ami du Jardinier, eſpece de tarrin, aigle, oiſeau appellé le ſecretaire, autruche, cazoar eſpece d'autruche couverte de poil, pinguoin, ſingularité de ſes œufs. Poiſſons; nautiles papyracés, tête de méduſe, lepas, lithophites, poiſſons de la forme d'une lame de couteau, veaux marins, baleines, vaches marines, morues: Quadrupedes; petites tortues de montagne, porc-épics, marmottes, cerfs, chevreuils, ânes ſauvages, zebres, caméléopard, bavian, obſervation ſur les ſinges. Animaux domeſtiques, chevaux, ânes, bœufs. Obſervation ſur la loupe des animaux d'Afrique. Bêtes féroces, eſpece de loup. Obſervation de Pline. Caractère du

tigre, du lion, armée de cabris & de lions dans l'intérieur de l'Afrique. Pourquoi il n'y a point de grandes nations en Afrique. Etabliſſement des Hollandois dans les terres. Prix des vivres & commerce du Cap. Danger de ſa rade. *Page* 51

LETTRE XXIII.

Eſclaves, Hottentots, Hollandois.

Eſclaves bien traités. Eſclaves Malayes, leur caractère. Hottentots, leur fidelité, leur adreſſe, leurs mœurs, leur phyſionomie, ſingularité de leur langue. Tablier des femmes Hottentotes, fable tirée de Kolben. Obſervation de Pline ſur le ſang des animaux. Engagés de la Compagnie. Mœurs des Hollandois; payſans du Cap. Mlle. Berg, bonne foi des Hollandois. Amour des Hollandois pour la patrie. Egliſe du Cap, refugiés François, mœurs du Gouverneur, ſon caractère. 67

LETTRE XXIV.

Suite de mon Journal au Cap.

Bibliotheque, ménagerie ; arrivée d'un vaiſſeau François. Comment les Hollandois conſervent leurs mâts à terre. Arrivée de la Digue-flutte du Roi. Offre fait à l'Auteur, parti qu'il prend, préſent que lui fait le Gouverneur. Arrangements pour ſon départ, arrivée du vaiſſeau l'Africain. Il reçoit ſes effets ; nouvelles de l'Indien & ſes malheurs, évènement étrange arrivé ſur ce vaiſſeau. *Page* 80

LETTRE XXV.

Départ du Cap ; deſcription de l'Aſcenſion.

Sortie de la baye. Inquiétude du feu ; hiſtoire à ce ſujet. Vue de l'Aſcenſion ; ſingularité de ſes rivages ; frégates familieres. l'Auteur deſcend à terre. Beau ſa-

ble, petite saline. Terreur panique, tristesse du payſage de l'Aſcenſion. Tortues viennent au rivage, pêche abondante, matelots ſuperſtitieux, cancrelas, ſcorpion, tythimale. Oiſeaux familiers. Uſage ſingulier de la graiſſe des frégates. Tortues inutiles remiſes à la mer. *Page* 87

LETTRE XXVI.

Conjecture ſur l'antiquité du ſol de l'Aſcenſion, de l'Iſle de France, du Cap de Bonne-Eſpérance & de l'Europe.

Conjectures par l'affaiſſement des collines, par le dépériſſement des rochers, par leur profondeur dans le ſol. Problême important à réſoudre. Conjectures ſur l'antiquité de l'Aſcenſion, ſur celle de l'Iſle de France, ſur celle du Cap de Bonne-Eſpérance, obſervation des rochers de la montagne de la Table. Conjecture par la couche végétale ne peut être employée

dans les plaines, expérience à faire en Europe, de l'antiquité de l'Europe, roches propres aux expériences. Conjectures ſur l'antiquité de ſa population, opinion de ceux qui croient le nord de l'Europe anciennement peuplé réfutée. Il n'y a point de monuments dans le nord. Ils ſont très-communs en Grece & en Italie, pourquoi. Peuples heureux multiplient & bâtiſſent. Autels élevés à tous les biens. Homme du Midi allant au Nord, climat affreux, obligé de vivre comme les Lapons. Le Nord de l'Europe ſert de refuge aux peuples du Midi. Langue Eſclavonne vient du Grec. Note première tirée de Pline ſur l'antiquité des arts en Europe, & ſur celle des végétaux qui ſervent à nourrir ſes habitans. Qu'étoient-ce que les peuples du Nord du tems de Marius. Note ſeconde, deux ſtrophes du poëme ſéculaire d'Horace. *Page* 97

LETTRE XXVII.

Obſervations ſur l'Aſcenſion. Départ. Arrivée en France.

L'Aſcenſion utile à quelques animaux; eſt une terre ſans maître, ſert de relâche, qualité de ſon air. Effet de l'attraction des terres obſervé. Bain de ſable calcaire, utile aux ſcorbutiques. Groſſe mer. Danger de la chaloupe, danger du canot; cabris, chiendent. Obſervation ſur les reſtes du volcan de l'Aſcenſion. Conjectures ſur la diſpoſition de ces cendres. Huître appellée la feuille, requins, bourſes, carangues, morenes, qualité de la tortue. Paſſage de la ligne, courans, calmes, grapes de raiſin, plante marine, ſon utilité. Accident du feu, exercice de fuſils, hautfond apperçu. Gros tems, vue d'un vaiſſeau, vue de terre, grande joie, arrivée. *Page* 115

Explication de quelques termes de marine, à l'usage des lecteurs qui ne sont pas marins.

Bord, maîson, porte, Amarrer, amurer, appareiller, arriver, arimage, artimon, Aumônier. Bas-bord, bau ou beau, beaupré, beausoir ou baussoir, banc de quart, berne, bout dehors, bras, brasse. Caillebotis, calle, callé, cap, cape, carguer, civadiere, coeffé, courant. Déferler, degré, dériver, dunette. Écoute, écoutilles, entrepont, espontilles, est. Fazayer, focq. Galerie, gaillards, garants, grains, grapins. Haubans, hauteur (prendre), hauts-fonds, hisser, hune (mât de). Iole. Latitude & longitude, ligne, lisses, louvoyer. Mât, matelots, Marquis de Castries, observation sur les noms des vaisseaux, mouiller, misaine. Panne (mettre en), perroquet, perruche, plat-bord, plus près (être au), pont. Quarts. Rescifs, riz, roulis. Sabords, sainte-barbe. Tangage, voyez roulis. Vent, (venir au), vergue, virer. *page* 132

Entretiens

Entretiens sur les arbres, les fleurs & les fruits. Dialogue premier, des arbres.

Madrépores; ce que c'est, leur ressemblance avec nos plantes; impuissance de la Chymie. Habitans des plantes; que les plantes ne sauroient être des machines hydrauliques. Expérience du saule. Industrie des animaux des plantes; comment & pourquoi ils fabriquent les feuilles; preuves de leur travail dans un arbre greffé; enveloppent leur habitation d'étoffes épaisses; observation sur l'écorce des arbres des pays chauds. Objection réfutée. Plantes qui grimpent s'élevent toujours. Observation sur les arbres des montagnes & des valées. Expérience des Chinois. Objections réfutées. *Page* 137

Dialogue second, des fleurs.

Les habitans des plantes ont des sens comme les autres animaux. Objection. Usage

des fleurs du palmier femelle. Du plan des fleurs, de leur forme variée ſuivant les ſaiſons & les lieux, de leurs couleurs. La couleur noire fort rare, pourquoi. Queſtion ſur la beauté des fleurs dont les graines ſont inutiles. Pourquoi il n'y a point de fleurs dans les prairies des pays méridionaux. Diſpoſition des fleurs des arbres de l'Inde, de la France & du Nord. Pourquoi les arbres des Indes portent beaucoup de fleurs papilonacées & de fruits légumineux. *Page* 181.

Dialogue troiſieme. Des fruits.

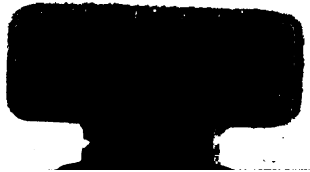
Pourquoi les animaux ſont plus adroits que l'homme ; les plus petits ſont les plus ruſés, pourquoi. Obſervation ſur la nourriture des jeunes animaux, organiſation des graines, induſtrie commune à celle des inſectes. Précautions pour la défenſe de la graine. Pourquoi la roſe a des épines, pourquoi d'autres herbes & buiſſons en ont pareillement ; chûte des fruits, leur

roulement, graines qui s'envolent, qui s'élancent, des graines que les oiseaux resſèment, de la muſcade. Providence admirable. Pourquoi les madrépores ne donnent pas de fruits comme les plantes. Des végétations intérieures de la terre. Pourquoi la truſle n'a ni tige, ni fleur, ni racine. Comment elle ſe reproduit. Explication de deux phénomènes en botanique. Contradiction du ſyſtême ordinaire de la végétation. Anatomie des animaux vivans, cruelle & inutile. *Page* 197

LETTRE XXVIII. *& derniere.*

Sur les Voyageurs & les Voyages.

Excuſes de l'Auteur devroient être à la fin de ſon ouvrage. Bonnes cenſures reſſemblent aux dégels. Voyages manquent de modeles pour être bien écrits. Voyageurs eſtimables. Addiſſon, Chardin, l'Abbé de Choiſi, Tournefort, La Hontan, Léry, leurs qualités & leurs défauts. Voya-

geurs qui cherchent des antiquités, bons exemple plus profitables ; monuments, qui ſont ceux dont on doit parler. Homme des villes artificiel, nature négligée, art de rendre la nature manque d'expreſſions. Voyageurs péchent encore par excès de conjectures. Fruits des bois de l'Iſle de France, des buiſſons du Cap de Bonne-Eſpérance & des forêts de l'Allemagne de la France & du Nord. Conſéquences importantes d'une ſeule obſervation. Autre excès dans les récits des Voyageurs. La nature a compenſé les climats, inconvéniens des pays chauds, dureté de leur gouvernement. Sites touchants en Finlande, plaiſirs de ſes habitans en hiver. Exemples de l'amour conjugal. Des plaiſirs de Paris, preférable aux autres villes, pourquoi ; bonheur de la Campagne, celle du pays natal préférable, pourquoi ; heureux qui n'a jamais quitté le toît paternel. *Page* 222

Fin de la Table des matieres de la ſeconde & de la derniere partie.